

LES  
QUINZE JOYES  
DE MARIAGE



PARIS, M DCCC LXXXVII

En annexe la traduction  
française moderne  
par  
Gaston de Paray, 1860

## TIRAGE A PETIT NOMBRE

Plus 20 exemplaires sur papier de Chine fort, 20 sur papier Whatman et 20 sur papier du Japon, avec épreuves des gravures *avant la lettre*.

Il a été fait un tirage en GRAND PAPIER, ainsi composé :

15	exemplaires	sur papier de Chine fort	(n <sup>os</sup> 1 à 15).
15	—	sur papier Whatman	(n <sup>os</sup> 16 à 30).
15	—	sur papier du Japon	(n <sup>os</sup> 31 à 45).
170	—	sur papier de Hollande	(n <sup>os</sup> 46 à 215).
<hr/>			
215	exemplaires, numérotés.		

Dans ce tirage, les exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman ont les épreuves des gravures *avant la lettre*. — Les exemplaires sur papier du Japon contiennent en plus des épreuves avec la lettre tirées hors texte.

LES  
QUINZE JOYES  
DE MARIAGE

AVEC DES NOTES ET UN GLOSSAIRE

PAR D. JOUAUST

ET UNE

PRÉFACE DE LOUIS ULBACH

*Eaux-fortes par Ad. Lalauze*



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVII





## NOTE DE L'ÉDITEUR

---

**G**RACE à l'excellente édition qu'en a donnée Pierre Jannet dans sa *Bibliothèque elzevirienne*, les *Quinze Joyes de Mariage* sont devenues presque un ouvrage classique, dont la place se trouve marquée à côté de l'*Heptaméron*, du *Décameron*, des *Cent Nouvelles nouvelles*, des *Nuits de Straparole*, et des autres œuvres des principaux conteurs. Nous avons donc été amené naturellement à les faire entrer dans notre *Petite Bibliothèque Artistique*. Ce curieux ouvrage, où les traits de la malice gauloise sont mêlés d'une grande dose de philosophie mélancolique, dénote une véritable connaissance du cœur humain ; il est écrit d'un style naïf et charmant qui en rend la lecture des plus agréables, et nous ne pensons pas que Jannet se soit trop avancé en le regardant comme un chef-d'œuvre.

Mais quel est l'auteur de ce chef-d'œuvre ? On ne le connaît pas d'une manière certaine. La plupart des érudits veulent en attribuer la paternité à Antoine de La Sale, l'auteur du *Petit Jehan de Saintré* ; mais leur opinion est plus basée sur des inductions que sur des preuves véritables. Une seule indication peut ici servir de guide, et encore cette indication est-elle une énigme fort difficile à déchiffrer. Il existe, en effet, à la Bibliothèque de Rouen, un manuscrit des *Quinze Joyes* à la fin duquel se trouvent les lignes suivantes :

*De l'abbaye la teste oustez  
Tresvistement davant le monde*

*Et samere decapitez  
 Tantost et apres leseconde;  
 Toutes trois a messe vendront  
 Sans teste bien chantée et dicte;  
 Le monde avec elles tendront  
 Sur deux piez qui le tout acquite.*

*En ces huyt lignes trouvez le nom de celui qui a dictes  
 les XV Joies de Mariage au plaisir et à la louange des ma-  
 riez. Esquelles ils sont bien aises. Dieu les y veille continuer.  
 Amen. Deo gratias.*

Or voici l'interprétation qu'a donnée de cette énigme, en 1830, M. André Pottier, alors bibliothécaire de la ville de Rouen. Puisque, pour trouver le nom de l'auteur, il faut décapiter *labelle*, *samere* et *leseconde*, trois mots dans lesquels l'article est, avec intention, joint à son substantif, on trouve, en enlevant successivement la première syllabe de chacun de ces mots : *la*, *sa*, *le*, qui forment justement le nom de l'auteur du *Petit Jehan de Saintré*. Nous ajouterons que ce ne peut être aussi qu'avec intention que devant *seconde* on a remplacé l'article *la* par *le*, et cette observation vient encore confirmer l'hypothèse de M. André Pottier. Elle se trouve, d'ailleurs, appuyée par des raisons historiques et littéraires dans le détail desquelles nous ne voulons pas entrer ici, et, si l'on ne l'a pas acceptée sans réserves, on ne l'a toujours pas sérieusement combattue.

Il y a eu, depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle, plusieurs éditions imprimées des *Quinze Joyes*, mais elles sont trop souvent fautives et incomplètes, et c'est au manuscrit de Rouen qu'il est préférable de se reporter. C'est ce qu'a fait Jannet, et ce que nous faisons après lui, ne pouvant, en pareille matière, suivre un meilleur guide. Mais le manuscrit lui-même n'est pas irréprochable, et il a fallu parfois, à l'aide des éditions imprimées, le corriger dans ses petites erreurs et le compléter dans ses quelques lacunes. Un texte ainsi établi, s'il n'est pas la perfection, nous paraît, au moins, être le meilleur que l'on puisse offrir aux lecteurs. Nous l'avons, du reste,

vérifié et contrôlé avec le manuscrit de Rouen sous les yeux.

Nous avons aussi conservé presque absolument l'orthographe de ce manuscrit, d'une très belle écriture, et portant en lui toutes les apparences d'un travail fait avec soin et intelligence. Les seules modifications que nous nous soyons permises ont porté ou sur des fautes évidentes, ou sur certains mots écrits de façon à trop embarrasser le lecteur.

Le manuscrit ne présente aucun alinéa ; nous en avons introduit, et de très nombreux, et, spécialement, nous avons mis en alinéa tous les dialogues. Ce procédé, qui porte la lumière dans des pages compactes et d'un aspect peu attrayant, facilite singulièrement la lecture d'un texte dont la langue, qui remonte au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, n'est pas toujours fort aisée à comprendre.

L'intelligence du texte sera encore facilitée par des notes assez nombreuses, placées à la fin du volume, ainsi que par un glossaire. Dans les notes se trouve l'explication des phrases qui présentent quelque obscurité et des expressions qui ont un sens de circonstance et de position, tandis que le glossaire contient seulement les mots les plus difficiles à comprendre et qui ont un sens plus général. Nous préférons de beaucoup ce système à celui qui consiste à expliquer un mot la première fois qu'on le rencontre, et à ne pas répéter l'explication quand il se présente de nouveau.

Il ne nous a pas paru que les petits récits des *Quinze Joyes* commandassent l'importance de planches hors texte, et nous avons préféré mettre un sujet d'en-tête au commencement de chaque *Joye*. C'est en toute confiance que nous nous sommes adressé, pour l'interprétation de ce curieux ouvrage, à M. Lalauze, qui a déjà obtenu un si grand succès avec des eaux-fortes du même genre dans *la Physiologie du goût*, et les amateurs ne pourront que nous féliciter du parti que nous avons pris. Outre les quinze entêtes, on trouvera à la fin de chaque *Joye* se terminant en verso, c'est-à-dire en regard du commencement de la suivante, et chaque fois que la place l'a permis, un cul-de-lampe également gravé à l'eau-forte, ce qui porte à vingt et une les planches que contient le volume. Dans les cas

où la *Joye* finit en recto, le blanc a été simplement rempli par un cul-de-lampe typographique du style de l'époque.

Qui fallait-il pour présenter au public cette œuvre si fine et en même temps si profonde des *Quinze Joyes de Mariage*? Un homme d'esprit et de cœur. N'avons-nous donc pas été bien inspiré d'en confier le soin à M. Louis Ulbach, à qui nous avons hâte de céder la parole, et dont l'attrayante notice fera un heureux contraste avec nos modestes et ingrates explications d'éditeur?

D. J.





## PRÉFACE

---

### I

**Q**U'ON pourrait croire que Proudhon a été plus paradoxal que jamais quand il a écrit : « Le mariage est le sacrement de la justice, le mystère vivant de l'harmonie universelle, la forme donnée par la nature même à la religion de l'humanité. »

Voilà de grands mots qui peuvent se résumer ainsi : « Le mariage, c'est le devoir. » Mais Proudhon n'aimait les formules concises que quand il voulait exprimer un sarcasme. La louange de la vie sociale, quand elle surprenait sa sincérité, semblait l'embarrasser et le pousser aux circonlocutions.

Seulement, Proudhon ne croyait pas aux sacrements, doutait de la justice, se méfiait de l'harmonie générale, niait la religion, et n'avait un peu d'égards

*pour l'humanité qu'afin d'en manquer envers les hommes.*

*Mais, en dépit de tout, il crut au mariage, se maria, et mit glorieusement ce manque de logique dans sa vie, de s'attacher à une vérité banale comme un préjugé. Ce grand démolisseur déposa sa pioche et l'enguirlanda devant le registre de l'état civil.*

*C'est un sujet de peinture allégorique pour une mairie : le triomphe du mariage vainqueur de l'anarchie.*

*Un jour, une dame dont le salon était le parloir ou la sacristie de l'Institut disait à des jeunes gens qui se moquaient des palmes vertes :*

*« Vous les trouvez trop vertes ! elles ne seront pas plus jaunies, quand vous voudrez les cueillir. Il en est de l'Académie comme du mariage. C'est une vieille mode qui sera toujours de mode. »*

*Je ne répondrais pas de l'immortalité des immortels. Mais on n'inventera jamais rien de mieux que le mariage, tant qu'on voudra s'en tenir à l'invention des patries.*

*Une autre femme d'esprit, qui avait gardé une belle humeur héroïque, et pour qui le mariage avait été un supplice de décorum, un engagement d'estime publique sans estime secrète, Mme Émile de Girardin, disait en souriant :*

*« On a beau rire, faire des vaudevilles, des physiologies et des chansons contre l'hymen et ses avaries,*

*il y a dans le mariage un prestige indestructible. »*

Balzac enfin, que nous pouvons comparer à l'auteur des *QUINZE JOYES DE MARIAGE* pour ses malices profondes, ne se souvint que des honnêtes femmes, constatées par lui dans sa *PHYSIOLOGIE*, quand, las de solitude, il voulut se marier.

Le mariage est la seule institution humaine qui n'ait jamais été foncièrement atteinte. On se révolte contre lui, on lui échappe, on lui devient parjure, on en rit, on en pleure ; mais personne ne conçoit une constitution nouvelle de l'humanité d'où il serait absent. Voilà pourquoi on peut s'amuser de l'opposition qu'il a toujours soulevée.

Je crois même qu'on pourrait assurer sans exagération que le mal débité depuis l'origine des couples a servi les unions humaines plus qu'il ne les a empêchées. Ces avertissements passionnés piquent le courage, et, si l'on garantissait aux ménages un bonheur continu, sans nuage, sans fin, on hésiterait davantage à se marier. Le danger, l'inconnu, le hasard, et aussi cet intervalle d'anxiété qu'on appelle l'amour, font braver et chercher la guerre.

Les ennemis du mariage ont presque toujours des raisons personnelles, comme Boileau en avait, pour écrire contre les femmes : non pas, assurément, des raisons aussi naturalistes, mais des raisons naturelles. Le mariage est l'épreuve suprême de la force morale, de l'intelligence appliquée, de la bonne volonté. Mon-

*taigne voulait que les hommes acceptassent ce devoir dans la plénitude de la virilité, à trente ans ; il s'était marié à trente-trois ans ; il n'admettait pas qu'on dépassât cet âge, se montrant sur ce point de l'avis de Platon, qui condamnait les maris de cinquante-cinq ans, et déclarait qu'il faut refuser l'opportunité à toute action importune.*

*Les mieux intentionnés, eussent-ils embrassé la carrière conjugale à trente ans, peuvent échouer. Mais, s'ils ont été faibles, de quelque façon que la faiblesse se soit trahie, ils ont mérité le ridicule qui les atteint, et si, malgré leur valeur, ils ont été dupés, c'est une lâcheté de la vie humaine que de prendre avantage sur eux d'une défaite injuste et de les tourner en moquerie parce qu'ils n'ont pas prévu ni peut-être précédé la trahison féminine.*

*L'auteur des QUINZE JOYES DE MARIAGE n'est pas impitoyable pour ceux qui entrent dans la nasse. Il les plaint, et cette litanie qui a son refrain à chaque chapitre : Là usera sa vie en languissant toujours et finera misérablement ses jours, cette lamentation douloureuse est un soupir qui éteint le rire de la description. S'il était Brahma et s'il avait un paradis à sa disposition, il dirait volontiers, comme le dieu indou, à celui qui viendrait heurter à la porte : « As-tu passé par le purgatoire ? » Si l'homme répondait : « Non, mais j'ai été marié », le dieu des QUINZE JOYES ouvrirait son paradis. Il est vrai qu'il répon-*

drait peut-être à celui qui se vanterait d'avoir été marié trois fois : « Nous n'avons pas besoin d'imbéciles. Va en enfer ! »

On ne croit plus à l'enfer ; le paradis est fort discuté ; mais le purgatoire est un juste milieu qu'on accepte aujourd'hui, pour le ménage comme pour la vie. Aimer et souffrir sont deux termes que la sagesse contemporaine assemble volontiers, pour déconseiller aux hommes la haine inutile en leur conseillant la patience qui enseigne et qui prépare à mériter d'apprendre encore, au delà de la patience mortelle.

Je m'imagine qu'on pourrait extraire des QUINZE JOYES, en prenant avec mélancolie les tableaux comme l'auteur les propose, une sorte de catéchisme, de manuel, de guide pour les Quinze-Vingts du mariage.

C'est là l'utilité des chefs-d'œuvre. C'est à ce titre que, même quand il crache sur l'humanité, l'homme de génie lui met une étoile. L'écrivain médiocre salit l'esprit ; l'écrivain de haute inspiration le force à protester contre la boue qu'il lui montre.

L'auteur des QUINZE JOYES DE MARIAGE, qu'il soit Antoine de La Sale ou tout autre, a écrit un incontestable chef-d'œuvre, d'une naïveté de récit très artistique dans sa négligence, d'une ironie parfois si fine qu'il faut prendre garde de la laisser échapper, d'une réalité sans violence et sans obscénité, qui sou-

*lève les courtines du lit conjugal, mais sans abuser de l'indiscrétion nécessaire; d'une variété d'accents qui ne laisse pas faiblir une minute l'attention, et d'une émotion qui vibre sous la moquerie, sans devenir jamais de la sensibilité pleurarde.*

*Combien de grands commentateurs du mariage se sont fait du savoir avec ce petit traité, et comme tous les grands conseillers humains se sont rencontrés avec lui, depuis Rabelais, Montaigne, La Bruyère, Molière, jusqu'à Balzac, et aussi jusqu'à Gavarni!*

*Il n'a pas tout approfondi ni tout indiqué parmi ces misères conjugales qui ne sont pas toutes fatalement du mal de la plante, mais qui, bien souvent, sont comme des pucerons qu'un souffle du dehors a poussés sur des feuilles vivantes pour les flétrir et les dévorer avant l'hiver. Ainsi que tous les jeux de la vie, le mariage est ondoyant, compliqué, susceptible de combinaisons infinies. L'observateur des QUINZE JOYES a noté les douleurs, c'est-à-dire les joies décevantes les plus ordinaires; il n'a pas imaginé de situations bizarres, expressément dramatiques; il n'y a pas de crimes, de prouesses, dans son œuvre; le monde qu'il épie est le monde bourgeois, qui n'a pas les échappatoires de l'orgueil, de la domination, de la tyrannie des autres, pour se soustraire à la misère qui l'opprime; qui n'a pas non plus l'abrutissement à sa portée pour se consoler et oublier. Non, c'est la chair la plus saine et la mieux saignante qu'il pique,*

qu'il ouvre, qu'il fait souffrir, qu'il observe. Il lui a suffi de grouper quinze observations d'une anatomie précise pour inscrire au fronton de son purgatoire : « Vous qui entrez, laissez toute espérance ! »

Eh bien, non ; s'il n'ose le dire, afin de laisser à son ironie son tour énigmatique, comme, au fond, il est bonhomme, il sait bien qu'on n'épuise pas l'espérance humaine. Elle est toujours profonde, débordante, comme la mer. Malgré les flux et les reflux, malgré les tempêtes, les naufrages, elle portera toujours des barques fragiles et intrépides cherchant leur étoile dans les yeux des enfants, dans le sourire des mères, et s'aventurant pour l'amour de l'amour et de la vie !

## II

La Première Joye, c'est-à-dire la première désillusion, vient de la coquetterie de la femme nouvellement mariée.

Xavier de Maistre a dit, dans LE VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE : « Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari. Le bal seul devient l'amant. »

L'auteur des QUINZE JOYES nous montre cette aurore de la parure, cette décroissance de l'amant, ce crépuscule du mari qui n'est plus que l'acheteur. Sans

doute, à ces premiers bals pour lesquels la femme quémande, la nuit, une robe, entre un baiser et une bouderie, elle rencontrera le premier amant; mais celui-là deviendra le prétexte tôt oublié, comme le mari sera le commissionnaire méprisé.

Pauvre mari, c'est en vain qu'il invoque la nécessité d'acheter des bœufs pour le labourage, de faire relever des toitures pour les moissons. Tant pis! Il s'attellera pour labourer; il payera de sa chair les frais des procès qu'il poursuit. Ne faut-il pas avant tout que sa femme lui fasse honneur dans une belle assemblée? N'est-elle pas, comme le sera plus tard *Mme George Dandin*, une fille de haut lignage et une demoiselle de *Sottenville*? Elle a daigné épouser le bonhomme: que le bonhomme paye sa gloire! Il la payera, et il vivra misérablement jusqu'à la fin de ses jours.

Balzac, dans *LA PHYSIOLOGIE DU MARIAGE*, n'a pas oublié ce premier trébuchet de l'amour conjugal; mais il en parle avec cette science des détails qui met des nuances admirables dans toutes les crudités de l'observation.

Un savant, un mathématicien, qui règle tout par l'algèbre, qui veut que dans son ménage tout procède par deux et deux font quatre, refuse péremptoirement à sa jeune et jolie femme une croix, un diamant qu'elle lui demande. Vanité de l'arithmétique en matière de sentiment! Au jour et à l'heure néces-

saires, la coquette a sur sa poitrine ouverte la croix qu'elle a gagnée par ses mignardises. On n'avait pas besoin de cet exemple pour savoir que les chiffres deviennent des notes de musique qui font valser l'utopie dans la maison d'un pédant.

En revanche, Balzac montre une aussi jeune et aussi jolie femme, mariée à quelque poète : elle soupire après une girandole de diamants ; il s'agit d'un cadeau de trois mille francs. C'est beaucoup pour le petit ménage. Le mari, qui n'a pas de chiffres en tête, se garde bien de refuser. Il achètera les girandoles ; mais il n'a pas les trois mille francs. La femme comprend qu'il les empruntera ou qu'il jouera pour les gagner ; alors, gentiment, par besoin d'héroïsme, elle renoncera à la parure, et fera vis-à-vis, sans girandoles, à la femme du pédant toute fière de sa croix.

Balzac conclut : « C'est en sa femme, et non en lui-même, qu'un mari trouvera les éléments de son despotisme. Comme pour le diamant, il faut l'opposer à elle-même. Savoir offrir les girandoles pour se les faire rendre est un secret qui s'applique aux moindres détails de la vie. »

Le moraliste du XV<sup>e</sup> siècle n'a pas de diplomatie à enseigner. Il peint un bonhomme peu méfiant, peu prévenu, qui n'a pas eu l'enseignement des livres, des théâtres, qui se débat seul et qui succombe. Il en est à la première tentation ; il vend son salut pour la

*pomme qu'il cueille, et qu'il rend à l'Ève de son alcôve. Il n'y gagnera rien ; il y perdra tout, son procès d'abord, car le procureur sera mal payé, et les petits procillons du ménage, pour lesquels le lit nuptial n'est pas le lit de justice.*

*Passons à la Seconde Joye. La robe est achetée ; il faut la faire voir, la faire danser. Le mari ne sera pas de la fête ; mais peut-il empêcher sa femme de se faire admirer sans lui ? On lui rapportera les nouvelles de la robe. Les commères, les belles amies de sa femme, le rassurent, le persuadent. Un cousin, qui n'est peut-être pas de la famille, se trouvera là tout exprès pour conduire, pour ramener sa femme. Il se morfondra en attendant, et pourra calculer les stations qu'il lui faudra faire jusqu'au repos final au fond de sa misère.*

*Ce n'est pas qu'il ne gagne quelques petites choses à cette faiblesse. Si l'auteur n'entre pas dans les méandres de la politique du ménage aussi avant que Balzac, qui était du siècle de Talleyrand, il n'en a pas moins à ce sujet des observations bien profondes. La femme veut laisser entre-bâillée l'escarcelle d'où la belle robe est sortie. Le plaisir de la vanité, de l'effet produit, l'épanouit comme une soirée d'amour, et elle donne à son mari un peu de caresse pour le récompenser. C'est par passe-temps et pour « épaisir l'ombre », dit l'auteur. Et, en effet, le malheureux s'enfoncera davantage dans la nuit, halluciné*

*par ces joies furtives, par ces lueurs de baisers qu'il accepte comme des lumières d'astres, ayant peur d'en réclamer davantage, car il lui faudrait acheter d'autres robes!*

*La Troisième Joye, c'est la grossesse, c'est la maternité. Ah! comme on lui fait payer cher, à ce mari, l'orgueil d'être père! Il lui faut, pendant qu'il travaille au dehors, subir l'installation des commères dans la chambre de la malade, s'entendre reprocher, quand il revient harassé, le mal dont il est cause. Les commères jouent un grand rôle dans l'histoire des ménages de ce temps-là. On n'ouvre pas un livre, pas un manuscrit, sans qu'on trouve dans la gravure ou dans l'enluminure des assises de commères pour juger de tous les cas. Il est peu de représentations de la Vierge en couches qui ne nous montrent des sages-femmes du voisinage rendant toutes sortes de bons offices à la bienheureuse accouchée. Sans doute qu'on ne médissait pas du mari et qu'on ne reprochait rien au père dans ces veillées évangéliques.*

*On festoyait tout en veillant, et le mari était obligé de livrer les clefs des armoires et du cellier.*

*Pour être juste, cette joie est moins équivoque de nos jours. Celui qui ne trouve pas des nuées célestes dans le ciel de lit de la jeune mère n'a pas attendu l'épreuve pour souffrir de cette maternité. Ou bien il s'est maudit d'avance d'avoir un enfant, ou bien il a*

*des raisons de renier l'enfant qui vagit. C'est plus tard que commence la torture.*

*Balzac, que j'aime à citer, a fait, dans LES MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES, plusieurs tableaux des joies maternelles qui sont, dans leur grâce, une purification du mariage le plus prosaïque. Je ne sais si autrefois l'enfant était tout d'abord un tourment. Aujourd'hui, dans un jour qui finit trop vite peut-être, il apparaît comme un sourire engageant de l'avenir, comme une promesse de récompense.*

*« Cet enfant, écrit M<sup>me</sup> de l'Estorade à son amie qui ne veut que l'amour dans le mariage, a doublé l'ambition du père. Quant à moi, ma chère âme, je suis de moment en moment plus heureuse. Chaque heure apporte un nouveau lien entre une mère et son enfant. Ce que je sens en moi me prouve que ce sentiment est impérissable, naturel, de tous les instants, tandis que je soupçonne l'amour d'avoir des intermittences... Ah! combien de choses l'enfant apprend à sa mère! Il y a tant de promesses faites entre nous et la vertu, dans cette protection due à un être faible, que la femme n'est dans sa véritable sphère que quand elle est mère. Elle déploie alors seulement ses forces, elle pratique les devoirs de sa vie, elle en a tous les bonheurs et tous les plaisirs. Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué. Dépêche-toi d'être mère, mon ange! Tu multiplieras ton bonheur actuel par toutes mes voluptés!... »*

Voilà comment l'auteur de LA PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, quand il n'est pas en veine de critique, de suggestion physiologique, décrit le devoir maternel moderne.

Comme il y a loin de cette chambre de M<sup>me</sup> de L'Estorade à celle où geint la femme qui veut régaler les commères et qui fait du mari le tournebroche des festolements !

Ce n'est pas qu'on ne puisse, après tout, rapprocher les distances. Mais la femme moderne n'a plus de commères à nourrir ; c'est à son profit seul que, plus tard, elle exploitera le berceau qui barricade l'avenue de son lit.

Pourtant le XV<sup>e</sup> siècle avait un avantage sur le nôtre : les enfants nombreux étaient peut-être une affliction, mais l'enfant n'était pas un imprévu.

Il l'est aujourd'hui.

Nos habitudes de luxe sont telles, les nécessités de la fortune sont si poignantes, que la venue des enfants ne donne pas toujours l'ambition dont parle M<sup>me</sup> de L'Estorade. Les agencements contemporains n'ont pas prévu la nursery ; souvent le propriétaire interdit les enfants dans son bail ; les médecins ne les ordonnent pas. Un enfant est une gêne ; deux enfants sont un embarras sérieux.

Les ménages les plus unis ne sont pas toujours ceux qui désirent le plus se continuer et se voir revivre.

« Les enfants désunissent ! » s'écriait une jeune femme, qui fut punie de cette crainte, car elle mourut en couches, tant tout son être entier répugnait à l'effort, à la gloire maternelle.

Au XV<sup>e</sup> siècle ces scrupules n'étaient pas inventés ; mais il paraît que les enfants étaient un appât pour les douceurs à obtenir du mari. On faisait de grandes cérémonies pour les relevailles, et grande bombance sous prétexte de conseils à donner à l'accouchée. Quant au mari, on le rendait honteux de son exploit, et, si la femme se taisait, calmée et remise en appétit, l'enfant criait si fort que le père désertait le logis, n'y rentrant que fort tard, quand tout dormait excepté son ennui.

## III

La Quatrième Joye est de travailler pour les enfants, pour la famille, sans qu'on sache gré de rien au travailleur, qui ne fait que son devoir. Malheur à lui s'il est père de plusieurs filles ! Ne devait-il pas prévoir qu'il aurait un jour à les doter ? Il n'a plus de femme ; il n'a plus devant lui que la mère jalouse, avide, se plaignant de sa condition, se vengeant sur les enfants, battant celui que le pauvre homme aime le mieux.

Je m'étonne que l'auteur n'ait point mentionné la révolte, par instants ou pour une fois, du mari se servant du bâton de voyage pour être le maître. Ce serait une joie à noter que celle de la victime se relevant devant son bourreau. Mais non, le satirique veut que le mari soit débonnaire, pour que le tableau ait tout son enseignement.

Sganarelle, au moins, se souvient qu'il a près de lui un fagot, quand sa femme se plaint d'avoir trop d'enfants sur les bras et que le bûcheron lui conseille inutilement de les poser à terre. Mais l'homme des QUINZE JOYES tient toujours la tête basse; c'est la bête de somme, le serf du mariage.

La Cinquième Joye emplit un des plus longs et des plus remarquables chapitres du livre. C'est le texte tragique dont George Dandin est la glose, c'est aussi l'histoire qu'Émile Augier a rajeunie dans son drame puissant des LIONNES PAUVRES, la prostitution dans l'adultère.

Comment l'adultère venait-il en ce temps-là? A coup sûr ce n'était point à la suite d'obsessions sentimentales. La chair était prompte; la raison calculait les avantages de la faute. On ne se rebutait pas tout de suite du mari. Il était le répétiteur maladroit des scènes ingénieuses de l'amant. La femme avait appris des secrets que son mari lui laissait ignorer. Elle voulait les connaître de lui, pour comparer. L'âcreté de l'adultère lui donnait des soifs terribles; elle essayait

*de les calmer dans l'intervalle d'un rendez-vous à un autre ; mais, comme dit l'auteur, « quant aucunesfois celui qui a grand soif boit d'ung petit rippopé ou fusté, pour la grand soif qu'il a, il le trouve assez bon en beuvant ; mais quand il a beu il trouve un mauvais desboit, et qui le voudroit croire, il n'en beuvroit plus, si en deffault d'autre meilleur n'estoit. » Ce dégoût conjugal venant de la libation souhaitée et essayée, en l'attendant complète, est un secret terrible de l'adultère. Ce qui justifie la femme à ses yeux, ce n'est pas une infidélité du mari, sa froideur, sa lassitude ; c'est le rancœur éprouvé par elle d'une joie qu'elle veut prendre comme un cordial pour faire patienter l'orgie, et qui l'attire en lui donnant l'horreur du plaisir légitime.*

*Ce raffinement est bien difficile à expliquer, quand on ne cite plus textuellement l'auteur naïf et si audacieux dans sa naïveté.*

*Le mari, — le croirait-on ? — et c'est là un trait sublime, loin de s'offusquer de cette froideur révoltée, s'en réjouit. Il croit trouver une garantie de vertu dans cette répugnance.*

*« Par mon âme, mon ami, dit la dame, si ce n'étoit votre plaisir, je n'en voudrois point. »*

*Le mari, pour n'être pas égoïste, par peur d'être brutal ; s'en va faisant vœu de chasteté.*

*Pourtant la dame, quand il lui faut une robe nouvelle ou un bijou, se contraint à la prostitution con-*

jugale. Toutes ces ruses sont admirablement décrites. C'est une bien grande erreur de croire que la psychologie dans le roman est une invention moderne. Nous n'y avons introduit que la grossièreté.

Je ne crois pas qu'aucun romancier contemporain ait osé ce que décrie notre auteur. Mme Marneffe passe tout au plus la main dans les horribles cheveux de son horrible mari, pour l'envoyer coucher seul, et encore le monstre est-il le complice de sa femme. Cette double prostitution de la femme à l'amant, pour en avoir le surplus de ce qu'elle extorque à son mari, et au mari pour en obtenir le surplus qu'elle ne veut pas demander à l'amant, est d'une touche discrète, naïve, lumineuse, modèle.

Il y a comme une idylle mêlée à cet ignoble trafic de l'amour. C'est à la fontaine que Jehanne, la chambrière de madame, attend et écoute les propos du galant et les amène au point précis espéré par la dame, à savoir que son mari lui refuse tout et qu'elle saurait beaucoup de gré à l'homme généreux dont elle recevrait la parure de son corps et la parure de son rang.

La chambrière, qui a ses profits des deux côtés, devient l'entremetteuse habile. Elle ne ménage aucun encouragement. Elle indique comment il faut recevoir l'eau bénite du soupirant à l'église, comment ensuite il faut accueillir le donneur d'eau bénite, lui résiste juste à point pour qu'il se donne le remords d'une

*violence et pour qu'il apaise le remords par un cadeau.*

*Est-ce tout? Non.*

*Quand les amants ont accordé leurs chalumeaux, selon l'expression de l'auteur, et quand le cavalier généreux a donné le drap de la robe refusé par l'avaricieux mari, la femme, qui ne saurait prendre trop de précautions, se garde bien de se vanter elle-même d'une acquisition faite à si bon compte. Elle va chercher sa mère, et celle-ci, qui n'est pas pour trahir sa fille, qui en a sans doute fait autant dans sa jeunesse, apporte avec un air candide devant le mari, à l'épouse adultère, le prix de sa prostitution, feignant d'être persuadée, ravie, d'obtenir l'encouragement de son gendre.*

*L'homme, le mari, est-il un nigaud, au point de croire que sa femme a le génie des bonnes acquisitions? Non, le doute lui vient. Il se sent pris aux tenailles de la jalousie quand la mesure est comblée, quand la maladie est mortelle. Il lui faut haïr avec épouvante sa belle-mère, la complice, mépriser sa femme et souffrir plus qu'il n'a souffert d'une faute désintéressée provoquée par la passion. Rien ne manquera à l'assaisonnement de son désespoir ; toutes les sorcières y auront versé leur poison.*

*Cette Cinquième Joye est un chef-d'œuvre dans un chef-d'œuvre. Je ne trouve, dans toutes les perversités littéraires, que LES LIAISONS DANGEREUSES, non pour exposer les mêmes roueries, mais des subtilités*

de roueries analogues. C'est le bas-fond de la diversité humaine, atteint, sondé, mesuré.

## IV

La Sixième Joye est un tableau d'intérieur. Le mari n'est plus le maître chez lui, et la femme exagère son autorité pour la rendre définitive. C'est la phase des caprices. Elle ne dînera pas quand le dîner sera servi. Si, par aventure, elle a intérêt à être contrainte, le mari l'amènera à table, languissante et comme une épousee nouvelle, « la tenant par dessous l'aisselle », mais elle prendra sa revanche, et quand, au retour de ses expéditions, de ses courses, le bonhomme voudra recevoir ses amis, il n'aura ni de quoi leur donner à dîner ni la possibilité d'organiser un impromptu. Madame déclare que son mal s'est subitement compliqué, qu'elle n'a rien pu préparer. Il n'y a que des miettes pour les convives, et, pour ceux qui restent les hôtes, il n'y a pas de draps dans les lits pour les coucher; mais il reste encore de la paille pour les recevoir dans l'écurie.

Encore si le mari pouvait croire non à l'oubli, mais à la parcimonie, à l'avarice de sa femme! Hélas! il apprend que certain écuyer, de sa connaissance et de la connaissance de sa femme, est bien reçu par elle quand il se présente et soupe avec toutes les richesses

du buffet dont on a refusé l'abord au mari. Éclatera-t-il, ce mari convaincu et ruiné? Mais il faudrait un trop grand éclat. Il aime mieux souffrir et dépérir que de provoquer un scandale. Aussi va-t-il dépérir et vivre misérablement.

La Septième Joye a des délicatesses particulières. Le mari se refroidit, non d'estime et d'amitié, mais d'amour vaillant. L'honnête femme s'étonne, tente tout au plus une comparaison qui ne profite guère au mari, mais n'exploite qu'incidemment cette comparaison.

La femme galloise ne se tient pas quitte pour une comparaison; elle en tente plusieurs; elle en prend l'habitude, et, comme il faut payer tout ensemble le péché et l'absolution, le bien du mari s'en va par deux issues, celle du mari et celle du confesseur.

Cependant un ami charitable (il y en a toujours à l'affût des secrets du ménage) avertit le mari des comparaisons cherchées par la femme. Le mari, avec la candeur de son état, se plaint et se fait une caution de l'honnêteté de son ami; mais, c'est là un trait qui s'est renouvelé bien des fois depuis, la femme attribue au dépit le témoignage qui l'accuse, et l'ami rapporteur devient bientôt pour les deux époux un traître, un ennemi.

« Ainsi, dit le moraliste, est abesté le proudomme et pest l'herbe, et est transfiguré en beste, sans enchantement; et fera mieux la dame à sa guise que elle ne

*fit oncques més. Et n'en parle jamais nul au bonhomme, car il ne croira jamais rien, et celui que l'en lui a dit qui faisoit la villanie sera le meilleur amy que jamais il puisse avoir. »*

*Au XV<sup>e</sup> siècle, on allait en pèlerinage comme on va aujourd'hui à Notre-Dame de Lourdes, ou bien comme on va aux eaux. La petite comédie parisienne toute récente qui m'a été confiée pourrait tout aussi bien s'être passée au temps de l'auteur.*

*Un médecin est appelé dernièrement, en toute hâte, auprès d'une dame de l'aristocratie financière qui se prétend très malade. Après l'avoir consciencieusement palpée et auscultée, il déclare n'avoir rien découvert. La dame n'en persiste pas moins à se trouver en mauvais point, et le médecin se risque à lui écrire une de ces ordonnances innocentes destinées à satisfaire les malades sans compromettre leur santé.*

*Pendant qu'il écrit : « Est-ce que vous ne pensez pas, Docteur, lui dit-elle, qu'un voyage, à Nice par exemple, me ferait grand bien ?*

*— Il est certain, répond l'homme de la science, comme débarrassé d'un grand poids, que le climat de Nice est excellent... surtout pendant le carnaval... Sans doute vous y avez des amis ?*

*— Oh ! plutôt des amis de mon mari. Seulement, lui ne paraît pas disposé à m'y conduire cette année.*

*— Nous allons tâcher d'arranger cela, car plus*

*j'y pense, plus je trouve que Nice est ce qu'il vous faut. »*

*Le mari rentre vers la fin de cette consultation.*

*« Eh bien! demande-t-il, que pensez-vous, Docteur, de notre fausse malade ?*

*— Fausse? non, pas tant que cela. Madame a réellement une agitation que le grand air, le changement d'air surtout, doit guérir. Je lui ordonne une saison à Nice. »*

*Le mari fronce le sourcil, regarde sa femme et le médecin, se mord les lèvres, et, comme c'est un mari de la dernière mode, il se garde bien de faire aucune observation de mari jaloux.*

*« Si vous croyez vraiment, Docteur...? »*

*— Pour cette année, au moins, je crois le voyage nécessaire.*

*— C'est bien, nous irons à Nice. »*

*Une heure après une dépêche arrivait à Nice pour retenir un appartement, et le vicomte de X..., qui précisément allait quitter Nice pour revenir à Paris, par une coïncidence étrange, renouvela le bail de son appartement sur la promenade des Anglais.*

*Tallemant des Réaux rapporte une anecdote charmante à propos de voyage. Je la cite pour opposer un exemple contradictoire à l'argument de notre moraliste, car il s'agit cette fois de la naïveté de l'épouse, et non plus de celle du mari.*

*Une femme fort innocente étant grosse pour la pre-*

mière fois, comme son mari parla de faire un voyage, se mit à pleurer :

« Hé! dit-elle, de quoi vivra l'enfant en votre absence? »

Les femmes dont parle l'auteur des QUINZE JOYES, en se faisant accompagner de leur mari n'avaient peur ni pour elles ni pour leur géniture de manquer d'aliments. .

Dans la Huitième Joye, le mari ne songe guère à aller courir seul les pèlerinages, et la femme n'est ni grosse ni désireuse de le devenir. Elle veut aller au Puy-de-Dôme, en Auvergne, comme les belles dames de son temps. Un ami du mari l'attend-elle, un galant qui lui rendra la santé? Non, il s'agit de luxe, de coquetterie, d'un rendez-vous de belle compagnie. On rapportera des chapelets bénits, des ceintures miraculeuses, et aussi des dettes.

Ce caprice nous semblerait peu de chose aujourd'hui; les chemins de fer ont supprimé ou bien tempéré cette huitième joie. On la retrancherait aisément du martyrologe conjugal. Mais, au XV<sup>e</sup> siècle, il fallait être de haut lignage et en possession de chevaux, de valets, d'une escarcelle bien garnie, pour aller de Rouen, voire même de Paris, au Puy-de-Dôme.

C'est le caprice insensé. Comme les enfants demandent la lune, la femme demande un nouveau soleil, et le mari le donne. Il sera pendant la route l'écuyer

*servant. Si l'étrier casse, si le cheval devient fourbu, il faudra remplacer l'étrier, et au besoin remplacer le cheval, en portant la selle, les harnais, si l'homme donne son cheval et ne trouve pas de monture.*

*Il y a du paysage, des croquis, dans ces chapitres très rapides ; le poète ne s'oublie pas dans l'humoriste.*

*« Encore lui demande-t-elle souvent des prunelles des buissons, des poires, et toujours lui donne paine, et avant laissera-elle cheoir son fouet ou sa verge, ou aultre chose, afin qu'il les ramasse pour les lui bailler. »*

*Le voyage dure des semaines, peut-être des mois, et pendant ce temps le bien pâtit de l'absence du maître. L'herbe mauvaise croît où il ne faudrait que du blé. Au retour, le malheureux mari reprend sa corvée, pendant que sa femme, belle de ce charme qu'on trouve en se mûrissant sous plusieurs soleils, fait ses récits aux commères et prend prétexte de son triomphe, de son récit même, pour recommencer.*

## V

*La Neuvième Joye, c'est la défaite d'un victorieux, s'il y a une victoire pour le mari. Supposons, avec l'auteur, que le mari n'est point un idiot et espère ne pas le devenir. Il a eu des répliques et des batailles,*

et il a tenu bon. Ce qu'il a souffert, on le présume : mais il a bien marié ses filles ; il a un fils en belle posture dans le monde ; il peut se dire heureux en ne calculant pas trop ce que ce bonheur lui coûte.

Seulement, il a vieilli plus vite ou plus que sa femme. Il est goutteux, souffreteux, avarié. Il tient à garder l'autorité. Elle va lui échapper. Il n'a plus le confessionnal du lit à sa disposition pour rester le directeur de la conscience. Il a besoin du secours de ses domestiques, et les domestiques ne seront à sa disposition qu'autant que sa femme le voudra. Peu à peu, son fils, appelé comme arbitre, donnera raison à sa mère. Le bonhomme sera obligé de se confier à son héritier pour le soin de l'héritage, et rien ne lui garantit la prudence du jeune homme. L'auteur ne dit pas que le fils puisera à tort et à travers dans l'escarcelle, mais on le devine, et le pauvre économe sera dépouillé tout vivant.

Je me souviens d'une épitaphe recueillie dans un ancien couvent des Cordeliers de Troyes devenu une prison. Il semble que ce soit l'épitaphe de l'homme mort à la peine au XV<sup>e</sup> siècle, dans la Neuvième Joye. Le défunt avait trouvé le moyen de faire graver sa revanche posthume sur sa pierre tombale.

On y lisait :

Cy repose et gist Louis Duval, écuyer en son vivant, haut seigneur, justicier moyen et bas de la

seigneurerie de Fay, des bois de Pompée et de Sainte Colombe, près de Nogent sur Seine, lequel décéda en cette ville de Troyes le dernier jour d'octobre de l'an 1608, et qui de son vivant avoit donné tous ses biens à son fils, se réservant les usufruits sa vie durant. Il prie tous ceux qui liront cette mémoire de prier Dieu pour lui et qu'ils ne fassent pas comme lui, car il s'en est mal trouvé.

*Il n'est pas question de donation dans le chef-d'œuvre que j'analyse. La femme et le fils veulent mieux que cela. Aux premières observations du père, aux moindres conseils qu'il donne pour la régie de ses affaires, on lui dit qu'il est assoty; on s'habitue à le dire aux autres comme à lui. Le fils songe à le mettre en curatelle; la femme, plus hardie, veut le faire renfermer. « Par ma foy, mes amis, répond-elle aux voisins qui l'interrogent, il est à la chartre Notre Seigneur. » Les voisins se signent et vont prier pour le pauvre homme, qui a bien besoin de prières en effet.*

*La Dixième Joye, c'est la discorde aiguë, ronflante, criarde, qui ameut le dehors et enflamme le dedans. La femme est battue par aventure, peut-être se fait-elle battre; mais, en tout cas, elle prend texte de cette bataille pour s'en aller. Un cousin, un ami, un amant, la recueille, et, quand elle s'est suffisamment guérie des coups, elle rentre triomphalement au logis ou feint*

de vouloir y rentrer pour confondre son mari. Elle est ramené par sa mère, l'excellente mère qui prenait à sa charge les cadeaux de l'amant pour les purifier, et qui cette fois garantit sur ses vertus que sa fille n'a fui le logis conjugal que pour se réfugier chez elle, affirmant qu'elle l'a veillée, pansée, surveillée, consolée, fortifiée contre les infamies de son mari.

Si la réconciliation ne se fait pas sous cette caution maternelle, on plaide. Les juges embarrassés, après avoir écouté en souriant les griefs énumérés et acidulés de part et d'autre, renvoient les époux dos à dos, ou plutôt côte à côte, en les invitant à se faire vis-à-vis. S'ils rentrent ensemble, on devine l'enfer. S'ils s'évadent l'un et l'autre avec précaution, l'honneur entamé ne tient guère. On apprend que la dame a pris un champion. Le mari est le premier à le dire; il n'ose recommencer le procès : les avocats le lui feraient perdre encore. Alors ce ménage séparé, réuni seulement au pilori de l'opinion, devient un scandale accablant.

La Onzième Joye est la plus effroyable de toutes. Elle est une merveille de scélératesse et aussi de mise en scène. L'auteur nous montre « un gentil gallant, jeune et joli, qui s'en va par pais gaiment, et est en franchise, et peut aller de lieu en lieu, à son plaisir, sans nul empeschement; et va au long de l'an en plusieurs lieux, et par especial où il sait dames, demoiselles bourgeoises ou aultres femmes, selon l'estat dont

il est, et, pour ce qu'il est jeune, vert et gracieux et amoureux, et est encor simple, bien bejaune, il ne s'esmoie de nulle chose, fors de ses delitz et plaisances à trouver ».

Ce gai et aimable cavalier, si prestement peint, riche et beau, noble et fier, va se heurter à une infâme tromperie.

Il rencontre dans une maison de belle apparence, dans un houstel, une jeune fille de plus haut lignage que lui s'il est noble, ou de plus grande bourgeoisie s'il est bourgeois, une jeune fille jolie et bien renommée.

Il va l'aimer. La jeune fille est pâle, et, nous dit l'auteur, elle a des malaises qui ne trompent pas sa mère. Celle-ci, une dévote d'amour « qui sait tout le Vieil Testament et le Nouvel », appelle sa fille et lui dit : « Je cognois bien que tu es grosse ; dis-moi la verité. — Par ma foi, reprend la jeune fille, qui n'est qu'un jeune tendron, qui ne fait que « vitailier entre quinze et dix-sept ans », Madame, je n'en sais rien. — Il me semble, dit la dame, que quand vient au matin je te vois vomir et faire telle contenance et telle. — Vrayment, fait-elle, Madame, il est vray que le cuer me fait mal. — Ha a ! fait la dame, tu es grosse sans faulte. Ne sonne mot, et n'en fais semblant à personne au monde, et garde bien que tu faces ce que je te dirai. »

Alors commence l'instruction, le complot. Le gentil

*cavalier que nous avons vu venir serait un mari parfait. Il semble innocent. Il faut exploiter son innocence.*

*La matrone explique les petites manœuvres à employer pour amener peu à peu le bon jeune homme au mariage.*

*Je gâterais ce chapitre terrible en l'analysant. Tout est prévu. Si je ne craignais de commettre un sacrilège envers Marivaux, je dirais que la stratégie délicate, si joliment employée par ses honnêtes coquettes, est là, détaillée par la coquinerie maternelle. Les moindres avances, les retraites calculées, les minauderies, les effets d'innocence, tout est enseigné, épelé comme un rôle. Il n'est pas jusqu'aux dernières résistances, jusqu'aux effets intimes, qu'une mère n'a jamais osé traiter, qui ne soient prévus. Il n'y a rien dans notre littérature la plus effrontée qui approche de cette rouerie, de cette prostitution enseignée par l'orgueil maternel.*

*La jeune fille profite de la leçon, se fait faire la cour, se fait épouser, et joue, jusqu'au dénouement, son personnage comme on lui a appris à le jouer. « Car, dit l'auteur, il n'est rien si sachant comme est femme en ce qu'elle veut faire, touchant la manière secrète. »*

*Il est un inconvénient cependant que la sagacité d'une matrone ne peut empêcher, mais dont la mère en question n'a pas paru se soucier : c'est que*

*l'Agnès mariée devient mère à trois ou quatre mois de mariage. Que fera le mari? S'il chasse l'impure, il ne sera pas moins malheureux. S'il la garde, il dissimulera peut-être le déshonneur public. Mais l'amertume de l'intimité, mais la vue de l'enfant, mais ce tête-à-tête qui s'aiguïsera de reproches continuels et qui ne pourrait s'adoucir que par un avilissement complet, quelle torture! La mère, en tout cas, a triomphé. Peut-être le gendre la prendra-t-il pour confidente, s'il n'a pas découvert que c'est elle qui a conseillé sa fille, et s'il croit que la fille a d'elle-même ce génie!*

*Voilà un drame pour le roman naturaliste. Rien n'y manquerait comme vilénie.*

*Les autres Joyes sont peu de chose après celle-là.*

## VI

*Pourtant voici le tableau de la Douzième Joye qui a aussi sa cruauté.*

*Le mari n'a jamais résisté; il a toujours fait toutes les volontés de sa femme. Quand on lui demandait un ordre, il répondait : « Demandez à madame : elle a les clefs; elle a les secrets; elle a tout. » On le tient, et il ne détient rien. Survient la guerre. Il a son devoir de soldat, de vassal à remplir. Dans ce temps-là le devoir ne s'appelait pas pa-*

triotisme, mais il n'en était pas moins rigoureux ; il tenait moins à l'amour du pays, il tenait étroitement à la probité vulgaire. Il était la redevance due au seigneur, au seigneur des seigneurs, au roi. On le convoque pour l'armée. Il partira, si sa femme y consent ; mais elle ne consent pas à se séparer d'un serviteur :

« *M'amie, il faut que je aille à l'armée. — Vous irez ! fait-elle, et que irez-vous faire ? Despendre tout et vous faire tuer ? Et puis vos enfants et moy serons bien ordonnés. » Il ne partira pas ; il sera lâche, le malheureux, pour la corvée de soigner le ménage, le bétail, les enfants. Si des galants s'introduisent dans la maison et si le chien aboie : « Ce sont les rats qui l'éveillent ! » dit la dame à travers la porte, et le pauvre homme ne fera pas plus la guerre pour son honneur que pour l'honneur de son roi. Il porte les enfants, berce ceux qu'il n'a pas à porter ; il tient le fuseau quand sa femme file ; il fait tous les métiers de domestique.*

*La guerre force-t-elle le ménage à chercher un gîte ailleurs, le mari n'ose se réclamer des soldats ; il fait les paquets pour désertre en famille ; il s'enferme grelottant de honte dans la forteresse, regardant du rempart les combats qui lui sont interdits. Quand la paix est faite, il revient au logis, ramenant la femme, les enfants, les meubles.*

*Cette campagne lui compte double, triple, qua-*

*druple. On vieillit vite dans la lâcheté, plus vite que dans l'honneur. Alors le vieux précoce sera rebuté « comme un vieux fauconnier qui ne vaut plus à nul métier ». On marie les filles sans le consulter, et chaque gendre est un maître de plus à servir et pour le mépriser. Quand la mort approche, il n'ose faire dire une messe pour avoir son pardon d'en haut, et il n'ose faire son testament. A quoi bon se survivre dans des volontés dernières, quand on a abdiqué toutes ses volontés de son vivant?*

*Supposons un mari vaillant, héroïque. Celui-là ne résiste pas à l'appel de la guerre. Il est gentil-homme; il a souci de son nom. Il échappe aux supplications de sa femme, aux larmes de ses enfants. Celle-là est bonne, sage, plaisante, soumise. C'est de bonne foi qu'elle pleure : elle a tant peur d'être veuve; mais elle ne peut le retenir, et il s'en va.*

*Où va-t-il? Au delà des monts, au delà des mers. Il a recommandé sa femme, ses enfants, son bien, à ses amis. Il guerroye de son mieux. Il se couvre d'honneur à l'armée, mais il est fait prisonnier. Il reste trois, quatre ans, chez les ennemis, n'écrivant pas (écrivait-on dans ce temps-là?), ne pouvant donner de ses nouvelles, se rongant le cœur dans la captivité. Puis, un beau jour, il s'évade ou on le rend, et alors, infirme, traînant la jambe, mendiant, il revient plein d'anxiété, interrogeant avec terreur, s'attendant à apprendre que sa femme est morte de chagrin, que*

*ses enfants sont morts de misère! Mais non, tout le monde vit, et vit très bien. Il va porter un autre deuil. Sa femme s'est remariée, le croyant mort; ses enfants ont un autre père.*

*« Or, jugez quelle haschée il a de oïr dire telles nouvelles. Je crois que la douleur du roy Priam de Troyes, le Grand, quand il oït la mort d'Hector le Preux, ne la douleur à Jacob, pour la mort de son fils Joseph, ne furent point pareilles à ceste douleur. »*

*Que fera-t-il sous le coup de cette treizième joie? Reprendra-t-il sa femme au mari, qui la rendrait peut-être? Reprendra-t-il ses enfants en déshonorant leur mère? Ce qu'il a de mieux à faire, c'est de retourner à l'armée pour y mourir; mais qui voudrait d'un invalide? Si la mort ne le prend, il se donnera à la mort.*

*Cette joye a été souvent mise au théâtre et dans les romans. La Sibérie nous a donné des sujets de drames pareils, et on en a fait des comédies bouffonnes, même des pantomimes.*

*Je me souviens de Pierrot, aux Funambules, revenant de la guerre, de captivité, trouvant des enfants nombreux que son ami Arlequin avait eu la prévoyance de lui ménager. Mais le remords avait troublé l'adultère, et les enfants étaient venus au monde Arlequin d'un côté, Pierrot de l'autre. Le pauvre papa Pierrot les embrassait du côté Pierrot, les souf-*

*f*était du côté Arlequin ; puis, comme tout s'arrange dans le théâtre contemporain, Pierrot prenait son courage et son sabre de guerre à deux mains, coupait les enfants dans la longueur, collait entre elles les moitiés semblables, faisait de petits Arlequins et de petits Pierrots, s'amusant ensuite à chasser ceux-là tout en embrassant ceux-ci avec tendresse.

Mais dans la Treizième Joye le sujet reste tragique. Il n'y a pas le plus petit incident pour rire. On doit pleurer sur le père qui va « finir misérablement ses jours ».

L'auteur, qui ne s'égayé jamais, sourit cependant, mais d'un sourire qui montre les dents, au cours de la Quatorzième Joye.

Il raconte les mésaventures d'un jeune veuf qui se remarie et, n'osant recommencer le poème dont il a le cœur encore parfumé, épouse une veuve. Une veuve est toujours l'aînée d'un veuf, eût-elle le même âge. Mais elle a des souvenirs irritants, et rien de vorace comme l'appétit qui a sommeillé par nécessité et qui se réveille. L'auteur nous fait le tableau d'un ménage où la femme, gloutonne et jalouse de la jeune chair de son jeune mari, voudrait en manger tous les jours.

MM. Mazère et Empis ont fait sur ce sujet une comédie agréable qui a un mot superbe pour lequel la comédie a été faite. Comme la vieille se désole de la légèreté de son jeune mari et dit en soupirant

qu'elle regrette le défunt si mal remplacé. « Eh ! Madame, s'écrie l'époux nouveau, vous ne le regrettez pas autant que moi ! »

Le martyr de la Quatorzième Joye doit avoir ce regret poignant.

Pour une fois, l'auteur se détourne des misères de l'homme et songe à celles d'une jeune femme qui épouse, par nécessité, un vieux mari. Il fait un tableau grotesque et douloureux que je veux souligner pour sa rareté dans le livre.

« Quant je voy faire telles choses, je m'en ry, en considérant la fin qu'il en adviendra. Car sachez, si l'homme vieil prent jeune femme, ce sera grand aventure si elle se attend à lui de ses besongnes ; et pensés comment elle, qui est jeune et tendre et de douce alaine, puisse endurer le vieil homme qui toussira, crachera et se plaindra toute la nuit, poit et esternue ; c'est merveille qu'elle ne se tue. Et a l'alaine aigre, pour le foye qui est tourné, ou aultres accidens qui aviennent aux vieilles gens. »

Quelques lignes après cette description, notre moraliste revient à son thème, le supplice du mari, et du mari jeune épousant une vieille. « Elle le lechera tout », dit-il.

La dernière et Quinzième Joye est celle d'un mari qui voit ce qu'il ne devrait pas voir, et à qui l'on persuade qu'il a mal vu ou qu'il n'a pas vu. Le pauvre homme ne peut lutter contre les témoignages des pa-

*rents, des amis, de la belle-mère. Il se résigne ; il courbe la tête. Il ne va pas, comme George Dandin, chercher une pierre à se mettre au cou et se jeter à l'eau. George Dandin, d'ailleurs, s'arrête en route. Mais combien de malheureux se résignent pour leur enfant, pour leur nom, souvent même pour la femme coupable, qu'ils espèrent ramener !*

## VII

*LES QUINZE JOYES DE MARIAGE s'achèvent par ce chapitre sur la tromperie vulgaire, banale, qui fait tant rire au théâtre, qui fait tant pleurer en secret dans la vie.*

*Le grand inconnu (si ce n'est pas Antoine de La Sale) qui a écrit ce chef-d'œuvre ne s'attaque qu'au mariage. Il ne touche pas aux sentiments. L'amour, l'amitié, l'estime, restent en dehors de sa moquerie. Il plaide pour le célibat, mais en faisant, au cours de son plaidoyer égoïste, des concessions à la partie adverse, au courage, au devoir social, sous toutes ses formes.*

*Je n'ai pas à faire une critique qui serait bien superflue et qui deviendrait facilement injuste. Tel qu'il est, ce livre est d'une vérité qui n'a pas vieilli. Le ricanement a des échos jusque dans ces temps-ci. Ce*

*n'est pas toute la vérité, et il y a une seizième joie qu'on pourrait ajouter à toutes celles-là.*

*Nous avons tous vu ce tableau :*

*L'homme a subi les misères racontées dans chacun de ces chapitres. Il a été malheureux, trompé, honni, ruiné. Il est courbé sous le fardeau de ses douleurs, mais il a près de lui sa compagne, vieillie aussi, non pas repentante peut-être, mais écœurée de sa vie coupable, lasse de ses fautes, et trouvant bon de s'appuyer, cacochyme, mourante, sur le bras de sa victime. Alors parfois, souvent, entre ces êtres enchaînés et que la mort va délivrer, il se fait, aux dernières années, comme un lien nouveau. Les neiges accumulées ont refroidi les rancunes. On n'a plus le temps de recommencer la vie; mais on essaye d'une amitié finale, d'un accotage de deux infirmités. L'habitude a endormi les douleurs cuisantes. Le mari et la femme ne sont plus que deux commensaux, à la même table, qui n'ont plus assez d'appétit pour se disputer les plats. Ils s'aident à manger. Ils se versent à boire en tremblant, et, si l'un meurt brusquement, l'autre est tout étonné de trouver une dernière larme dans ses yeux desséchés, pour la laisser tomber sur la main qui se raidit dans la sienne, et qui ne l'égratigne plus depuis longtemps.*

*Il serait également superflu d'opposer à cette série de tableaux satiriques des tableaux de ménages heureux. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il n'y a pas plus*

*dans le mariage que dans la vie de fatalités inéluctables.*

*Dans sa PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, Balzac, qui était digne de refaire un livre aussi amer que LES QUINZE JOYES DE MARIAGE, n'est pas aussi intransigeant, et pourtant il écrivait dans un temps moins facile aux superstitions. Il indique les préservatifs ; il a des mots heureux et touchants, même sur les unions inégales qu'il dénonce, et n'est-ce pas, par exemple, une déclaration charmante que celle qu'il met dans la bouche d'un vieillard se présentant à une jeune femme : « Voulez-vous être ma veuve ? »*

*Peut-être, ainsi que je l'ai déjà dit, pourrait-on reprocher à l'auteur des QUINZE JOYES DE MARIAGE de ne tenir compte des enfants que comme de petits animaux, braillant d'abord, singes et malfaisants plus tard, quand ils vont devenir des hommes ? Il ne les fait intervenir que pour aider aux tromperies. Ils ne servent jamais à adoucir la patience. Mais il faut bien prendre ce chef-d'œuvre comme il nous est donné. Le refaire, pour l'accommoder à notre raison, à notre sensibilité, à notre hypocrisie modernes, serait une faute contre le goût, contre l'histoire, contre la philosophie même du mariage.*

*Il faut corriger ce sceptique par un autre sceptique. Après cette lecture acide il faut boire dans le verre limpide de Montaigne et savourer la pure et fortifiante liqueur.*

Montaigne se plaint que Virgile montre Vénus trop émue dans les bras de Vulcain, son mari. C'est une Vénus maritale.

« En ce sage marché, dit-il, les appetits ne se trouvent pas si folastres ; ils sont sombres et plus mousses... On ne se marie pas pour soy, quoy qu'on die ; on se marie autant, ou plus, pour sa posterité, pour sa famille ; l'usage et l'interest du mariage touche notre race, bien loin par delà nous... Aussi est-ce une espece d'inceste d'aller employer à ce parentage venerable et sacré les efforts et les extravagances de la licence amoureuse. »

Plus loin, dans le même chapitre, il dit encore :

« Ceulx qui pensent faire honneur au mariage pour y joindre l'amour font, ce me semble, de même ceulx qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est aultre chose que la vertu. »

Il insiste sur ce caractère vénérable.

« Un bon mariage, s'il en est, refuse la compaignie et les conditions de l'amour. Il tasche à représenter celles de l'amitié. C'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices et obligations mutuelles. Aucune femme qui en savoure le goust ne voudroit tenir lieu de maistresse à son mary. Si elle est logée en son affection comme femme, elle y est bien plus honorablement et seurement logée. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empresé, qu'on lui demande pour-

*tant lors à qui il aimeroit mieulx arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maîtresse ; de qui la desfortune l'affligeroit le plus ; à qui il desire plus de grandeur ? Ces demandes n'ont aucun doute dans un mariage sain. »*

*Je résiste à la tentation d'en citer davantage.*

*Montaigne, qui fut un bon père, s'excuse de n'avoir pas été un mari parfait. Mais il connaît les vertus du mariage, s'il ne les a pas toutes pratiquées, et déclare que, « si on ne faict pas toujours son devoir, au moins il le faut toujours aimer et reconnoistre. C'est trahison de se marier sans s'espouser. »*

*C'est sur ces derniers mots que je veux finir. Ils sont, au fond, la morale de notre moraliste chagrin des QUINZE JOYES, comme ils sont ceux des moralistes confiants.*

*Le mariage est un pacte de la raison qui engage l'âme.*

LOUIS ULBACH.





## PROLOGUE

**P**LUSEURS ont travaillé à monst<sup>r</sup>er, par grans raisons et auctoritez, que c'est plus grant felicité en terre à homme de vivre en franchise et liberté que soy asservir de sa volenté, sans contrainte. A l'opinion desquelz on pourroit dire que ung homme n'a pas son bon sens qui est en joyes et delices du monde comme de jeunesse garnie, et de sa franche volenté et de son propre mouvement, sans nécessité, trouve l'entrée d'une estroicte chartre douloureuse, plaine de larmes, de gemissemens et d'angoisses, et se boute dedens. Et quant est liens enclos, on lui ferme la porte, qui est de fer, fermant à grosses barres, et est si estroitement tenu que jamais pour nulles prieres ne avoir ne peut saillir. Et

*par especial doit-on bien tenir celui fol et sans nul sens de soy estre ainsi emprisonné, s'il avoit ouy par devant plourer et gemir ou dedens la chartre les prisonniers qui liens estoient.*

*Et pour ce que nature humaine appete de soy liberté et franchise, pluseurs grans seigneurs et seignouries se sont perduz pour ce que les seigneurs d'icelles vouloient tollir franchise à leurs sujetz. Et aussi pluseurs citez et villes et pluseurs autres menus peuples ont esté destruis par desobeïssance, voulans trop grant franchise avoir, pour laquelle pluseurs grans guerres et grans occisions ont esté.*

*Pour ce se sont les nobles Franzois par leurs grans prouesses franchisez et exemptés des tribuz et servitudes des empereurs de Romme, dont maintes batailles ont esté faictes et obtenues à l'entencion des François. Si avint une fois que, pource que ilz ne furent pas assés fors pour actendre la grant puissanee de l'empereur, qui estoit entré en leur terre, ilz aymerent mieulx laisser et guerpier leur païs que*

*faire service ne payer tribut à l'empereur, dont ilz monstrerent bien la grant noblesse de leurs cuers. Et pour ce s'en allerent conquerant pays et terres par leurs vaillances, et après recouvrerent leur terre de France noblement à l'espée, laquelle ilz ont tenue franche jusques à cy quant au regart de leur prouffit singulier.*

*Et pour ce toutes nations de gens qui estoient en servitude desiroient lors estre en France pour estre francs, dont advint que France fut la plus noble terre du monde, la plus riche, la plus peuplée, la plus habitée et la mieulx edifiée, flourissant en richesse, en science, en prudence, en la foy catholicque, et en toutes autres vertuz. Et puis qu'ilz sont francs, raison vouldist qu'ilz eussent leur peuple franc, en baillant la loy à leurs subgetz qu'ilz ont prinse pour eulx, car il ne est pas raisonnable d'avoir ung droit pour soy et ung aultre pour son voisin. Dont est advenu que pour ce la terre est deserte, destituée de peuple, desolée de science et de plusieurs aultres vertuz. Et par*

*consequent y regnent pechez et vices, et si doit en generalité chascun aimer le bien commun.*

*On peut dire en generalité que celui qui n'aime son bien singulier est homme sans nul sens, mesmement quant il le peut faire sans dommage d'autrui, car l'en tiendrait bien celui de petit conseil qui, de propous deliberé, se viendrait mettre en ugne fosse large par le bas et estroicte par dessus, de laquelle nul homme ne pourroit saillir. Et telles fosses fait l'en à prendre les bestes sauvages en grans forestz. Et adoncques, quant ilz sont cheus en icelles fosses, ilz sont fort esbahis, et tournient pour cuider trouver maniere comment ilz en pourront issir; mais alors il n'est pas temps.*

*Ces chouses pourroit l'en dire pour ceulx qui sont en mariage, qui ressemblent le poisson estant en la grant eaue en franchise, qui va et vient où il lui plaist; et tant va et vient qu'il trouve une nasse borgne, où il y a plusieurs poissons qui se sont pris au past qui estoit dedens, qu'ilz ont sentu au flayrer. Et quand celui poisson les voit, il travaille moult pour y*

*entrer, et va tant à l'environ de la dicte nasse qu'il trouve l'entrée, et il entre dedens, cuidant estre en delices et plaisances, comme il cuide que les autres soient. Et quant il y est il ne s'en peut retourner, et est liens en deul et en tristesse, où il cuidoit trouver toute joye et lyesse.*

*Ainsi peut on dire de ceulx qui sont en mariage, car ils voient les autres mariés dedens la nasse, qui font semblant de noer et de soy esbatre. Et pour ce font tant qu'ilz trouvent maniere d'y entrer. Et quant ilz y sont ilz ne s'en peuvent retourner, mais est force qu'ilz demeurent là.*

*Pour ce dist ung docteur appelé Valere à ung sien ami qui s'estoit marié, et qui luy demandoit s'il avoit bien fait, et le docteur lui respont en ceste maniere : « Ami, dit-il, n'avés-vous peu trouver une haulte fenestre pour vous laisser trebucher en une grosse ryviere, pour vous mectre dedens la teste la premiere? » en montrant que on se doit exposer en moult grant peril avant que perdre franchise.*

*Moult grandement se repentit l'archediacre de Therouenne, qui, pour entrer en mariage, laissa le noble privilége et estat de cleric, et se maria à une femme vefve, en laquelle, selon ce qu'il racompte, il demoura en servage moult longuement, en grant douleur et en grant tristesse. Pour laquelle chouse soy repentant et en soy reconfortant, voulant prouffiter aux successeurs, fist et composa ung beau traictié. Et plusieurs aultres ont bien travaillié en moult de manieres à monstrier la douleur qui y est,*

*Et comment aucunes devotes creatures, pensans en la Vierge Marie et considerant contemplativement les grans joyes qu'elle pavoit avoir durans les saincts misteres qui furent en l'Annonciation, en la Nativité, en l'Ascension de Jhesus-Christ, et autres, qu'ilz ont mises en joyes, au nom et pour l'onneur desquelles pluseurs bons catholiques ont fait pluseurs belles et devotes oraisons à l'onneur et à la louange d'icelle benoicte Vierge Marie, moy aussi, pensant et considerant le fait de mariage, où je ne fus oncques, pour ce qu'il a pleu*

à Dieu me mettre en autre servage, hors de franchise que je ne puis plus recouvrer, ay advisé que en mariage a quinze seremonies, selon ce que j'en puis faire par l'avoir veu et ouy dire à ceulx qui bien le sçavoient, lesquelles ceulx qui sont mariés tiennent à joyes, plaisances et felicités, et ne croient nulles aultres joyes estre pareilles; mais, selon tout bon entendement, celles quinze joyes de mariage sont, à mon advis, les plus grans tourmens, douleurs, tristesses, et quinze les plus grans maleuretez qui soient en terre, esquelles nules autres paines, sans incision de membres, ne sont pareilles à continuer.

Et pourtant je ne les blasme pas de soy mettre en mariage, mais suis de leur oppinion, et dy qu'ilz font bien, pour ce que nous ne sommes en ce monde que pour faire penitances, souffrir affliction et mater la chair, afin d'avoir Paradis. Et il me semble que homme ne se peut metre en plus aspres penitances que de endurer et soustenir les grandes paines et les grans tourmens qui cy-aprés sont contenus et

*declarés. Mais il y a une chose qui me reconforte, car ceulx qui sont mariés prennent icelles paines et tourmens pour joyes et liesses, et y sont aussi adurés et accoustumés comme ung asne à porter somme, et semble qu'ilz soient bien aises; et pour ce c'est à doubter s'ilz en auront nul merite.*

*Ainsi, regardant cestes peines qu'ilz prennent pour joyes, considerant la repugnance qui est en leur entendement et le mien et de pluseurs autres, me suy delicté, en les regardant noer en la nasse où ilz sont si bien embarrés, à escrire icelles QUINZE JOYES DE MARIAGE à leur consolacion, en perdant ma peine, mon encre et mon pappier. Au regart des autres qui sont à marier, qui pour ce ne laissent pas de soy marier et metre en la nasse, ne n'est aussi mon entencion, mais aulcuns à l'aventure s'en pourront repentir quant il n'en sera pas temps. Et pour ce en ycelles joyes demourront tousjours et fineront miserablement leurs jours.*

---



## LA PREMIERE JOYE

**L**A premiere joye de mariage, si est quand le jeune homme est en sa belle jeunesse, qu'il est frais, net et plaisant, et ne s'esmoye fors de tirer esguillettes, faire ballades, icelles chanter, regarder les plus belles, et aviser où il pourra trouver maniere d'avoir ses plaisirs et trouver ses jolivetez, selon l'estat dont il est; et ne s'esmoye point dont vient le bien qu'il a,

pource que à l'aventure il a encore pere et mere, ou autres parens qui lui baillent ce qu'il luy fault. Et combien qu'il a aises et plaisances largement, il ne les peut endurer, mais regarde les autres mariés qui sont en la nasse bien embarrez, qui s'esbanoient, ce lui semble, pource qu'ils ont le past emprés eux dedens la nasse, c'est assavoir la femme, qui est belle, bien parée et bien abillée, de tieulx abillemens que à l'aventure son mary n'a pas paieez : car l'on lui fait acroire que son pere ou sa mere les li ont donnez de leur livrée.

Si tournoye et serche le jeunes homs environ la nasse, et fait tant qu'il entre dedens, et se marie; et pour la haste qu'il a de taster du past, avient souvent qu'il enquierit petitement des besoingnes, et s'y boute tel feur telle vente.

Or est dedens la nasse le pouvre homs, qui ne se souloit esmoier fors de chanter et d'achapter esguillettes, bources de soye et aultres jolivetés pour donner aux belles. Il

se joue et delicte ung peu de temps liens, et ne s'esmoie point d'en issir, jusques ad ce qu'il s'avise un pou aucunefois ; més il n'est pas temps : sa femme convient mettre en estat ainsi qu'il appartient.

Et à l'aventure el aura le cuer bon et gay, et avisa l'autre jour, à une feste où el fut, les autres damoiselles, bourgeoises, ou aultres femmes de son estat, qui estoient abillées à la nouvelle fasson ; si dit en soi mesmes que bien appartient à son lignage et à ses parens qu'elle soit aussi bien abillée comme les aultres. Lors regarde lieu et temps et heure de parler de la matiere à son mary ; et voulentiers elles devroient parler de leurs choses especialles là où leurs mariz sont plus sujets et doivent estre plus enclins pour ocrier : c'est ou lit, ouquel le compagnon dont j'ay parlé veult atendre à ses delitz et plaisirs, et lui semble qu'il n'a aultre chouse à faire.

Lors commence et dit ainsi la dame :

« Mon amy, laissez-moy, car je suis à grand mal-aise.

— M'amie, dit-il, et de quoy?

— Certes, fait-elle, je le doy bien estre, mais je ne vous en diray ja rien, car vous ne faites compte de chose que je vous dye.

— M'amie, fait-il, dites-moy pour quoy vous me dites telles paroles.

— Par Dieu, fait-elle, Sire, il n'est ja mes- tier que je le vous dye : car c'est une chose, puis que je la vous auroye dite, vous n'en feriez compte, et il vous sembleroit que je le feisse pour autre chose.

— Vrayement, fait-il, vous me le direz. »

Lors elle dit :

« Puis qu'il vous plest, je le vous diray. Mon amy, fait-elle, vous savez que je fuz l'autre jour à telle feste, où vous m'en-voiastes, qui ne me plaisoit gueres; mais, quand je fus là, je croy qu'il n'y avoit femme (tant fust-elle de petit estat) qui fust si mal abillée comme je estoye, combien que je ne le dy pas pour moy louer, mais, Dieu mercy, je suis d'aussi bon lieu comme dame, damoiselle ou bourgeoise qui y fust; je m'en rap-

porte à ceulx qui scevent les lignes. Je ne le dy pas pour mon estat, car il ne m'en chaut comme je soye; mais je en ay honte pour l'amour de vous et de mes amis.

— Avoy! dit-il, m'amie, quel estat avoient-elles à ceste feste?

— Par ma foy, fait-elle, il n'y avoit si petite de l'estat dont je suis qui n'eust robe d'ecarlate, ou de malignes, ou de fin vert, fourée de bon gris ou de menu-ver, à grands manches, et chaperon à l'avenant, à grant cruche, avecques un tissu de soye rouge ou vert, traynant jusques à terre, et tout fait à la nouvelle guise. Et avoie encore la robe de mes nopces, laquelle est bien usée et bien courte, pour ce que je suis creue depuis qu'elle fut faite : car je estoie encore jeune fille quand je vous fus donnée, et si suy desja si gastée, tant ay eu de peine, que je sembleroye bien estre mere de telle à qui je seroye bien fille. Et certes ja avoye si grant honte, quand je estoie entre elles, que je n'ousoie ne ne savoye faire contenance. Et encore me fit

plus grand mal que la dame de tel lieu, et la femme de tel, me disent devant tous que c'estoit grand'honte que je n'estoye mielx abillée. Et, par ma foy, elles n'ont garde de m'y trouver més en piece.

— Avoy! m'amie, fait le proudhomme, je vous diray : vous savez bien, m'amie, que nous avons assez affaire, et savez, m'amie, que quant nous entrasmes en nostre menage nous n'avions gueres de meubles, et nous a convenu achapter liz, couchez, chambres, et moult d'autres choses, et n'avons pas grant argent à present; et savez bien qu'il fault achapter deux beufs pour nostre mestoiere de tel lieu. Et encores chaist l'autre jour le pignon de nostre grange par faulte de couverture, qu'il faut reffaire la premiere chouse. Et si me fault aller à l'assise de tel lieu, pour le plait que j'ay de vostre terre mesmes de tel lieu, dont je n'ay riens eu ou au moins bien petit, et m'y fault faire grand despence.

— Haa! Sire, je savoye bien que vous ne

me sauriez aultre chose retraire que ma terre. »

Lors elle se tourne de l'aultre part, et dit :

« Pour Dieu, laissés-moi ester, car je n'en parleray ja mais.

— Quoy dea, dit le proudomme, vous vous courroucez sans cause.

— Non fais, Sire, fait-elle : car, si vous n'en avez rien eu, ou peu, je n'en puis mais. Car vous savez bien que j'estoye parlée de marier à tel ou à tel, et en plus de vingt aultres lieux, qui ne demendoyent seulement que mon corps ; et savez bien que vous alliez et veniez si souvent que je ne vouloie que vous ; dont je fu bien mal de monseigneur mon pere, et suis encor, dont je me doy bien haïr : car je croy que je suy la plus malheuree femme qui fust oncques. Et je vous demande, Sire, fait-elle, si les femmes de tel et de tel, qui me cuiderent bien avoir, sont en tel estat comme je suy. Si ne sont-elles pas du lieu dont je suy. Par Saint Jehan, mieulx vallent

les robes que elles lessent à leurs chambrières que celles que je porte aux dimanches. Ne je ne scey que c'est à dire dont il meurt tant de bonnes gens, dont c'est grand dommage : à Dieu plaise que je ne vive gueres ! Au moins fussés-vous quite de moy, et n'eussés plus de desplesir de moy.

— Par ma foy, fait-il, m'amie, ce n'est pas bien dit, car il n'est chose que je ne feisse pour vous ; mais vous devez regarder à nostre fait : tournez-vous vers moy, et je feray ce que vous voudrez.

— Pour Dieu, fait-elle, laissés-moi ester, car, par ma foy, il ne m'en tient point. Pleust à Dieu qu'il ne vous en tenist jamés plus que il fait à moy ; par ma foy, vous ne me toucheriez jamés.

— Non ? fait-il.

— Certes, fait-elle, non. »

Lors, pour l'essaier bien, ce lui semble, il lui dit :

« Si je estoie trespasé, vous seriez tantoust mariée à ung aultre.

— Seroye! fait-elle : ce seroit pour le plaisir que g'y ay eu! Par le sacrement Dieu, jamés bouche de homme ne toucheroit à la moye; et si je savoye que je deusse demourer après vous, je feroye chouse que je m'en iroye la premiere. »

Et commence à plorer.

Ainsi se contient la bonne dame (combien qu'elle pense tout le contraire), et le bonhomme est bien aise et en mal-aise tout ensemble : bien aise, pour ce qu'il cuide qu'elle soit froyde femme, et si chaste qu'elle n'ait cure de telle ordure, et aussi pour ce que el l'aime fort; en mal-aise, pource qu'il la voit plorer, dont il est tres-dolant et piteux, et ne sera jamais aise jusques ad ce que elle soit apaisée, et travaille par maintes manieres à lui faire plesir.

Mais elle, qui tent à ferir son coup que elle a tendu pour avoir la robe, n'en fera riens; mais se levera bien matin, et à heure non acoustumée, et fera tout le jour male chiere, si qu'il n'aura d'elle nulle belle pa-

rolle. Puis viendra l'autre nuict, qu'elle se couchera; et, après qu'elle sera couchée, le proudomme escouterà si elle dort, et aviserà si elle a les braz bien couvers, et la couvrera s'il est mestier.

Lors fera semblant de s'esvoillier, et le proudomme lui dit :

« Dormez-vous, m'amie?

— Nanie, fait-elle.

— Estes-vous bien apaisée?

— Apaisée? fait-elle; mon courroux est bien pou de chouse. Et Dieu mercy, fait-elle en soupirant, j'ay assez de biens, puis que Dieu pleist.

— Par Dieu, fait-il, m'amie, si Dieu pleist, nous en aurons assez; et ay avisé une chouse, que je vous metray en tel estat que je me rends fort que vous serez aux nopces de ma cousine la mieux abillée que femme qui y soit.

— Certes, fait-elle, je ne entreray à feste de ceste année.

— Par ma foy, m'amie, si ferez, et aurez ce que vous demandez.

— Que je demande ! fait-elle. Certes, je ne demande rien ; mais ainsi m'aist Dieu que je ne le vous dy pas pour envie que je aye d'estre jolye, car je vouldroye que je ne alasse jamés hors de nostre meson, fors à l'eiglise ; mais je le vous dy pour les parolles qui en furent tenues entre les aultres : car je l'ay bien sceu par ma commere, qui en oït assez de parolles, qui le m'a dit. »

Et lors pense le pouvre homme nouvel mesnagier, qui a à faire moult de chouses, qui à l'aventure n'a pas moult de meubles, et à l'aventure la robe coustera L ou LX escuz d'or ; et en pensant il ne trouve pas maniere d'avoir chevance, et toutefois il la lui fault avoir, car il voit sa femme qui, à son avis, est bonne et preude femme, et loue Dieu en son courage dont il lui donna ung si riche joyau comme el est. Lors se retourne souvent et se destort d'un cousté et d'autre, et ja ne dormira de toute la nuict de somme qui bien luy face. Et aucunefois il avient que la dame est si rusée que elle cognoist bien

son fait, et s'en rit tout par elle soubz les draps.

Quant vient au matin, le proudomme, qui est tout debatu de la nuict, des grans pensées qu'il a eues, se lieve et s'en va; à l'aventure vient prendre le drap et la penne à creance, et s'en oblige aux marchans, ou emprunte, ou engage x ou xx livres de rente, ou porte vendre un vieil joyau d'or ou d'argent qui estoit du temps de son bisaieul, que son pere luy avoit gardé; et fait tant qu'il vient en sa meson garny de toutes choses que la dame lui demandoit, laquelle fait semblant qu'il ne lui en chault, et maudit tous ceux qui premierement amenerent si grants estats; et quant elle voit que la chouse est faicte, et qu'il a aporté le drap et la penne, el lui dit :

« Mon amy, ne me reprochés pas un de ces jours que je vous aie faict mettre votre argent, car je ne donne pas de robbe qui soit au monde une maille, mais que je soye chaudement. »

Briefvement, la robe se fait, la sainture et le chapperon, qui à l'aventure seront monstrez en maintes eglises et à maintes dances.

Et vient le terme qu'il est temps de paier ses créanciers, et le povre homme ne peut paier, et ilz ne le veulent plus atendre, et le font executer ou excoumenier, et la dame en oit les nouvelles, et voit faire l'exécution ; et à l'aventure on a prins les joyaux pour lesquelz la debte est due. Or aviendra que après l'excommuniement il sera engregié, dont conviendra à la dame demourer à l'oustel.

Et Dieu sçait le plaisir et la joye où le povre homme vit et use ses jours : car la dame va criant par la maison, et dit :

« Mauldite soit l'eure que je fus oncques née, et que je ne mourus en mes aubes ! Helas ! oncques mais n'avint si grant honte à femme de mon lignage, où je avoie si chierement esté nourrie. Helas ! fait-elle, je travaille tant à gouverner la maison, et tout ce que je puis faire et amasser se pert.

Je eusse esté mariée en plus de vingt lieux, si je eusse voulu, où je eusse esté en grans honneurs et richesses : car je sçay bien comment leurs femmes sont orendroit. Pouvre lasse, pour quoy ne vient la mort te prendre? »

Ainsi fait la dame ses complaints, qui ne pense point au gouvernement que elle y a mis, aux robes et joyaux qu'elle a voulu avoir, aux festes et aux nopces où elle est allée, quant elle devoit estre à la maison à penser de son menage, mais met tout sur la faulte du povre homme, qui à l'aventure n'y a coulpe efficient. Et aussi il est si abesté, pour le droit du jeu, qu'il ne congnoist point que elle y ait faulte.

Ne demandés point les douloureux pensemens où le povre homme est, qui ne dort ne ne repose, fors seulement penser comment il pourra apaiser sa femme et mettre remede en sa debte; mais encor est plus courrocé de la dame qui se donne mal-aise qu'il n'est du sourplus.

Ainsi languit et chiet en pouvreté, et à paine s'en relievera jamés, puis qu'il est ainsi acullé; mais tout ne lui est que joie.

Ainsi est enclos en la nasse, et à l'aventure ne se repent point, et s'il n'y estoit il se y mettroit bientoust : là usera sa vie en languissant tousjours, et finera miserablement ses jours.





## LA SECONDE JOYE

**L**A seconde joye, si est quant la dame se sent richement abillée, comme dit est, et sçait bien que elle est belle (et si elle ne l'est, si le pense-elle, et le croit ainsi), et va à pluseurs festes, assemblées et pelerinages; et aucunefois il ne plect pas au mary : et pour ce emprent avecques sa cousine, sa commere et son cousin, qui à l'aventure ne lui est rien, mais elle

a acoustumé ainsi dire, et pour cause. Et sa mere mesme, qui sait aucunesfois des besoignes, a dit au povre home qu'il est son cousin, pour lui esclaircir le cuer s'il l'avoit chargié.

En aucunesfois le mary, qui ne veult pas que elle y aille, dira qu'il n'y a nulz chevaux, ou aultre cause. Lors la cousine ou la commere dira :

« Par Dieu, mon compere (ou mon cousin), je suy bien marrie de aller maintenant aux festes, car j'ay bien à faire à nostre meson ; mais, ce m'aist Dieu, si ce ne fust vostre honneur et le mien, je n'en parlasse ja ; et par ma foy je scey bien que à ma cousine (ou ma commere) vostre femme ne plaist point d'y venir, car c'est la femme que je sçache qui plus se haste de s'en venir quant elle y est. »

Lors le proudomme, qui est vaincu, demande qui les menera, et quelles yront en leur compagnie.

« Par ma foy, mon compere (ou mon cou-

sin), il y vient vostre dame la mere de ma cousine, vostre femme et la femme de tel et tel, et mon cousin et le vostre, et les autres femmes de nostre rue ou d'environ nous : je ouse bien dire qu'il y aura aussi bonne compagnie, et fust pour gouverner la fille d'un roy, quant est de preudomie et d'onneur. »

Et à l'aventure celle qui parle doit avoir une robe ou autres joyaux pour jouer bien le personnage, qui advient souvent.

« Je scey bien, fait-il, que la compagnie est belle et bonne ; més elle a bien à faire ciens, et elle est tousjours par chemins. Or avant, fait-il, y aille pour ceste fois ; et gardez bien, fait-il à la dame, que vous venez au soir. »

Lors la dame, qui voit bien que elle a congié, fait semblant que elle aimast mieulx n'y aller point, et dit :

« Par Dieu, mon amy, fait-elle, je n'ay que faire d'y aller ; je vous pri que je n'y aille point.

— Vraiment, fait la cousine ou commere, vous y viendrez. »

Et lors le bon homme tire à part sa cousine et l'y dit :

« Ma commere, si n'estoit la fiance de vous, elle n'yroit point.

— Ha, mon compere, par Dieu que le monde fist, vous le povez bien faire. »

Elles se metent à chemin, et puis se moquent du bon homme, et vont disant l'une à l'autre qu'il y a ung pou de jalousie, mais il ne fait rien.

Là se rendent les galans, qui avoient à l'aventure aucun d'entreulx enerré leur besongne à l'autre feste qui fut davant, et s'attendent à conclure là leurs besongnes. Dieu sçait comme la dame est festiée, servie et honnorée, pour l'amour de son mari, Dieu le sçait bien. Pensez comment elle se exploicte à danser et à chanter, et comment elle prise pou son mari quant elle se voit tant prisée et louée. Lors les gallans, qui la voient si bien abillée et bien emparlée, se avancent chacun

endroit soy l'un plus que l'autre : car jolis et gaillard maintien de femme donne hardement à couart ribaut de parler. L'un lui presente beaux moz plaisans et gracieux, l'autre lui marche dessus le pié ou lui estraint la main, l'autre la regarde d'un regard trenchent et piteux de cousté, l'autre luy presente ung ennel, ung diamant, ou ung rubi ; par lesquelles choses la dame peut assez savoir de leurs volentés, si elle est telle que elle entende raison aucunement. Là se met aucuneffois hors de son charroy, et prent plaisir et aucunes choses, et à l'aventure y aura pis.

Or s'est mis en necessité le pouvre homme pour l'estat de sa femme, lequel estat est cause de la faire aller aux festes, où se rendent les gallans de toutes pars, qui ne attendent chacun endroit soy fors à decevoir le pouvre homme, et n'en eschappe gueres. Or a-il esté cause de sa honte. Dont advient, par la longue continuacion, ou que la dame ou son amy ne se sont pas bien gou-

vernez, ou aucun parent ou especial amy du mary lui en ont dit aucune chouse, il trouve la verité ou s'en doute.

Pour ce chiet en la rage de la jalousie, en laquelle ne se doit bouter nulz sages homs : car, s'il sceit une foiz le mal de sa femme, jamais par nul medicin ne guerira ; et lors il la batra et empirera sa besoingne, car el ne s'en chastiera jamés ; et en la batant il ne fera que alumer le feu de folle amour d'elle et de son amy, et lui eust il coupé les membres. Dont advient qu'il en pert son chatel, et en devient tout abesté, et se met tout en non-chaloir. Et jamais puis que ainsi est elle ne le amera, si ce n'est pour passer temps et pour lui faire ombre. Là vit le pouvre homme en peine et tourment, qu'il prend pour joye.

Or est-il en la nasse bien embarré, et s'il n'y estoit il se y mettroit à grande haste ; là usera sa vie en languissant tousjours et finera miserablement ses jours.



## LA TIERCE JOYE

**L**A tierce joye de mariage, si est que après que le jeunes homs et sa femme, qui est jeune, ont bien prins de plaisances et de delectacions, elle devient grouse, et à l'aventure ne sera pas de son mari, qui advient souvent. Lors entre en soussy et en tourment le pouvre mary : car il court et trote partout pour trouver à la dame ce qui lui plaist ; et s'il chiet à la

dame une espille, il l'amassera, car elle se pourroit affollér ou blecer; et encore sera-ce aventure s'il lui apporte viande qui lui plaise, combien qu'il ait mis grant paine à la trouver et avoir. Et advient souvent que, pour la diversité des viandes que el a et pour l'aise où elle est, que l'appétit lui passe, pource que elle est ennuyée des viandes communes. Si est dangereuse, et a envie des choses estranges et nouvelles : pour ce en convient avoir, en ait ou non, et pour ce convient que le proudhomme trote à pié ou à cheval, de nuit ou de jour, pour en avoir.

En tel tourment est le proudomme huyt ou neuf mois, que la dame ne fait rien que mignoter et soy plaindre; et le pouvre homme porte toute la charge de la meson, de toucher tart et lever matin, et penser de son mesnage, selon l'estat dont il est.

Or approche le temps de l'enfantement; or convient qu'il ait comperes et commeres à l'ordonnance de la dame. Or a grant

soussy pour querir ce qu'il faut aux commeres et nourrisses et matrones, qui y seront pour garder la dame tant comme elle couchera, qui beuvront de vin autant comme l'en bouteroit en une bote. Or double sa paine ; or se voue la dame en sa douleur en plus de vingt pelerinages, et le pouvre homs aussi la voue à touz les saintcs.

Or viennent commeres de toutes pars ; or convient que le pauvre homme face tant que elles soient bien aises. La dame et les commeres parlent et raudent, et dient de bonnes chouses, et se tiennent bien aises, quiconques ait la peine de le querir, quelque temps qu'il face. Et s'il pleut ou gelle ou grelle, et le mary soit dehors, l'une d'elles dira ainsi :

« Hellas ! mon compere qui est dehors a maintenant mal à endurer ! »

Et l'autre respond qu'il n'y a force, et qu'il est bien aise. Et s'il avient qu'il faille aucune chose qui leur plaise, l'une des commeres dira à la dame :

« Vraiment, ma commere, je me merveille

bien, si font toutes mes commeres qui cy sont, dont vostre mary fait si petit compte de vous et de vostre enfant. Or regardez qu'il feroit si vous en aviez cinq ou six ! Il appert bien qu'il ne vous ayme gueres ; si lui feistes-vous plus grant honneur de le prendre qu'il avenist oncques à piece de son lignage.

— Par mon serment, fait l'autre des commeres, si mon mary le me faisoit ainsi, je ameroye mieux qu'il n'eust œil en teste.

— Ma commere, fait l'autre, ne lui acoustumez pas ainsi à vous lesser mettre sous les piez, car il vous en feroit autant ou pis l'année à venir à voz autres acouchemens.

— Ma cousine, fait l'autre, je me merveille bien fort, veu que vous estes sage femme et de bon lignage, et qu'il n'est pas vostre pareil, chacun le sceit, comment vous le lui souffrez ; et il nous porte à toutes grant prejudice. »

Lors la dame respond et dit :

« Vraiment, mes chieres commeres et

cousines, je ne scey que faire, et ne m'en scey chevir, tant est mal homme et divers.

— Il est mal homme? dit l'une d'elles. Veez cy mes commeres qui scevent bien que, quant je fu mariée à mon mary, l'en disoit qu'il estoit si divers qu'il me tueroit; més, par Dieu, ma commere, il est bien dompté, Dieu mercy, car il ameroit mieux s'estre rompu ung des bras que avoir pensé à me faire ou dire desplaisir. Il est bien vray que au commencement il cuida commencer une maniere de parler et de faire; mais, par le sacrement Dieu, je l'en garday bien, et respondy bien et prins le frain aux dens, tant qu'il me ferit une foiz ou deux, dont il fist que foul, car j'en fis pis que davant, et tant que je scey bien qu'il a dit à ma commere qui cy est qu'il ne pourroit plus metre remede en moy, et me deust l'en tuer. Dieu mercy, j'ay tant fait que je puis dire ou faire ce que je veil, car la darraine parole me demourra, soit tort, soit droit. Mais il n'est jeu que à joueurs, et n'y a que faire: car,

m'amie, je vous jure qu'il n'est home si enragé que sa femme ne face franc et debonnaire, se elle est telle que elle ait entendement. Par madame sainte Catherine, ma commere, il seroit bien employé qu'il vous crevast les yeulx.

— Gardez, ma cousine, fait l'autre, que vous luy sonnez bien quant il sera venu. »

Ainsi est-il gouverné le pouvre home. Et tousjours boyvent comme bottes, et prennent congié jusques au lendemain ; et verront comme elle sera gouvernée, et aussi elles le sonneront bien au bon home.

Quand vient que le pouvre homme est venu, qui vient de pourvoier vitaille, et à l'aventure a fait grand meschef du sien, dont il est en grand soussy, il arive à l'aventure une heure ou deux de nuit, pource qu'il vient de loing, et a grant envie de savoir de la dame et comment il li va, ou n'ouse couchier dehors de paour de la despense ; il entre à l'oustel, et trouve touz ses servans et servantes instruiz à la poste de la dame, car

aultrement ilz n'y demoureroient point, tant fussent-ilz bons et loyaulx, et demande comment elle le fait. Et la chamberiere qui la garde lui respond que elle est trop malade, et que oncques puis qu'il partit que elle ne mengea ; mais elle est ung pou apaisée devers le soir (combien que tout est mensonge).

Lors croît le deul au pouvre homme, lequel à l'aventure est bien moillé, et est mal monté, qui avient souvent ; et à l'aventure est tout boueux, pource que son cheval est choist en ung mauvés chemin. Et à l'aventure le bon homme ne mengea de tout le jour, et à l'aventure ne mangera jusques ad ce qu'il sache de la dame et comme il lui va. La nourrice et les vieilles matrones, qui sont instruites et scientes en leur mestier, font bien leur personnage, et font mauvese chiere.

Lors le bon homme ne se peut tenir d'aller devers elle, et l'oit plaindre bassement de l'entrée de la chambre ; et vient devers elle,

et s'acoude sur le lit emprés elle, et lui demandera :

« Que faictes-vous, Madame m'amie ?

— Mon amy, fait-el, je suy trop malade.

— Hellas ! fait-il, m'amy, et où sentez-vous mal ?

— Mon amy, fait-elle, vous savez que je suis feble dés piecza et ne puis riens manger.

— Madame, fait-il, que n'avez-vous ordonné vous faire ung bon coulis de chappon au sucre ?

— Ce m'aist Dieu, dit-elle, ilz m'en ont fait, mais ils ne l'ont sceu faire, ne n'en mangé oncques puis que vous me le feistes.

— Par ma foy, m'amie, je vous en feray où il ne touchera que moy, et vous en mangerez pour l'amour de moy.

— Je le veil bien, mon amy », fait-elle.

Lors se met le bon homme à la voye, et est cuisinier, et s'art à faire le brouet, ou se eschaude pour le garder de fumer ; et tence

ses gens, et dit qu'ilz ne sont que bestes, et qu'ilz ne scevent riens faire.

« Vraiment, Monsieur, dit la matrone qui garde la dame, qui represente un docteur en sa science, votre commere de tel lieu ne fit aujourduy aultre chose fors efforcer madame de menger ; mais elle ne tasta aujourduy de chose que Dieu feist croistre. Je ne scey que el a : j'en ai gardé maintes et d'unes et d'autres ; més Madame est la plus feble femme que je veisse oncques. »

Lors le bon homme s'en va et porte son brouet à la dame, et la efforce et prie tant que elle en prend une partie pour l'amour de lui, ce dit-elle, en disant qu'il est tres-bon, et ce que les autres lui avoient fait ne valloit rien. Lors il commande aux femmes que facent bon feu en sa chambre, et que elles se tiennent prés elle.

Le bonhomme s'en va soupper : on lui apporte de la viande froide, qui n'est pas seulement demourée des commeres, més est le demourant des matrones, que elles ont

patrouillé à journée, en beuvant Dieu sceit comment. Ainsi s'en va coucher en tout soussy.

Or s'en vient le lendemain bien matin veoir la dame, et lui demande comment il luy est, et elle lui dit qu'il lui est ung pou amendé devers le jour, més que elle ne dormit de toute la nuit, combien que elle a bien dormi.

« M'amie, fait-il, qui doit venir de vos commeres aujourduy, il fault penser qu'elles soyent bien aises; et aussi fault adviser quand vous relieverez : il y a xv jours que vous estes accouchée. M'amie, il fault regarder au moins perdre, car les despens sont grans.

— Ha, a, fait la dame, mauldite soit l'eure que je fu oncques née, et que je ne avorté mon enfant! Elles furent hier ceans xv prou-des femmes mes commeres, qui vous ont fait grand honneur de venir, et me portent grand honneur partout où elles me trouvent; mais elles n'avoient pas de viande qui

fust digne pour les chamberieres de leurs mesons quand elles gisent : je le scey bien, je l'ay veu. Aussi elles s'en scevent bien mocquer entre elles; je le cognoissoye bien sans ce que elles s'en appercussent. Helas! quand elles sont ou point où je suy, Dieu sceit comme elles sont chier tenues et honestement gardées. Helas! il n'y a encore guere que je suy acouchée, et ne me puis soustenir; et il vous tarde bien que je soye ja à patrouiller par la meson, à prendre la paine qui m'a tuée.

— Quoy dea, fait-il, Dame, vous avez tort.

— Par Dieu, fait-elle, Sire, vous voudriez que je fusse morte, et je le vouldroie aussi; et, par ma foy, vous ne aviés que faire de estre en mesnage. Hellas! ma cousine de tel lieu m'avoit demandé si je auroye point de robe à mes levailles, mais j'en suis bien loing, et aussy il ne m'en chault, et suy d'acord de lever demain, et aille comme aller pourra; je voy bien que nous ne avons

que faire de convier gens. Hellas! je voy bien que je auray assez à souffrir ou temps à venir, si je avoye ou x ou xii enfans, que ja ne sera, si Dieu plaist. Plaise à Dieu que je n'en aye jamés plus, et pleust à Dieu qu'il eust fait son commandement de moy : au moins fussé-je quitte de vous faire desplesir, et de la honte du monde, de ce que j'ay à souffrir. Mais face Dieu sa volenté.

— Avoy, m'amie, fait le proudomme, vous estes bien esmeue, et sans cause.

— Sans cause! fait-elle. Par Dieu, sans cause n'est-ce pas? car, par Dieu, je ouse bien dire que oncques pauvre femme de mon estat ne souffrit plus que j'ay à souffrir en mon mesnage.

— Or avant, belle dame, fait-il, je suy content que vous levez quand il vous plaira; mais au moins dites-moy la maniere comment vous aurez la robe que vous demandez.

— Par Dieu, Sire, je n'en demande point, fait-elle, et n'en veil point : j'ay assez robes, car de joliveté ne me chault; je suis vieille

dorenavant, puis que j'ay enfans ; et vous en faites bien semblant. Je voy bien comment il me prendra sur le temps à venir, quand je seray rompue d'enfans et du travail de mesnage, comment je suis ja : car je voy ma cousine, la femme de tel qui me demanda bien à femme, et y mit bien grant peine, et en fit maint pas, et tant que je fu à marier il ne se voulst oncques marier. Et quand je vous eu une foiz veu, je fu si folle de vous que je n'eusses pas prins le filz du roy de France. Si scei-je bien à quoy m'en tenir maintenant. Mais je semble bien mere de sa femme ; si estoie-je jeune fille quand elle estoit grande damoiselle : et n'est pas pour aise que ay eue, Dieu soit loé du tout.

— Quoy dea, fait-il, laissons ester ces parolles, et avisons, vous et moy, comment nous le ferons, et où je prendray chevance. Par Dieu, fait-il, m'amie, vous savez bien nostre fait : si nous despendons maintenant ung petit d'argent que nous avons, nous serons desnuez de chevance ; et s'il nous sour-

vient aucune chose, nous ne saurons où en recouvrer sans faire dommage du nostre. Et si savez que nous avons à paier dedens huyt jours telle chouse et telle, ou nous serons en grant dommage.

— Par Dieu, Sire, dit-elle, je ne vous demande rien. Hellas ! fait-elle, tant Dieu me vult grand mal quant il me mist en tel triboil. Je vous pri, lessés-moy ester, car la teste me rompt, et vous ne sentez pas le mal que j'ay. Je conseil que nous envoions dire à noz commeres que ne viennent point, car je suy trop mal dispousée.

— M'amie, fait-il, elles viendront et seront bien aises.

— Sire, fait-el, laissez-moy ester, et en faites ce que vouldrés. »

Lors vient une des matrones qui gardent la dame, et dit ainsi au proudomme :

« Monsieur, ne l'ennuyez point de parler, car c'est grant peril à une femme qui a le cervel vuyde et est feble et de petite corpulence. »

Lors elle tire la courtine.

Ainsi la dame ne veult pas conclure avecques le bon homme, pour ce que elle atant ses commeres, qui joueront bien le personnage demain, et lui bailleront des actaintes et d'unes et d'autres, tellement que tout de soy il sera si dompté que l'en le pourroit mener par le landon garder les brebiz.

Or de sa part le proudomme fait aprester à disner selon son estat, et y travaille bien ; et y metra plus de viande la moitié que au commencement propousé n'avoit, par les ataintes que sa femme lui a dites. Et tantoust viennent les commeres, et le proudomme va au devant, qui les festoye et fait bonne chiere ; et est sans chapperon par la meson, tant est jolis, et semble un foul, combien qu'il ne l'est pas. Il maine les commeres devers la dame en sa chambre, et vient le premier devers elle, et lui dit :

« M'amie, voiez cy voz commeres qui sont venues.

— Ave Maria, fait-el, je amasse mieulx

qu'elles fussent à leurs mesons; et si feissent-elles si elles savoient bien le plesir que elles me font.

— M'amie, fait le proudomme, je vous pri, faites tres-bonne chiere. »

Lors les commeres entrent : elles desjument, elles disnent, elles menjent à raassie; maintenant boivent au lit de la commere, maintenant à la cuve, et confondent des biens et du vin plus qu'il n'en entreroit en une bote; et à l'aventure il vient à barrilz où n'en y a que une pipe.

Et le pouvre homme, qui a tout le soussy de la despense, va souvent veoir comment le vin se porte, quant il voit terriblement boire. L'une lui dit ung brocart, l'autre li gete une pierre en son jardin : briefment, tout se despense; les commeres s'en vont bien coiffées, parlant et janglant, et ne se esmoient point dont il vient. Le pouvre home court jour et nuit, et quiert la robe dessusdite, et autres chouses, dont à l'aventure il s'endebte grandement.

Or est-il bien venu; et luy fault ouyr la chanzon de l'enfant; or fault estre en danger de la nourrice; or dira la dame dorénavant que oncques puis que el eut enfant el ne fut saine; or fault penser de soy acquiter des despenses qu'il a faites; or lui faut restraindre son estat et croistre celui de sa femme; or conviendra qu'il se passe d'une robe en ung an, et de deux paires de souliers, une pour les jours ouvrables et l'autre pour les festes; d'une ceinture ayse à deux ou trois ans.

Or est entré en la nasse où il a tant désiré entrer, et n'en voudroit pas estre hors, et use sa vie en douleurs et en tourmens qu'il tient à joies, veu qu'il ne voudroit pas estre aultrement. Pource y est, et y languira tousjours, et finera miserablement ses jours.





## LA QUARTE JOYE

**L**A quarte joye de mariage, si est quand celuy qui est marié a esté en son mariage, et y demeure vi ou vii, ix ou x ans, ou plus ou moins, et a cinq ou six enfans, et a passé touz les maulx jours, les males nuitz et maleurtez dessusdites, ou aucunes d'icelles, dont il a eu maint mauvés repoux; et est ja sa jeunesse fort reffroydie, tant qu'il fust temps de soy repou-

ser, s'il peust : car il est si mat, si las, si dompté du travail et tourment de mesnage, qu'il ne lui chault plus de chouse que sa femme lui die ne face, més y est adurci comme un vieil asne qui par acoustumance endure l'aguillon, pour lequel il ne haste gueres son pas qu'il a acoustumé d'aller.

Le povre home voit et regarde une fille, ou deux, ou trois, qui sont prestes à marier, et leur tarde, car on le cognoist ad ce qu'elles sont toujours jouans et saillans. Et à l'aventure le proudomme n'a pas grant chevance, et il fault aux filles et aultres enfans robes, chausses, souliers, pourpains, vitaille et aultres choses. Et mesmement les filles fault tenir jolièrement pour trois chouses : l'une pour ce que elles en seront plustoust demandées à marier de pluseurs gallans ; l'autre si est que les filles en auront bon cuer et gay de leur nature, et jamés ne seroient aultrement que elles ne fussent jolies ; l'autre si est que, si le proudomme ne le veult ores fere, il n'en fera ja rien pour lui, car la

dame, qui a passé par ceste voye comme elles, ne le souffriroit pas ; et, à l'aventure, qui ne les tiendrait jollement, elles trouveroient maniere d'avoir leurs jolivetez, dont je me tais. Si que le bon homme, qui est abayé de touz coustez, pour les grans charges qu'il a à porter, sera mal abillé, et ne lui chault més qu'il vive ; et aussi il souffist bien : car le poisson qui est en la nasse si auroit encore bon temps si l'en le lessoit vivre liens en languissant ; més on lui abrege ses jours. Si fait-on au bon homme qui est mis en la nasse de menage par les tourmens que je dy et aultres innumerables.

Et pource, lui, voiant les charges dessus-dites, et ce qu'il a à faire, comme j'ay dit, il ne luy chaut més qu'il vive ; et est tout en nonchaloir, comme ung cheval recreu, qui ne fait compte de l'esperon ne de chouse que l'en lui face. Ce nonobstant, il fault qu'il trote et aille par païs pour gouverner sa terre, ou pour sa marchandise, selon l'estat dont il est : il a à l'aventure deux pou-

vres chevaulx, ou ung, ou n'en a point. Maintenant s'en va à six ou à dix lieues pour ung affaire qu'il a. L'autre fois va à vingt ou à xxx lieues à une assise ou en parlement, pour une vieille cause ruyneuse qu'il a, qui dure dés le temps de son besaieul.

Il a unes botes qui ont bien deux ou trois ans, et ont tant de foiz esté reppareillées par le bas qu'elles sont courtes d'un pied, et sans faczon, car ce qui souloit estre au genoil est maintenant au milieu de la jambe. Et a ungs esperons du temps du roy Clotaire, de la vieille façon, dont l'un n'a point de molete. Et a une robe de parement qu'il y a bien cinq ou six ans qu'il a, mais il ne l'a pas acoustumé porter, sinon aux festes ou quant l'en va dehors; et est de la vieille faczon, pource que depuis que elle fut faite il est venu une nouvelle faczon de robes. Et quelque jeu ou instrumens qu'il voie, il luy souvient tousjours de son mesnage, et ne peut avoir plaisir en chose qu'il voye.

— Par Dieu, dit-il, Dame, il y en a de bons.

— Et que vous vallent-ilz ? fait-elle.

— Qu'ilz me vallent ? fait le proudomme ; més que me vallent les vostres ?

— Que vous vallent mes amis ? fait la dame ; par le sacrement Dieu, vostre fait fust bien petit s'ilz ne fussent.

— Et pour Dieu, fait-il, laissés ester cez parolles pour le present.

— Certes, fait-elle, ils vous en respondroient bien si leur en parliez. »

Lors le bon-homme se taist, car, à l'aventure, il a doubte que elle le die à ses amis, qu'il die mal d'eux, pour ce que el est de plus grant lignage qu'il n'est.

Et lors se prent à plourer ung des petis enfans, qui est à l'aventure celluy que le bon-home ayme le mieux ; et la dame prend une verge et le bat tres-bien, par despit du bon-home plus que pour autre chose.

Lors luy dit le preudome : « Belle dame, ne le batez pas », et se cuide courroucer.

Et la dame lui dit : « Ça, de par le deable, vous n'avez pas la paine de les gouverner, ne il ne vous couste gueres ; je suy jour et nuict après : que la male boce s'y puisse ferir !

— Ha ! a ! belle dame, fait-il, c'est mal dit.

— Avoy ! Monsieur, dit la nourrice, vous ne savés pas la paine que madame y a, et qu'ilz nous font endurer à les nourrir.

— Par ma foy, dit la chambriere, c'est grant honte de vous quant vous venez de hors, que la meson deust estre resjoye de vostre venue, et vous ne faites que noise.

— Quelle noise, fait-il, est-ce là ? Par ma foi, je ne la fais pas. »

Lors toute sa famille est contre luy, et ainsi le bon-homme, soy voiant acullé de touz coustés, où il a esté maintes fois, et voit bien qu'il n'y gaingneroit rien, s'en va souvent coucher sans soupper, sans feu, tout moillé et morfondu ; et s'il soupe, Dieu sait comment, et en quelle aise et plaisance.

Puis s'en va coucher, et oyt les enfans crier la nuitée; et la dame et la nourrice les lesent à l'aventure crier tout à escient, par despit du bon-homme.

Ainsi passe la nuyt en soussy et tourmens, qu'il tient à grant joye, veu qu'il ne voudroit pas aultrement estre. Pource y est et y demourra tousjours et finera miserablement ses jours.





## LA QUINTE JOYE

**L**A quinte joye de mariage, si est quant le bon homme qui est marié, par les grans travaux et paines qu'il a endurées et portées longuement, est mat et las, et est sa jeunesse fort resfredie; et à l'aventure il a femme de plus grant lignée qu'il n'est, ou plus jeune, qui sont deux grands chouses. Car nul ne se peut plus gaster que soy lesser enveloper

en ces deux liens, pource que ce sont repugnances que l'on veult acorder contre nature et raison.

Aucunesfois ont des enfans, et aucunesfois non. Ce non obstant, la dame ne s'est pas tant donné de paine comme le proudomme, qui a moult travaillé à la tenir bien aise, et pour son estat que elle a voulu avoir tousjours jolis et de grand chatel. Et s'il n'y avoit que cela, si faut-il qu'il aille avant, car elle ne veult pas abesser sa lignée, et le mary se tient moult honnoré de ce que Dieu lui fist la grace qu'il la peust avoir.

Et avient souvent que, quant ilz se courrocent ensemble, elle lui dit par maniere de menaces que ses amis ne la luy baillerent pas pour la paillarder, et qu'elle scet bien dont elle est venue. Et dit que, quand elle voudra escrire à ses freres ou à ses cousins, qu'ils la viendront tantoust querir. Et pource ne luy ouse toucher de la main, quoy qu'il die de la bouche : ainsi est en grant servage, ce me semble.

Et peut bien estre que ses parens l'eussent plus haultement mariée, et ne l'eussent pas baillée au bon homme, si ce ne fust ung petit eschapeillon que elle avoit fait en sa jeunesse, je ne scey par quelle male aventure qui advint par chaude colle, dont le bon homme n'avoit rien sceu ; ou à l'aventure en avoit bien oy parler et dire aucunes choses, mais le bon homme, qui est fait à la bonne foy et du bon cresse, oyt jurer à pluseurs bonnes gens que ce furent mauvais langages, qui furent mauvesement controuvez et sans cause contre la bonne damoiselle ou bourgeoise, comme plusieurs sont blasmées à grant tort, Dieu le sceit bien, par les joletrins allans et venans par les rues, quant parlent des bonnes preudes femmes, quant autre chose n'en povent avoir.

Si est ainsi que la bonne dame, qui voit et regarde son mary, qui a delessé l'esbat et toute joie et pense à acquerre chevance ou terre, et à l'aventure n'a gueres grant chevance ; et pource il est chiche à la mise, qui

n'est pas plaisant à la dame, pource que elle veult souvent avoir nouveautez selon le temps, tant en robes, ceinctures que aultres choses, ainsi que elle voit en bonnes compaignies où elle va souvent, aux dances et aux festes, avecque ses cousines et ses commeres et avecques son cousin, qui à l'aventure ne lui est rien.

Et avient aucunesfois que, pour les grans aises où elle est et pour les grans delitz et plaisances que elle prent aux festes et dances où elle va continuellement, et que elle voit et oit dire pluseurs bonnes chouses, elle met en mespris son mary, et fait ung amy tel que bon luy semble. Et, si ainsi est, jamais elle ne amera son mary : car il est tout aultre que son amy ; car il est avaricieux et plein de pensées et de soussiz ; et el n'est pas entrée en celle avarice où il est, et est en sa jeunesse, laquelle elle veult emploier en plaisances et delectations. Si va souvent où elle scet qu'elle pourra voir son amy, qui est frais et jolis. Et aucunes fois advient que

ne le peut voir de long temps à son honneur ; mais elle a eu message que elle le doit veoir demain à certaine heure.

Et quant viendra au soir, que le bon homme son mary est couché et se veult esbatre avecques elle, à qui il souvient bien de son amy, que elle doit veoir demain à certaine heure, trouve maniere de s'en eschapper, et n'y touchera ja, et dit qu'elle est malade : car el ne prise rien son fait, pour ce que c'est trop peu de chose au regart de son amy, qu'y a huyt jours ou plus que elle ne vit, et viendra demain tout affamé et enragé : car à l'aventure il a veillé et languy par rues et par jardins long temps, qu'ilz n'ont peu parler honnourablement ensemble ; et pource, quant il pourra demain avenir, il fera merveilles, tant pour l'appetit que aussi pour la haste qu'il aura ; peut-estre aussi qu'ilz seront bien à loisir ensemble, en faisant l'un à l'autre touz les plesirs que homme pourroit penser.

Et sachez qu'elle fait à son amy cent

chouses, et monstre des secretz d'amours et fait pluseurs petites merencolies que elle n'ouserait faire ne montrer à son mary; et aussi son amy lui fera tous les plaisirs qu'il pourra, et lui fera moult de petites bichotteries où el prendra grant plesir, que nul mary ne sçauroit faire. Et s'il le sçavoit bien davant qu'il fust marié, si l'a il oublié, pource qu'il s'anonchallist et se abestit à soy quant ad ce; et aussi ne le voudroit-il pas faire, car il luy sembleroit qu'il le apprendroit à sa femme, et que elle ne le scet point.

Quant la dame a amy à sa plaisance, et ilz se pouvent trouver ensemble, et est à tart, ilz se font tant de joies que nul ne le pourroit dire, tant que le fait du mary n'est rien prisé. Après lesquelz plaisirs, la dame prant autant de plesirs en l'esbat de son mary comme ung tasseur de vins d'un petit rippopé après ung bon hypocras ou pineau. Car, quant aucunesfois celui qui a grand soif boit d'ung petit rippopé ou fusté, pour la

grand soif qu'il a, il le trouve assez bon en beuvant ; mais, quant il a beu, il trouve un mauvais desboit, et qui le voudroit croire, il n'en bevroit plus si en deffault d'autre meilleur n'estoit.

Aussi sachez que la dame qui a son amy à sa plaisance, par nécessité et deffault d'autre, à la requeste de son mary, en prent aucunesfois pour passer sa soif et pour passer temps. Et pource, quand son mary en veult prendre et elle ne le veult pas, el lui dit :

« Pour Dieu, fait-el, lessez-moy ester et actendez devers le matin.

— Certes, m'amie, fera-il, non feray ; tournez-vous devers moy.

— Par Dieu, mon amy, fera-elle, vous me ferez grand plesir si vous me lessez ester jusques à matin. »

Lors la dame se tourne, et le bon homme, qui ne luy ouse desplaire, la lesse jusques au matin.

Lors la dame, qui pense à son amy, et a entencion de le voir le lendemain, qui n'est

pas tout un, dit à soy-mesmes qu'il n'y touchera pas au matin ; et pour ce se lieve bien matin et fait semblant d'estre bonne mesnagere, et le lesse dormant. Et à l'aventure el a bien veu son amy et a fait ses plaisirs devant que son mari se leve ; et après elle fait trop bien le menage.

Aucunesfois avient que elle ne se lieve point, més davant le jour elle se plaint et mignote tout à escient d'aguet ; et le bon homme, qui l'a ouye, lui demande :

« Qu'avez-vous, m'amy ? »

— Vraiment, mon amy, j'ay si grant mal en ung costé et ou ventre que c'est merveilles : je croy que c'est le mal que j'ay acoustumé à avoir.

— M'amie, fait-il, tournez-vous devers moy.

— Pardieu, mon amy, fait-el, je suy si chaude que c'est merveilles, et ne peux ennuyt dormir. »

Lors le bon homme l'accolle, et trouve que elle est bien chaude, et il dit : « Voir. »

Més c'est d'aultre maladie qu'el ne dit et qu'il ne cuide, quar el a paravánture songié que elle estoit avecques son amy, et pource sue bien fort. Lors le bon homme la couvre bien, que le vent n'y entre, pour lui faire boire sa sueur, et lui dit :

« M'amie, gardés bien vostre sueur, et je feray bien faire la besongne. »

Lors le bon homme se lieve, à l'aventure, sans feu et sans chandelle ; et, quant il est temps que elle se lieve, il lui fait faire du feu ; et la dame dort à son aise, et s'en rit tout par elle.

Une autre fois le bon hòmme se veult esbatre avecques elle, et elle, qui s'est excusée pluseurs fois, comme dessus est dit, trouvera encore maniere de luy eschapper, si elle peut, car elle ne prisé rien son fait ; et, que qu'en soit, le bon homme en a besoing et la baise et l'acolle, et Dieu scet comme elle est aise, s'il est ainsi qu'elle soit telle comme dit est. Elle dit ainsi :

« Pleust à Dieu, mon amy, que vous ne

le feissez jamés si je ne vous en parlasse premierement !

— Et comment, fait-il, ne le feriez-vous point ?

— Par mon ame, mon amy, non, je cuide que nanil, et me semble que je en vouldroie mieux ; et si j'en eusse autant sceu avant que je fusse mariée, que je ne l'eusse esté jamés.

— Quoy dea ? fait-il, et pourquoy vous mariastes vous doncques ?

— Par ma foy, mon amy, je ne scey ; je estoie jeune fille, et faisoie ce que mes pere et mere me disoient (combien que à l'aventure elle en avoit bien tasté devant).

— Qu'est-ce à dire ? fait-il ; je ne vous trouvoy nullesfois sinon en ceste opinion ; je ne scey que c'est.

— Par mon ame, mon amy, si ce n'estoit vostre plaisir, je n'en vouldroye point. »

Le bon homme est bien aise de ce qu'elle dit, et dit en soy-mesmes qu'elle est ainsi froide femme, et qu'il ne luy en chault ; et à l'aventure elle est femme blanche et femi-

nine, de petite corpulence, pourquoy il le croyt mieulx. Lors il la baise et l'accolle, et fait ce qui luy plect; et la dame, à qui il souvient d'aulture chose, voullist estre ailleurs, et le lesse faire et se tient pesamment, et ne se aide point ne mais ne se hobe que une pierre. Et le bon homme travaille bien, qui est lourd et pesant, et ne se scet pas si bien aider comme d'aultres feroient. La dame tourne ung pou la chere à cousté, car ce n'est pas le bon ypocras que elle a autresfois eu, et pource li ennuye, et lui dit :

« Mon amy, vous me affollez toute, et aussi, mon amy, vous en vauldrés moins. »

Le bon homme se tient le plus legierement qu'il peut, qu'il ne li face mal, et y met bien longuement; mais il en eschappe à quelque paine, et craint bien une autre fois à soy y mettre, tant pour sa paine que pour doubte de faire desplesir à sa dame, car il croit qu'elle n'en veult point. Si le met en telle dance qu'il croit que el est ainsi feble de complexion, pource que à l'aventure el

est ainsi descoulourée, et pource le croit-il mieux.

Mais il advient que ceste dame veult avoir robe ou autre chose de son mary, et scet bien ses condicions (c'est assavoir que à l'aventure il est homme qui scet bien où il met le sien). Elle avise de le trouver en bon temps pour avoir ce que elle demande. Et quant ilz sont en leur chambre en leurs grans deliz et plaisances, et que la dame voit qu'il a affaire d'elle, elle lui fait si bonne chiere et si estrange que c'est merveilles : car femme bien aprinse scet mil manieres toutes nouvelles de faire bonne chiere à qui el veult. Et en ce faisant le bon homme est bien-aise, qui n'a pas acoustumé à avoir bonne chiere. Lors l'accolle et le baise, et le bon homme lui dit :

« Vraiment, m'amie, je cuide que vous me voulez aucune chose demander.

— Par Dieu, mon amy, je ne vous demande rien, fors que bonne chiere fassiez. Pleust à Dieu, fait-elle, que je n'eusse jamés

aultre paradis fors estre tousjours entre voz bras ! Par Dieu, je n'en vouldroie point d'aultre. Vraiment, fait-elle, ainsi Dieu me veille aider, que ma bouche ne atoucha oncques à homme fors à la vostre, et à vós cousins et aux miens, quand ils viennent ciens, que vous me commandez que je les baise. Mais je croy qu'il ne soit homme au monde si doulx ne si gracieux come vous estes.

— Non, m'amie ! fait-il : si estoit tel escuyer qui cuida estre marié avecques vous.

— Fy ! fy ! fait-elle ; par mon ame, quant je vous eu veu premierement, si vous vi-je de bien loing, et ne vous fiz que entreveoir ; mais je n'eusse jamais prins aultre, et eust-il esté daulphin de Viennois. Je croy que Dieu voulit ainsi : car mon pere et ma mere me cuiderent marier à lui ; més jamés je ne le feisse : je ne scey que c'est, je croy qu'il estoit destiné qu'ainsi fust. »

Lors fait ses plaisirs, et la dame se rent

assez agille et abille; après dit au bon homme :

« Mon amy, fait-elle, savez-vous que je vous vueil demander? Je vous pri que ne me refusez pas.

— Non feray-je, m'amie, par ma foy, si je le puis faire.

— Mon amy, fait-el, savez-vous? la femme de tel a maintenant une robe fourrée de gris ou de menu-ver; je vous pri que j'en aye une; par mon ame, je ne le dy pas pour envie que je aye d'estre jolye, més pource qu'il m'est avis que vous estes bien à la vallue de me tenir aussi honnestement et plus que n'est son mary. Et quant à moy, elle n'est point à comparer à ma personne; je ne le dy pas pour moy louer, mais, par Dieu, je le faiz plus pource qu'elle s'en tient orgueilleuse que pour aultre chouse. »

Lors le proudomme, qui à l'aventure est avaricieux, ou luy semble que el a assés robes, pense ung poy, et puis luy dit :

« M'amie, n'avez-vous pas assés robes ?

— Par Dieu, fait-el, mon amy, ouyl, et quant à moy, si je estoie vestue de bureau, je n'en faiz compte ; mais c'est honte.

— Ne vous chault, m'amie, laissés les parler ; nous n'emprunterons rien d'eulx.

— Par Dieu, mon amy, voire més ; més je ne semble que à une chamberiere emprés elle ; non fais-je emprés de ma sœur, et si sui-je aignée d'elle, qui est laide chouse. »

A l'aventure le bon homme luy baillera ce qu'elle demande, qui n'est que son dommage, car el en sera plus preste pour aller aux festes et aux dances que elle ne estoit davant. Et tel se aidera à l'aventure de la fourreure qu'il ne cuideroit jamés.

Et s'il ne ly baille ladicte robe, sachez que, puisqu'el a bon cuer et gay, et qu'elle l'a entrepris, elle en aura, de quelque lieu qu'elle doye venir, et quoy qu'elle couste. Et peut-estre que elle a ung amy, mais il n'est pas riche pour la donner, quar à l'a-

venture est-ce un povvre galant à qui elle tient son estat.

Et pource elle avisera ung aultre galant qui luy voulut l'autre jour donner ung dya-  
mant à une feste où el fut, et lui envoya par  
sa chamberiere vingt ou xxx escuz d'or, ou  
plus ; mais el ne les veult pas si tost prendre.  
Et combien que elle l'avoit fort reffusé, elle  
lui fera encore aucun regart gracieux, par  
lequel le gentil galant parlera encore à la  
chamberiere de la dame, qu'il rencontrera  
en allant à la fontaine ou ailleurs, et ly  
dira :

« Jehanne, m'amie, j'ay à parler à vous.

— Sire, fait-elle, quant il vous plaira.

— M'amie, fait-il, vous savez l'amour  
que j'ay à vostre maistresse ; je vous pri que  
vous me dites si elle vous parla oncques puis  
de moy.

— Par ma foy, dit la chamberiere, elle  
n'en dit que tout bien, et scey que elle ne  
vous veult point de mal.

— Par Dieu, Jehanne, m'amie, dit-il, sou-

vengne-vous de moy, et me recommandez à elle, et, par ma foy, vous aurez robe, et voyez-cy que je vous donne.

— Certes, fait-el, je ne le prendray point.

— Par Dieu, fait-il, si ferez ; et vous prie que demain je aye nouvelles de vous. »

La chamberiere s'en va, et dit à sa dame :

« Par ma foy, Madame, j'ay trouvé gens qui sont en bon point.

— Quelz gens sont-ce? fait la dame.

— Par m'ame, ma dame, c'est tel.

— Et que vous a-il dit? fait-elle.

— Par ma foy, il est en bon point jusques à l'autre assise : car il a les fievres blanches, et est tel qu'il ne scet qu'il fait.

— Pardieu, Jehanne, fait-elle, il est bel et gracieux.

— Vraiment, fait-elle, vous dites voir, le plus bel que je voye. Il est riche et bien trenché d'aimer léaument, et feroit assez de biens à sa dame.

— Pardieu, Jehanne, dit la dame, je ne

puis rien avoir de mon mary; mais il fait que foul.

— Et m'aist Dieux, ma dame, c'est grant follie d'en endurer tant.

— Pardieu, Jehanne, je ame tant celui que vous savez de piecza que mon cuer ne se pourroit adonner à ung aultre.

— Par mon serement, ma dame, c'est follie de mectre son cuer en homme du monde, car ilz ne font conte des pouvres femmes quand ils sont seigneurs d'elles, tant sont traistres; et vous savés, ma dame, qu'il ne vous peut nul bien faire, més vous couste assez à le tenir en estat. Et pour Dieu, ma dame, celui dont je vous ay parlé m'a dit qu'il vous tiendra bien en grant estat; et ne vous esmoiez ja de robes, car vous en aurez de toutes couleurs assez : il ne se faut esmoier que de trouver maniere que vous direz à Monseigneur qui vous les a baillez.

— Vraiment, Jehanne, je ne scey que faire.

— Par m'ame, ma dame, avisez-vous-en,

car je lui ay promis parler demain à matin à luy.

— Et comment le ferons-nous, Jehanne ?

— Ma dame, lessez-m'en faire ; je iray demain à la fontaine, et je scey bien qu'il sera ou chemin pour parler à moy ; més je luy dirai que vous ne vous y voulliez accorder, pour chose que je vous die, tant avez grand paour de deshonneur. Et de là aura esperance ; et de là en plus nous en parlerons bien, et il m'est avis que je ferai bien la besongne. »

Lors la chamberiere s'en va au matin à la fontaine, et rencontre le gallant qui là actent passé a trois heures, et aussi elle le fait attendre tout à essient, car, s'il ne achaptoit bien les amours, il ne les priseroit riens. Il vient à elle et la salue, et elle luy.

« Quelles nouvelles, dit-il, Jehanne, m'amie ? que fait vostre maistresse ?

— Par ma foy, fait-elle, el est à l'oustel bien pensive et bien courrocée.

— Et de quoy, fait-il, m'amie ?

— Par ma foy, mon seigneur est si mal home que elle a trop mal temps.

— Ha, a ! fait-il, maudit soit le villain chatrin !

— Amen, fait-elle : car nous ne pouvons durer avecques luy en nostre meson.

— Or, me dites, Jehanne, que elle vous a dit.

— Par ma foy, fait-elle, je luy en ay parlé, mais el ne s'y accorderoit jamés : car elle a si grant paour de son seigneur que c'est merveilles, et a affaire à ung si mal home ; et si elle le vouloit, ore si ne pourroit-elle, tant est gardée de son pere et de sa mere, et de tous ses freres. Je cuide que la pouvre femme ne parla oncques puis à homme que je demoure avecques elle (si a-il quatre ans) fors à vous l'autre jour ; et non obstant il luy souvient tousjours de vous, et scey bien (selon que je puis cognoistre) que, si elle vouloit amer, que elle ne vous reffuseroit pas pour nul autre.

— Jehanne m'amie, fait-il, je vous pri à

joinctes mains que vous me facés ma besongne, et, par ma foy, vous serez ma maistrresse à jamais.

— Par mon serement, fait-elle, je luy en ay parlé pour l'amour de vous : car, par ma foy, oncques més de telles chouses je ne me meslé.

— Helas ! m'amie, fait-il, conseillés-moy que je feray.

— Par mon serement, fait-elle, le meilleur sera que vous parlez à elle ; et il est bien à point, car son mary l'a reffusée d'une robe que el lui a demandée, dont el est bien courrocée. Je conseille que vous soiez demain à l'église et la saluez, et luy dictez hardiment vostre fait, et luy presentez ce que luy vouldrez donner, combien que je scey bien que elle ne prendra riens ; més elle vous en prisera plus, et cognoistra vostre largesse et valeur.

— Helas ! m'amie, je vouldisse trop qu'elle print ce que je lui veil donner.

— Par ma foy, fait-elle, elle ne le pren-

droit jamés, car vous ne vistes oncques plus honneste femme ne plus douce. Vous me baillerez ce que vous li voudrez donner, et je feray tant, si je puis, que elle le prendra ; au moins j'en feray mon pouvoir.

— Vraiment, Jehanne, vous dictes tres-bien. »

Jehanne s'en va riant à sa dame.

« De quoy vous riez-vous, Jehanne ? fait la dame.

— Par mon ame, il y en a qui ne sont pas bien aises.

— Comment ? fait-elle.

— Certes, Madame, il parlera demain à vous à l'église. »

Lors luy compte la besongne :

« Gouvernez-vous, fait-elle, bien sagement, et luy faites bien l'estrange ; toutes-fois ne l'estrangez pas trop, et le tenez entre deux en bonne esperance. »

Or va la dame à l'église, et le gallant y est, passé a trois heures en bonne devocion, Dieu le scet. Il se tient en un lieu où honte

lui seroit s'il ne venoit donner l'eau be-  
noiste à la dame et autres femmes d'estat  
qui sont avecques elle, et elles l'en mer-  
cient; mais le pouvre homme leur feroit  
bien plus grand service s'il pouvoit et il leur  
plaisoit.

Il advise que la dame demeure soulette  
en son banc, qui dit ses heures, et est bien  
tiffée proprement, et se contient douce-  
ment comme ung ymage. Il se approuche  
d'elle, et parlent ensemble; mais elle ne lui  
veult rien accorder, et ne veult rien prendre  
de luy; mais tousjours elle lui respond en  
telle maniere qu'il cognoist que elle le ame  
bien, et que elle ne craint que deshonneur,  
dont il est bien aise.

Ilz se departent. La dame et la chambe-  
riere font leur conseil ensemble, et con-  
cluent de leur besongne; et dit la cham-  
beriere :

« Je scey bien, ma dame, qu'il a grand  
envie de parler à moy maintenant; mais je  
luy diray que vous n'en voulez rien faire,

dont je suis bien marrie, tant ay grant pitié de lui. Et lui diray que Monseigneur est allé hors, et qu'il viengne devers le soir, et je le mettray en la meson et en vostre chambre, ainsi comme si vous n'en saviez rien : si ferez semblant d'estre bien marrie. Et le faictes bien travaillier, affin qu'il vous en prise mieulx ; et dictes que vous crierez à la force, et me appelez ; et combien que vous n'aiez rien prins, il vous en prisera bien mieux, et vous donra après plus largement que si vous eussez prins de luy avant la main. Mais je auray devers moy ce qu'il vous doit donner, car il me le doit bailler demain ; et puis je luy diray que vous ne l'avez voulu prendre. Et luy diray puis, puis que ainsi est que la chouse est faicte, qu'il les vous donne pour avoir une robe ; et vous me blasmerez fort davant luy de quoy je l'auray prins, et que je ne le rendi. Mais, que que soit, je mectray la chouse en seurté : car, par Dieu, ma dame, il y en a de si rusez qu'ilz en ont trompé maintes.

— Or avant, Jehanne, faictes-en ce que vouldrez. »

Lors s'en va Jehanne, et trouve le gallant, qui ly demande quelles nouvelles de sa dame.

« Par Dieu, fait-elle, je la trouve à recommencer ; mais, pource que je m'en suy meslée, je vouldroy bien que vous fussiez à ung : car j'ay paour que elle me descouvre à son mary ou à ses amis. Mais je scey bien, si je peusse tant faire que elle prenist ce que li donnez, vostre besoigne fust faicte. Et, par Dieu, je m'y essaieray encore à lui faire prendre ; et il est bien à point, car son mary l'a reffusée d'une robe dont elle a si grant envie que c'est merveilles. »

Lors le gallant luy baille vint ou xxx escuz d'or, et Jehanne luy dit :

« Veez cy que j'ay advisé : par Dieu, Sire, vous estes homme de bien ; et ne scey qui m'a troublé, car, par mon serement, je ne fis oncques pour homme ce que je fay pour vous ; et vous savez bien le grant peril où

je me metz, car, s'il en estoit sceu une seule parolle, il seroit fait de moy. Més, pour la grant amour que j'ay à vous, je feray une chouse de quoy je me mectray à l'aventure. Je scey bien que elle vous ame bien; et pource que Monsieur n'y est point, venez vous en par nostre huis de derriere, encore ennuyt à douze heures bien secretement, et je vous mectray en sa chambre; elle dort bien fort, car elle n'est que un enfant; et vous couchez avecques elle, car aultre remede je n'y voy, et à l'aventure voustre besongne sera faicte. Quar, quant on est nu à nu sans y veoir, c'est grand chose : car telle fait estrange responce le jour, qui ne la feroit pas la nuit en celui cas.

— Ha! a! Jehanne, m'amie, fait le gallant, vous en mercie; il ne sera jamés que vous ne ayez la moitié en mon denier. »

Quand vient la nuit, le gallant vient ainsi comme ordonné lui est par Jehanne, qui a bien tout devisé à sa dame. Il se couche bien secretement; et quand elle, qui fait

semblant de dormir, se sent embracer, elle tressault et dit :

« Que est-ce cy ?

— M'amie, fait-il, c'est moy.

— Et par le sacrement Dieu, ainsi ne ira pas. »

Elle se cuide lever, et appelle Jehanne, qui ne sonne mot et li fault au besoin, qui est grant pitié. Et quant elle voit que Jehanne ne sonne mot : « Ha ! je suy trahie ! »

Lors bataillent ensemble par maintes manieres et estorces ; et en la parfin la pouvre femme n'en peut plus, et entre en la grosse alaine, et se lesse forcer, qui est grant pitié, car ce n'est rien que d'une pouvre femme seule ; et, si ne fust de paour de deshonneur, elle eust bien crié autrement que elle n'a ; mais mieux vaut garder son honneur, puis que ainsi est. Ils accordent leurs chalu-meaulx, et entreprennent de soy donner bon temps.

Ainsi se font les besongnes du bon homme son mary, qui est bien à point. Or a la dame

la robbe que son mary ne li avoit voulu donner, qui luy a cousté et coustera bien chier. Or fait tant que sa mere lui donne le drap devant son mary, pour ouster toutes doubtes qu'il en pourroit avoir ; et aussi la dame a fait acroire à sa mere qu'elle l'a achaptée de ses petites besongnes que el a vendues, sans ce que son mary en sache rien, et à l'aventure la mere scet bien la besongne, qui avient souvent.

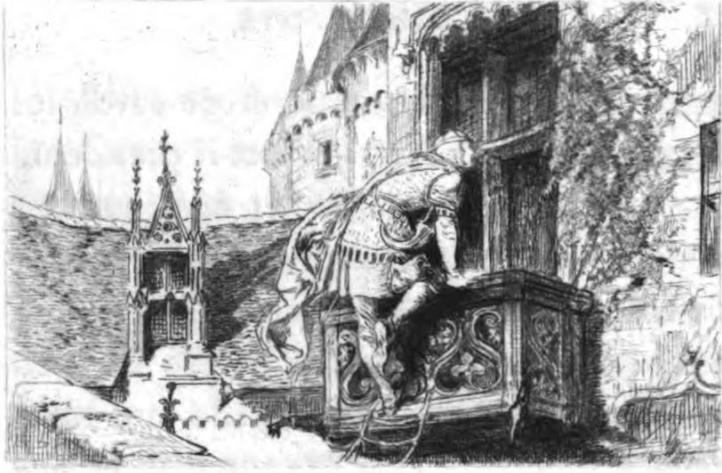
Après ycelle robbe en fault une aultre, et deux ou trois ceintures d'argent, et aultres chouses. Par quoy le mary, qui est sage, cault et malicieux, comme j'ay dit, se doute, et a veu quelque chose qui ne lui plaist pas, ou luy a esté dit d'aucun son amy : car au long aller fault que tout soit sceu. Lors il entre en la rage de la jalousie. Maintenant se met en aguet ; maintenant fait semblant d'aller dehors, et revient de nuit subitement pour cuider sorprendre les gens ; mais il ne est pas ainsi aisé à faire. Maintenant se reboute en la meson, et à l'aventure voit assez de

chouses, dont il tence et se tempeste ; et elle replique bien, car elle se sent bien de bonne lignée, et luy remembre bien souvent ses amis, qui aucunesfois luy en parlent.

Or sont en riote, et jamés le bon homme n'aura joie : il sera servy de mensonges, et le fera l'en pestre. Sa chevance se diminuera, son corps asseichera. Il voudra garder sa meson que le vent ne l'emporte, et lessera ses besongnes ; brièvement, jamés bien n'en aura.

Et ainsi demourra en la nasse où il est mis, en grans tourmens qu'il a prins et prent pour joies : car, s'il n'y estoit, il ne fineroit jamés jusques ad ce qu'il y fust dedans ; et ne voudroit pas estre aultrement. Ainsi vivra en languissant tousjours et finera miserablement ses jours.





## LA SIXTE JOYE

**L**A sixte joye de mariage, si est quant celui qui est marié a enduré toutes les peines et travaux dessus desclerez, ou aulcun d'iceulx, et par especial il est jeune, et a femme de diverse maniere, et son mary est un bon homme qui a une tres-grant amitié avecques elle, et lui fait tous les plesirs qu'il peut; et, jasoit ce que elle soit proude femme, elle met son

intencion d'estre mestresse et de savoir les besongnes de son mary, et fust-il president, et s'en veult entremettre, et faire aucunes responces si mestier est. Et est toute condition de femme de sa nature telle, quelque mary que el ait, et jasoit ce qu'elle est bien aise et qu'il ne lui fault rien, elle met toujours son entente à mettre son mari en aucun songe ou pencée.

Et aucunesfois que le mari et sa femme sont en leur chambre toute une nuit et demi jour, devers le matin sont en toutes joies et liesses, et le mari la lesse en la chambre, où elle se tiffe et appareille joieusement, en faisant bonne chiere, et s'en va fere apprester à disner, et pense de ses besongnes par la meson ; et quand il est temps de disner, il appelle la dame. Més une des servantes ou ung des enfans li vient dire que la dame ne disnera point.

« Allez luy dire, fait-il, qu'elle vienne. »

Lors s'en va la servante ou l'enfant, et lui dit :

« Madame, Monseigneur vous mande que vous en veniez disner, car il ne mangera jusques ad ce que vous soiez venue.

— Va lui dire, fait-elle, que je ne disneray point.

— Allez lui dire, fait-il, qu'elle s'en vienne. »

Lors fait sa responce, et le bon homme vient et s'enquiert que elle a, et s'esbahit fort, combien qu'il ait aucunesfois veu jouer le personnage; més, pour enqueste qu'il puisse faire, il n'en aura ja aultre chouse : et en effet elle n'a riens, més elle se joue ainsi. Et à l'aventure elle ne viendra point disner pour chose que il puisse faire.

Aucunesfois il fait tant que el vient, et la maine par dessoubz l'esselle comme une espousée, et s'en vont disner; et est ja la viande froide, tant l'a fait attendre. Et encore fait-elle telle contenance et telles serimonies que elle ne mangera, ne luy aussi, qui est si beste qu'il s'en donne mal aise; et de tant qu'il l'aura plus chiere, de tant

luy fera-el plus de melencolies pour lui donner soussy. Et fait tres-bien : car une femme n'a que faire mectre paine d'acquerre la grace de celui qui l'aime bien, et qui lui fait tous les services qu'il peut ; mais elle doit bien faire conte d'acquerir la grace de celui qui ne tient conte d'elle, par la belle chiere et beaux services. Et lui semble bien qu'elle fait beaux faiz quant elle fait son mary souvent plain de soussy et de pencées.

Il advient aucunesfois que le seigneur va hors de l'oustel à ses besongnes, et amaine ung ou deux de ses amis avecques lui à sa meson, pource qu'il a affaire d'eulx, ou qu'ilz ont affaire de lui. Et avient aucunesfois, quant il est dehors, comme dit est, envoie un valet devers sa femme, et luy prie que el face tres-bien appareiller l'oustel, pour faire bonne chiere à ses amis qu'il amaine avecques luy, car il leur est moult tenu et a affaire d'eulx, en la priant aussi que el face aprester des viandes, tant qu'ilz soient bien aises.

Le vallet arrive devers la dame, et la salue, et lui dit :

« Ma dame, fait-il, Monseigneur s'en vient cy au giste, et viennent avecques luy quatre hommes d'estat, et vous prie que vous facez tres-bien appareiller tout, et qu'ils soient bien aises.

— Par ma foy, fait-elle, je ne m'en mesleray ja ; je n'ay que faire de ses festes ; que n'y est-il venu luy-mesmes ?

— Je ne sçay, ma dame, mais il le m'a dit ainsi.

— Ce m'aist Dieu, fait-elle, tu es ung mauvés garczon, et te mesles de trop de chouses. »

Lors le varlet se taist, et la dame entre en sa chambre, et est telle que elle n'en fera aultre chose, et, qui pis est, el envoiera touz ses serviteurs dehors, les ung çà et l'autre là ; et ses filles, si elle en a, ou ses chamberieres, sont bien aprinses que elles doivent dire au bon homme quant il sera venu.

Or s'en vient le proudomme, et appelle ;

et une des filles ou des chamberieres lui respond ; lors demande le bon homme si tout est bien apresté.

« Par ma foy, Monsieur, fait-elle, madame est bien malade ; il n'y a rien fait. »

Le bon homme est courrocé, et maine ses amis en la salle, ou ailleurs, selon son estat, où il n'a feu ne rien prest ; ne demandez s'il est bien aise. Car à l'aventure ses amis qu'il a amenez virent bien quant il envoya le valet davant, dont ils peuvent bien noter que tout ce que le seigneur commande n'est pas arrest de parlement.

Le bon homme huche et appelle ses gens, més il ne trouve à l'aventure que ung pouvre vallet, ou une pouvre vieille qui ne pourroit gueres faire, que la dame a retenus à l'aventure, pour ce que elle sceit qu'ilz ne povent rien faire. Il vient en la chambre de sa femme, et lui dit :

« Belle dame, que n'avez-vous fait ce que je vous avoye mandé ?

— Sire, fait-el, vous commandez tant de

choses d'unes 'et d'aultres que l'en ne scet auxquelles entendre.

— Sainte Marie! fait-il en se gratant la teste, vous m'avez fait le plus grand despleisir du monde : car voiez-cy les gens du monde à qui je suy plus tenu.

— Et que en pui-ge més, Sire, fait-elle, ne que voulez-vous que je en face? Nous avons bien maintenant afaire de vos conviemens! Par ma foy, il pert bien que vous n'estes gueres sage. Mais, au fort, faites à votre guise, car il ne m'en chault.

— Je vous demande, belle dame, pour quoy vous avez envoié les vallez dehors?

— Et savoy-je bien, fait-elle, que vous en eussiez afaire? » comme que elle les avoit envoiez tout en essayant et par depit du bon homme.

Lors lui, qui veult entendre à adouber la faulte, lesse les parolles, et s'en va bien doutant, car il amast mieulx, à l'aventure, tels gens povent-ce estre, avoir perdu cent escuz d'or.

Més à la dame n'en chault de tout cela ; elle le cognoist bien, il ne la mordra ja, car el l'a autresfois veu. Briefvement, il court par la maison et ralie ce qu'il peut trouver de ses gens, et fait le mieulx qu'il peut.

Or demande le bon homme des napes, des touailles ouvrées et blanches ; mais on lui rapporte qu'il n'en peut point avoir. Il va devers la dame, et lui dit que ces seigneurs, qui sont ses parens et ses especiaux amis, l'ont moult demandée ; si la prie moult doucement que el les vienne veoir et les festier et faire bonne chiere.

« Et que iroi-je faire ? fait-elle.

— M'amie, je vous prie que vous y venez pour l'amour de moy.

— Certes, fait-elle, je ne iray point ; ils sont trop grans maistres, et ils ne prisent rien pouvres femmes. »

Lors à l'aventure el ira ; et, si el y va, elle fera telle chiere et telle contenance qu'il vallist mieulx au proudomme que elle n'y eust oncques esté : car ses amis cognoistront

bien sa maniere, et que leur venue ne li plaist pas. Et si elle n'y vient, et le bon home li demande des touailles et des serviettes :

« Des touailles ? fait-elle ; il y en a dehors de plus belles que ne leur appartient, pour plus grands mestres qu'ilz ne sont ; et quant mon frere ou mon cousin, qui sont de aussi bon lieu comme ilz sont, viennent ciens, ilz n'en ont point d'autres ; et aussi toutes les autres sont en la buée. Non pourtant, je ne le dy pas pour les touailles, mais aussi bien ai-je perdu mes clefz dés à matin ; voiez la chamberiere qui les quiert en celle paille de lict, car je ne scey que j'en ay fait, pource que j'ay tant afaire que je ne scey auquel entendre, et en ay la teste toute gastée.

— Vraiment, fait-il, je suis bien trompé ; vraiment, fait-il, je rompré les coffres.

— Par ma foy, fait-elle, vous ferez une belle chouse : je m'en actens à vous, et wouldroye que vous les eussiez derompuz. »

Lors il ne sceit que faire, et se passe à ce

qu'il trouve, et cuide qu'elle die vray, et vont à la table. Or fault-il avoir du vin frais, car celuy qui est en despence n'est assez bon ; mais on ne peut trouver le guibelet, pource que la dame ne le veult pas. Et n'y a fromage ne aultre chouse, mais convient à l'aventure en aller querir chiés les voisins. Le page du bon home est avecques les pages de ses amis, en l'estable, et leur compte comment la dame fait le malade, tant est courrocée que leurs maistres sont liens.

Or s'approuche le temps d'aller coucher ; et ne peut le bon homme avoir linceulx frais, pour les clefs qui sont perdues, ne orillers, ni fins couverchefs ; si fault que ils couchent en linceulx communs.

Or s'en vont les amis au matin, qui ont bien veu la contenance de la dame, et leurz vallez leur comptent en chemin ce qu'ils en ont appris avec le page du proudhomme : si s'en rudent en chevauchant. Et toutefois ils n'en sont pas bien contens, et dient qu'ilz n'y entreront mais en piece : et vallist mieux

au proudomme avoir assez perdu du sien que les avoir menez.

Quant vient au matin, il vient à sa femme, et lui dit :

« Vraiment, Dame, je me merveille moult de vostre maniere ; ne je ne me sauroie comment gouverner avecques vous.

— Ave Maria, fait-elle, et y a-il tant affaire avecques moy ? Helas ! je ne fine jour et nuit de nourrir porcs, poulcins, oaies ; et file et travaille et fais le mieulx que je puis, tant que j'en mourray avant mes jours ; et encor ne puy-ge avoir une heure de patience, et vous ne travaillez si non à despendre et à gaster tout à gens dont je n'ay que faire.

— Que faire ? dira le mary ; ce sont gens qui me povent bien nuire ou aider. »

Lors souvient au bon-homme que, quant un escuyer du pays, qui est un grant galant, vient liens, il n'y a rien espargné ; et toutes-fois le bon homme li a dit qu'il ne veut point que elle l'atire en sa meson, car il n'y

a que faire. Et elle lui a respondu que c'est il qui l'y fait venir; et li replique sur le tout. Adonc commence la noise; et à l'aventure la battra; més il fera que foul. Si li dit le bon homme :

« Par le salut que je actens à avoir, s'il avient que jamés je le trouve ciens, ne que vous parlez à lui, je vous feray la plus courroée que vous fustes oncques.

— Par ma foy, fait-elle, il m'en chauldroit s'il estoit pendu; mais ainsi est, car qui ne peche si encourt. Si je fusse femme, qui me gouvernasse mauvesement, je ne me merveillasse pas, et fusse mieulx de vous que je ne suy. »

Or sont en noise. Et à l'aventure, par malice de lui ou d'elle, ilz seront une piece sans coucher ensemble; et est ce qu'elle demande : car, à l'aventure, l'escuier dont il lui a parlé viendra la nuit par l'uis de derriere, ou montera par une fenestre. Après convient que la chose se rapaise, et convient que le bon homme commence la paix et la

flate, car femme veut tousjours estre flatée ; ne il n'est si grant mensonge, tant soit-il estrange, que elle ne croye tantoust, més que ce soit à sa louange.

Or passe ainsi le temps, jusques ad ce que le bon homme trouve par aventure la dame parlant à l'escuier dessusdit, en la meson ou à l'église, ou à une feste où il a esté, dont il entre en plus grant jalousie que davant. Il se deffait, et entre en plus grant pencée, et espie et enquier, dont il fait que foul, car noble cuer de homme ne doit point enquerir du fait des femmes. Car, si le bon homme sceit une foiz la faulte de sa femme, il entrera en telle maladie que jamés nul medecin ne l'en guarira. Et, puis qu'il enquier et serche sa honte et il la trouve, il est bien raison qu'il endure le mal, qu'il a serché et quis ; et en ce cas je le tiens pour perdu : car tousjours il lui courra surs, et elle pirs en fera. Et sera en grand peril de ses biens et de son corps ; et vieillesse le surprendra ; il asotira et abestira du tout pour le droit du jeu.

Ainsi est en la nasse enclous en douleur  
et en tristesse, qu'il prent pour joye, veu  
qu'il ne vouldroit point autrement ; et, s'il  
s'en repent, il n'est pas temps. Ainsi de-  
mourra en tourmens tousjours, et finera mi-  
sera blement ses jours.





## LA SEPTIESME JOYE

**L**A septiesme joye de mariage, si est que aucunesfois celui qui est marié trouve une tres-bonne femme, sage et tres-bien conditionnée. Et avient aussi aucunesfois qu'il trouve une femme qui est une tres-bonne galoise, qui ne reffuseroit jamais raison, qui la luy ouffreroit. Mais sachez, de quelque condition qu'elle soit, preude femme ou autre, il y a une reigle ge-

neralle en mariage, que chacune croit et tient : c'est que son mary est le plus meschant et le moins puissant, au regard de la matiere secrette, que touz les autres du monde.

Et avient souvent que le jeune homs, qui est requoquillé, se marie à une jeune bonne fille et proude femme, qui prennent des plaisirs ensemble, tant et tout ce qu'ils en povent avoir, pour ung an, deux ans, iij ans, ou plus, tant qu'ilz refredissent leur jeunesse ; mais la femme ne se gastè pas si toust comme l'homme, de quelque estat qu'il soit : c'est pource qu'elle ne prent pas les paines, les travaulz, les soussyz qu'il prent ; et, s'il ne faisoit ores si non soulacier et jouer, si seroit l'omme plus toust gasté quant ad ce. Bien est vray que la femme, tant que elle porte enfans et est grouse, qu'elle est bien empeschée, et à l'enfantement a grant paine et douleur ; mais ce n'est rien à comparer envers un soussy que ung homme raisonnable prent de pensées profondes pour aucune grant chose qu'il a affaire.

Et quant est de la paine de l'engroisse ou de l'enfantement, je ne m'en merueille nyent plus que d'une geline ou d'un oaye qui met hors un grous euf comme le poing par ung pertuis où paravant vous n'eussés pas mis ung petit doy. Et si est aussi grant chouse à nature de faire l'un comme l'autre, et si verrez une geline se tenir plus grasse en ponnant chacun jour que ne fait un coq : car le coq est si beste qu'il ne fait à journée que li querre vitaille et la luy bailler ou bec, et la geline ne s'esmoye que de menger et de caqueter et se tenir bien aise. Ainsi le font les bons proudes hommes mariez, qui en sont bien à louer.

Aprés avient que le bon homme est bien escuré et detiré, qui tousjours a peine et soussy et travail, et pense ailleurs; il ne s'applique plus à tel esbat, ou bien pou, pour complere à sa femme; et aussi il ne le pourroit pas fere comme il souloit, et se lasche du tout en celui cas. Si la femme ne le fait pas, mais est aussi puissante qu'elle fut onc-

ques quand ad ce. Et pour ce que sa livrée est diminuée chacun jour, les plaisances, les deliz, les beaux semblans, qui se fasoient ensemble en la jeunesse et en la puissance du mary, tournent en noises et en riotes. Et aussi, comme petit à petit la livrée se diminue, ilz commencent à rechigner.

Et quand la livrée ne souffit pas à la dame, pousé qu'elle soit bonne preude femme et que elle n'a nulle volenté de mal faire, si ne lesse elle pas à croire que son mary est de moindre puissance que les autres; et a meilleure raison de le croire, pource que elle ne essaya oncques que lui, et il ne lui suffit pas; et par raison ung homme doit suffire à une femme, ou nature n'auroit pas bien proporcionnées les choses; et aussi je crois que, si ung homme ne suffisoit à une femme, que Dieu et l'Eglise auroient ordonné que chacune en eust deux, ou tant qu'il lui suffiroit. Et aucunesfois aucunes se mettent à l'aventure de essayer si les autres sont de aussi petit povoir comme

les maris. Et lors celle qui se met à l'aventure le croit mieulx que davant, car par aventure elle prent ung compaignon dont elle ne peut finer sinon à grant paour et à la goulée, et est tout affamé et fait merveilles quand il y peut avenir. Et si el avoit tenu son mary par avant meschant et de petit pouvoir, elle le croit encore mieulx de present, car les plaisances presentes sont tousjours mieulx en souvenance que celles qui sont passées; si le croit plus fermement que davant, car experience est la maistresse.

Et avient aussi que celui qui se marie trouve femme qui est bonne galoise et entent bien raison qui la li dit; laquelle croit aussi bien de son mary comme l'autre, comme j'ay dit: car à l'aventure elle en a essayé des autres, dont le fait est malement plus grant que celui du bon homme, qui ne s'en donne pas grant paine, car il sçait bien qu'il la trouvera tousjours près de lui.

Et sachés que les hommes font le contraire de ce que dit est, car, quelques femmes

qu'ilz ayent, ils croient generalmente qu'elles soient meilleures que toutes les autres. Aucunesfois la reigle fault, mais c'est entre aucuns ribaux desesperez et sans raison, qui n'ont point d'entendement. Et si voit-on volentiers que pluseurs mariez louent leurs femmes, en racomptant les biens qui sont en elles; et ne leur est point avis qu'il en soit nulles pareilles et où ilz peussent trouver tant de biens, si bonnes denrées ne si bon appetit. Si voit-on souvent, quant une femme est veufve, el se remarie tantost à ung autre, et aucunesfois ne actent pas ung mois pour essayer si l'autre sera aussi chetif et de petit povoir comme celui qui est trespasé; et si advient que elle ne lui tient ne foy ne loyauté.

Si avient souvent que la femme qui ainsi se gouverne gaste tout et met tout à perte par son mauvais gouvernement, et follement baille les biens que le pauvre mary acquiert à grand travail, selon l'estat dont il est, et les despent en moult de manieres, tant à son

ami que à vieilles maquerelles, que à son confesseur, qui est ung cordelier ou ung jacobin, qui a une grosse pencion d'elle pour la absouldre chacun an : car telles gens ont volentiers le pover du pape. Et le bon homme le mary se contient le plus sagement qu'il peut, sans faire grans despens ; et a compté ce qu'il peut avoir de revenu, de pencion ou de marchandie, selon l'estat dont il est et sa despense. Si trouve, tout compté et rebatu, que sa chouse ne va pas bien, et est en grand soucy. Lors, quant il est en retrait, il en parle à sa femme, qu'il ayme mieulx que soy-mesmes, et luy dit :

« Vraiment, m'amie, je ne scey que c'est, mais je ne scey que noz biens deviennent, soit argent, soit blé, vin ou aultres choses ; et quant à moy, j'ay tousjours l'ueil à regarder et gouverner nostre fait, tant que je n'en ouse pas avoir une robbe.

— Vraiment, mon amy, je m'en esbahiz comme vous faictes ; je ne scey aussi que ce peut estre, car je le cuide mener et gouver-

ner le plus beau que je puis et le plus doucement. »

Si ne scet le bon homme où il tient, et vient à pauvreté, et ne scet que penser, fors seulement qu'il dit et conclud à lui-mesme qu'il est ainsi maleureux, et que c'est fortune qui luy court sus et qui regne contre lui. Ne il ne croiroit jamés chouse qui lui fust dite contre sa femme, et aussi il ne trouvera jamés qui rien lui en die, ou aventure sera : car celuy auroit bien pou afaire qui lui en parleroit, et après il seroit le plus grant ennemy qu'il pourroit avoir.

Et avient aucunesfois qu'il a ung bon amy, qui voit tout le petit gouvernement qui y est, et ne se peut tenir de luy dire qu'il se donne garde de sa meson, sans plus lui en dire ; ou à l'aventure lui dira tout l'estat comme il est, dont il sera moult esbahy. Si s'en va, et fait mauvaise chiere, dont sa femme cognoist bien qu'il y a quelque chose, et se doute, à l'aventure, de l'autre qui lui a dit, pource qu'il l'avoit fort

blasmée autrefois. Més, si Dieu plaist, elle se chevira bien. Le bon home ne lui en dit riens encore, et se pense qu'il la essaiera, et luy dit :

« M'amie, il me fault aller à XII lieues de cy.

— Et quoy faire, dit-elle, mon amy?

— Il me convient, fait-il, y aller pour telles choses et pour telles.

— Je amasse mieulx, fait-elle, mon amy, que vous envoiassez ung valet.

— Je croy, fait-il, que je y auroye domage; mais je reviendré dedens deux ou trois jours. »

Lors s'en part, et fait semblant d'aller hors, et s'embuche, et se met en lieu que, s'il va riens en sa meson, il le sçaura bien. Et la dame, qui a senti de ce que l'en lui a dit, mande à son amy qu'il ne vienne pas pour nulle chouse qui soit, car elle s'en doubte bien.

Ainsi se gouverne la dame si sagement que, Dieu mercy, son mary n'y trouvera ja

faulte. Quand le bon homme a bien orillé et escouté, il fait semblant de ariver à sa meson, et fait bonne chere, car il croit que tout ne soit que mensonge. Et aussi il n'est point à croire que la famme qui tant lui fait bonne chiere, et le baise et accolle si doucement et l'appelle mon amy, peust jamés faire telle chouse; et aussi il voit bien qu'il n'en est riens. Quant il est à son secret, il dit à sa famme :

« Vraiment, m'amie, l'on m'a dit certaines parolles qui ne me plaisent pas.

— Par Dieu, mon amy, je ne scey que c'est, mais il a ja grant piece que vous faites mauvaise chiere; j'ay eu grand paour que vous eussez aucun, grant dommage, ou que noz amis fussent morts, ou prins des Anglois.

— Ce n'est pas cela, dit-il; mais c'est pis que vous ne dites.

— Ave Maria, dit-elle, et quelle chouse peut-ce estre? S'il vous plaist, vous me le direz.

— Certes, ung mien amy m'a rapporté que tel se maintient avecques vous, et assés d'autres chouses. »

Lors la dame se saigne et fait grant admiration, et se prent à soubzrire et dit :

« Mon amy, n'en faites plus mauvaise chiere. Par ma foy, mon amy, je voudroie estre aussi bien quicte de tous mes pechiés comme de celuy. »

Lors elle met sa main sur sa teste, et dit ainsi :

« Mon amy, je n'en jureray pas de celui tant seulement, mais j'en donne au deable tout quant que il en a dessoubz mes deux mains, si oncques bouche d'omme toucha à la moye, si n'est la vostre et à voz cousins, et aux miens par vostre commandement. Fy ! fy ! fait-elle, et est-ce cela ? Mon amy, j'ay grant joye dont vous le m'avez dit, car je me doubtoie que ce fust aultre chose ; et je scey bien dont ces paroles sont venues. Mais pleust à Dieu, mon amy, que vous sceussez pourquoi il le vous a dit. Par ma foy, vous

en seriez bien esbahy, pource qu'il se fait tant vostre amy; mais au fort je suy bien aise dont il a resveillé le chat qui dort.

— Et que y a il? fait le bon home.

— Ne vous chault, mon amy, vous le saurez bien une autre foiz.

— Vraiment, fait-il, je le veil sçavoir.

— Par Dieu, mon amy, fait-el, je estoye bien corrocée de quoy vous le faisiez si souvent venir ciens, et lessoye à le vous dire, pource que vous disiez que vous l'amiez tant.

— Dites-le moy, fait-il, je vous en prie.

— Certes, mon amy, n'est ja mestier que le sachez.

— Dites-le moy, car je le veil sçavoir. »

Lors elle le baise et l'accolle moult doucement, et lui dit :

« Ha ha! mon tres-doux sire et amy, et me veulent-il faire mal de vous, les faulx traistres!

— Or me dites, m'amie, que c'est.

— Par Dieu, mon amy, que je ame sur

toutes chouses qui sont en terre, le traistre en qui vous fiez, qui vous a dit les parolles, m'a priée plus de deux ans pour vous cuider trahir; més je l'ay moult refusé, et y a mis moult grant peine, en maintes manieres; et quant vous cuidiez qu'il venist ciens pour l'amour de vous, il n'y venoit que pour traïson, ne il ne vouloit cesser, jusques à n'agueres que je luy ay dit et juré que je le vous diroye. Més je n'enduroye le vous dire, car il ne m'en chaloit, pource que je suy bien seure de moy, et ne vouloye poïnt mettre de noise entre vous et lui, et cuidoye tousjours qu'il se teust. Helas! ce n'est pas sa faulte qu'il ne vous a fait honte.

— Sainte Marie, fait-il, il est bien traistre! quar jamés ne me doubtasse de lui.

— Par Dieu, mon seigneur, s'il entre jamés en vostre meson, et que je sache que vous parlez jamés à lui, je ne tiendroy jamés mesnage o vous, car, par ma foy, de moy n'avez-vous garde. Si Dieu plest, je n'y commenceray pas maintenant: je

prie à Dieu à jointes mains que à l'eure qu'il m'en prendra volenté, que le feu descende du ciel, qui me harde toute vive. Helas, mon tres-doux amy, fait-elle en l'accollant, moult seroye traistresse si je vous fasoie mauvestié ne trahison, qui estes si bel, si bon, si doux et si gracieux, et voulez tout ce que je veil. Ja Dieu ne plaise que je vive tant que je soye si paillarde ! Et aussi, mon amy, je veil et vous pri que vous deffendez ou faictes deffendre vostre houstel à celui dont le traistre m'a aculée, combien que au deable soit l'ame de moy si oncques jour de ma vie il m'en parla ; mais, de par Dieu, je ne veil plus qu'il vienne en lieu où je soye. »

Lors se prent à pleurer, et le bon homme l'apaise, et lui promet et jure qu'il tiendra tout quanque le lui a dit, si non qu'il ne deffendra pas sa maison au jeune compagnon, qui n'en peut mez, et jure que jamés il n'en croira rien, ne n'en escouterà homme du monde. Toutefois il ne sera jamés qu'il n'en

ait le remors et le cuer ung poy mathé. Et conclusion : son amy, qui lui avoit ce dit par tres-grand bien, sera dorenavant le plus grand ennemy qu'il ait.

Ainsi est abesté le proudomme, et pest l'herbe, et est transfiguré en une beste, sans enchantement.

Or, a-il du mesnage, et est en la nasse bien enclous. Et fera mieulx la dame à sa guise que elle ne fist oncques més. Et n'en parle jamais nul au bon homme, car il n'en croira jamés riens ; et celuy que l'en lui a dit qui lui faisoit la villanie sera le meilleur amy que jamés il puisse avoir. Vieillesse le surprendra, et à l'aventure cherra en pouvreté, de laquelle jamés ne relievera.

Voiez-cy la plaisance qu'il a trouvé en la nasse de mariage ! Chacun se moque de lui : l'un dit que c'est un grant damage, pource qu'il est bon home ; l'autre dit qu'il n'en peut challoir, et que ce n'est que la regle du jeu et qu'il n'est que une beste. Les gens notables l'en debouteront et en lesseront sa

compagnie. Ainsi vit en paine et en douleur, qu'il prent pour joies, esquelles demourra tousjours, et finera miserablement ses jours.





## LA HUICTIESME JOYE

**L**A huictiesme joye de mariage, si est quand celuy qui est marié a tant fait qu'il est entré en la nasse, où il s'est soulacié, et y a prins touz plaisirs par deux ou par trois ou quatre ans, ou plus ou moins, et commence ja à resfredir sa jeunesse et veult entendre à une autre besogne. Car l'en ne porroit pas tousjours jouer aux barres, et ne porroit-l'en pas bien courre

et corner ensemble. Et à l'aventure il a eu assez des meschances et maleuretez dessus-dites, dont il est fort debatu, tant qu'il n'a garde de s'enfuir, car il est bien dompté et bien atachié.

Et aussi à l'aventure sa femme a deux ou troys ou quatre enfans, ou plus ou moins, et est grouse encore; mais el est plus malade de ceste groisse que de toutes les aultres, dont le bon homme est en grant soussy, et en grant douleur de lui querir ce qu'il li plaist.

Or approuche le temps de l'enfantement, où elle est tant malade que c'est merveilles, et tant que les femmes ont grant paour que elle n'en puisse eschapper; mais le bon homs la voue aux saints et saintes; et aussi elle se voue à Nostre-Dame du Puy en Auvergne, à Rochemadour, et en pluseurs aultres lieux. Or avient, Dieu mercy, qu'ilz ont ouy les prieres du bon homme, et se delivre sa femme d'un bel enfant, et fust ores le dauphin de Viennois; et acouche longuement.

Les commeres viennent, et se font les levailles belles et grandes. La dame est bien gouvernée et bien ayse, et s'efforce fort. Si advient que trois et quatre de ses commeres s'esbatent en la meson de l'une d'elles, pour galler et parler de leurs chouses, et sera aventure s'il n'y a aucun fatras, dont je me tais, dont elles despendent et confondent plus de biens à celle gallerie que le bon homme n'eust pas en huit jours pour tout son mesnage.

Le temps nouvel s'approuche, et les vertuz s'esmouvent par l'influence des elemens et des planetes. Si convient aller aux champs jouer. Lors emprenent à aller en quelque pelerinage ; et, quelque besongne que les mariz aient à faire, il ne leur en chault. Lors la dame dont nous parlons dit :

« Vraiment, ma commere, je ne sçay comment je puisse avoir congié.

— De cela je ne me soucy point. Par Dieu, ma commere, dit l'autre, nous irons toutes, et ferons bonne chiere ; et y viendra

ma commere telle, et mon cousin tel », qui à l'aventure ne lui est rien, mais c'est la maniere de le dire.

Et ont entrepris d'aller en voyage, pource qu'ilz ne peuvent pas bien faire à leur guise en leurs mesons.

Or est entrepris le voyage, et se departent d'ensemble. La dame dont nous parlons s'en va à sa meson, et fait mauvése chere, et le bon homme aussi vient de la ville ou d'ailleurs de ses besongnes, et lui demande que elle a.

« Sire, fait-elle, je suis corrocée, car l'enfant est trop malade (lequel en effect est tout sain); il est, fait-elle, si chault que c'est merveilles; et m'a dit la nourrice qu'il y a deux jours qu'il ne print la mamelle; mais elle ne l'ousoit dire. »

Le bon homme est bien dolant, et le vient regarder et veoir, et lui en viennent les lermes aux yeulx de pitié. La nuit vient, et, quand ilz sont à leur privé, la dame souppire et commence à dire :

« Vraiment, mon amy, vous m'avez bien oublié.

— Comment fait-il ?

— Ne vous souvient-il, fait-elle, comment je fus tant malade de noustre enfant, et que je me voué à Nostre-Dame du Puy et de Rochemadour; et vous n'en faites compte ?

— Avoy, fait-il, m'amie, ne savez-vous pas comment j'ay tant à fere que je ne scey auquel obéir ? Mais le temps n'est pas passé.

— Par Dieu, fait-elle, je ne seray jamés aise jusques ad ce que je m'en soye acquittée ; et, par ma foy, j'ay ma créance que l'enfant est malade du pechié que j'en ay fait.

— M'amie, fait-il, Dieu scet bien la bonne volenté que nous avons.

— Ha a ! fait-elle, ne m'en parlez plus : car certes je iray, s'il plaist à Dieu et à vous. Et aussi ma mere, et ma commere telle, et mon cousin tel, y viendront : je ameroye mieux le souffretage d'ailleurs. »

Et, quoy qu'elle die, s'il y a souffreté, le bon homme l'aura, et non pas elle.

Le bon homme pense en ce voyage, car à l'aventure il n'a pas bien ce qu'il lui fault, et est en grant soussy. Or s'approuche *Quasi modo*, qu'il fault partir et aller oïr les oiseaulx, et convient qu'il face finance de chevaux, selon son estat, et convient que elle ait robbe à chevaucher. Et à l'aventure ira ung tel gallant en la compagnie, qui lui fera plaisir et service volentiers, sur le chemin, du bien de luy et de sa courtoisie.

Et aussi pourra estre que le bon homme ira avecques elle; més, s'il y va, il lui vaulsist mieulx, de quelque estat qu'il soit, qu'il demourast à l'oustel, et deust ores porter pierres à son coul touz les jours. Car peut estre qu'il n'a point de vallet, et convient qu'il luy face plusieurs services sur les chemins; et, s'il avoit vingt vallez, il ne souffiroit pas; aussi ne seroit-elle pas contente s'il n'avoit paine et meschief à desmesure. Maintenant elle dit que elle a un estref trop long et l'autre trop court; maintenant luy fault son mantel, maintenant le lesse;

puis dit que le cheval trote trop dur, et en est malade; maintenant elle descent, et puis la fault remonter, et fault qu'il la maine par la bride pour passer ung pont ou ung mauvais chemin; maintenant elle ne peut mener, et si convient que le bon homme, qui est plus crotté que ung chien, trote parmy la ville à lui querir ce que elle demande. Et ce non obstant elle ne prendra rien en patience. Et encore les autres femmes de la compagnie dient ainsi au bon homme :

« Vraiment, mon compere, vous n'estes pas bon homme à mener femmes par pais, car vous ne savez rien de les gouverner. »

Le bon homme les escoute, et passe temps, car il est ainsi acoustumé à noises et à travail comme goutieres à pluye.

Or arrivent au Puy en Auvergne à quelque paine, et font leurs pelerinages, et Dieu scet si le bon homme est bien deboutté et foullé en la presse pour faire passer sa femme; or lui baille sa femme sa sainture et ses patenoustrs, pour les toucher aux reli-

ques et au saint ymage de Nostre-Dame ; et Dieu sceit s'il est bien empressé, et s'il a de bonnes coudées et de bons repoux. Or y a de riches dames, damoiselles, bourgeoises, qui sont de leur compaignie, qui achaptent patenostres de coral, de gest ou d'ambre, aimeaulx, ou autres joyaulx. Or faut-il que sa femme en ait aussi bien comme les aultres ; et à l'aventure le bon homme n'a pas trop de chevance, mais nyentmoins il faut qu'il en pourvoye.

Or s'en reviennent, et telle paine que le bon homme aura eu à l'aller, il l'aura au revenir. Et porra estre que l'un de ses chevaux se recroira, ou demourra par aucun accident de morfonture, de releveure, ou d'aultre chose, et convient au bon homme en achapter ung aultre, et à l'aventure il n'a pas de quoy : en ce cas il conviendra qu'il trote à pied et qu'il soit tousjours quant et quant. Et encore luy demande-elle souvent des prunelles des buissons, des serises et des poires, et tousjours lui donne paine ; et

avant lesseroit-elle cheoir son fouet ou sa verge, ou aultre chose, afin qu'il les ramasse pour les lui bailler.

Or se rendent en la meson, où le bon homme a mestier de repoux ; més encore n'est-il pas temps, car la dame, qui est lassée, ne fera rien de xv jours, sinon parler o ses commeres et cousines, et parler des montaignes que elle a veues, et des belles chouses, et de tout ce que lui est avenu. Et par especial el se plaint du bon homme, en disant qu'il ne lui a fait nul service du monde, et que el en est toute morfondue. Et le bon homme trouve à l'oustel tout le mesnage bossu ; et met grand paine de mettre à point ce qui n'est pas bien, et briefvement il a toute la paine ; et, s'il y a aucun bien, elle dira que c'est par elle et par son bon gouvernement ; et, si la chouse ne va pas bien, elle tensera, et dira que c'est par luy. Dorenavant elle vouldra voiajer et estre par chemins, puis que el y a commencé. Le sien se gastera. Il vieillira et sera gousteux ; le mes-

nage croistra, et la despence. Elle dira dorenavant qu'elle est quassée des enfans et des veages, et tousjours tensera et devendra toute maistresse.

Là est le bon homme en la nasse bien enclous, en douleurs et en gemissemens qu'il prent et repute pour joyes; esquelles il sera et demeurera tousjours, et finera miserablement ses jours.





## LA NEUFVIESME JOYE

**L**A neufviesme joye de mariage, si est quant le jeune homme s'est mis en la nasse et en la prison de mesnage ; et, après les delitz qui y sont premierement trouvez, la femme sera à l'aventure diverse et male (et n'en y a gueres d'autres) ; et tousjours a actendu à avoir autorité et seigneurie en la maison, autant comme son mary, ou plus, si elle a peu. Mais à

l'aventure il est homme sage et malicieux, et ne li a pas voulu souffrir, més a resisté par maintes manieres, et y a eu plusieurs argumens et repliques entre eulx par maintes fois, et aucunesfois y a eu batailles. Mais que ce soit, non obstant toutes guerres qui ont duré entre eulx vingt ou xxx ans, ou plus, est demouré en ses possessions victorieux; et povez penser si en tant de temps il a eu assez à souffrir : car peut estre qu'il a eu une grant partie des adversitez et tribulations dessusdites et qui sont contenues cy-aprés. Mais nyentmoins il est demouré victorieux, et n'a point esté de fait envilleny ne de son deshonneur, més moult a eu à souffrir, qui y penseroit bien. Et à l'aventure il a de belles filles qu'il a sagement mariées.

Si avient que, pour les grandes peines et travailz, les males nuiz et les froidures qu'il a eues pour acquerre chevance et vivre à honneur, comme ung chacun doit faire, ou pour accidens, ou pour vieillesse, le bon homme chiet en langour de maladie, de

goute, ou d'autres choses, tellement qu'il ne se peut lever quant il est assis, ne partir d'un lieu, ou est pris d'une jambe ou d'un bras, ou lui sont venus pluseurs accidens que l'on voit avenir à pluseurs. Lors est la guerre finée, et est tournée la chance malement : quar la dame, qui est assez en beau point et plus jeune à l'aventure que lui, peut-estre ne fera plus rien sinon ce qu'il lui plaira. Le bon home est atrapé, qui avoit fort entretenue la guerre par maintes manieres. Les enfans, que le bon homme avoit tenuz en doctrine et tenuz court, seront mal instruiz dorenavant, car, si le preudome les veult blasmer, la dame sera contre luy, dont il a grand deul en son cuer. Et encore est en dangier de touz ses serviteurs pour le service qu'il luy fault, qui est bien grand. Et combien qu'il a aussi bon sens qu'il eut oncques, si lui font-ilz acroire qu'il est assoti, pource qu'il ne peut hober d'ung lieu. Et à l'aventure son filz aisé vouldra prendre le gouvernement de soy,

par la soustenance de sa mere, comme celui à qui sa mort tarde, dont il est assez d'iteulx.

Et quant le proudomme se voit ainsi gouverné, et que sa femme, ses enfans et serviteurs ne font compte de lui et ne font rien qu'il commande, et mesmement ne veulent pas à l'aventure qu'il face testament, pource qu'ilz ont senty qu'il ne veult pas donner à sa femme ce qu'el lui demande, et le laissent aucunesfois demy jour en sa chambre sans aller devers lui ; et endure fain et soif et froit ; et pource le preudome, qui a esté discret et sage, et encore a tres-bon sens, entre en desolacion moult grant de pencées, et dit à soy-mesmes qu'il y pourvera, et mande sa femme et ses enfans : laquelle femme lesse à l'aventure à coucher o luy, pour son ayse, car le bon homme ne peut plus rien faire, et se plaint et deult. Hellas ! tous les plesirs qu'il fist oncques à sa femme sont oubliez, mais à elle souvient bien des riotes qu'il luy a menées, et dit à ses voi-

sines qu'il luy a esté mal homme, et lui a mené si male vie que, si elle n'eust esté femme de grant pacience, el n'eust sceu tenir mesnage avecques luy. Et, qui pis est, elle dit souvent au bon homme que pechié lui nuist. Et à l'aventure el est une vieille saiche, aigre et arguant, qui se venge ainsi de lui de ce que elle n'avoit pu estre mes-tresse de lui le temps passé, pource qu'il estoit homme discret et sage. Et povez bien penser si le bon homme est bien aise de estre ainsi appistolé.

Et quant la dame et ses enfans sont davant luy, comme dit est, il dit à la femme :

« M'amie, fait-il, vous estes la chose du monde que je doy plus aimer, et vous moy, et sachez que je ne suy pas content de moult de choses qui me sont faictes. Vous savez que je suis seigneur de la meson, et seray tant come je vivray ; mais l'en ne me fait pas semblant : car, si je estoye ung pauvre home qui allast querir le pain pour Dieu, l'en ne me devroit pas faire ce que l'en me fait.

Vous savez, m'amie, que je vous ay amée et chier tenue, et ai mis grant paine à soutenir nostre estat ; et vos enfans et les miens se portent mal envers moy.

— Et que voulez-vous que je face ? fait la dame ; l'en vous fait tout le mieux que l'en peut : vous ne savez que vous demandez. Mais qui mieulx vous fait et pis vous a, et oncques vous ne fustes aultre : je scey bien à quoy m'en tenir.

— Ha a ! belle dame, lessez en ester les parolles, car je n'en ay plus que fere. »

Le bon homme parle à son filz aisé :

« Enten à moy, mon beau filz : je regarde ton gouvernement, qui ne me plaist pas. Tu es mon filz aisé, et seras mon principal heritier, si tu te gouvernes bien. Mais je regarde que tu te donnes auctorité de me prendre le gouvernement de mes biens. Ne te metz point si avant, et pense de moy servir et de me obeir comme tu le doiz faire. Je t'ay esté bon pere, car je n'ay pas empiré mon heritage, més l'ay bien acréu et amendé,

et t'ay amassé des biens assez. Car, si tu faiz le contraire, je te jure par ma foy que je te feray desplaisir, et que tu ne joïras de chose que Dieu me ait donnée; et t'en prens garde.

— Et que voulez-vous, fait la dame, qu'il vous face? L'en ne sauroit comment vous servir. On auroit trop affaire, qui voudroit estre toujours o vous; et il fust mestier que vous et moy fussons en paradis, et ne seroit pas mésen à grant dommage. Vous ne savez ce que demandez: n'estes-vous pas bien aise?

— Or, belle dame, fait-il, taisiez-vous-en, et ne le soustenez pas, car c'est tousjours vostre maniere. »

Lors se departent, et parlent la dame et le filz ensemble, et dient qu'il est assoty; et pource qu'il a menacé le filz, ils dient qu'il est en voie d'empirer son heritage, qui n'y pourvera, et concluent ensemble que home du monde ne parlera plus avec lui. Le filz veult entrer en gouvernement plus que devant, car la mere le soustient. Ils s'en vont et dient à chacun que le proudomme est

tourné en enfance ; et travaille le filz à faire mettre le bon homme en curatelle, et luy font acroire qu'il a perdu le sens et la memoire, combien qu'il est aussi sage qu'il fust oncques. Et s'il vient aucun à l'oustel parler à luy, lequel avoit acoustumé à tenir bonne meson et faire bonne chiere aux gens qui le venoient voir, et demandent le proudomme à la dame, et elle respondra :

« Par ma foy, mes amis, il est en la chartre nostre Seigneur.

— Et comment, fait-il, lui est-il avvenu ?

— Par ma foy, fait-elle, il est comme ung innocent, et du tout tourné en enfance ja piecza. Dieu soit loué, fait-el, de quant qu'il me donne : car je suy bien chargée de grand mesnage, et n'ay qui s'en mesle que moy.

— Vraiment, fait-il, c'est grant dommage, et si m'en esmerveille bien, car il n'a encor gueres que je le vi aussi sage homme comme il en avoit point en cest país.

— Ainsi est, fait-elle, de la voulenté de Dieu. »

Ainsi est gouverné le bon homme, qui a vescu honnorablement, et se gouvernast bien et son mesnage, qui le voulist croire. Or povez penser si le bon homme use sa vie en grande languisson, qui ne peut partir d'un lieu, et ne peut aller ne dire les graves tors que l'en lui fait. Ainsi vit en languissant, et use sa vie. Jamais n'aura joye, et est de merveilles qu'il ne entre en desesperance; et si feroit, si n'estoit qu'il est sage homs. Si lui convient prendre en patience, quar aultre remede n'y peut il metre; ne homme ne parlera à luy, sinon par congié. Et quant à moy, je croy que c'est cy une des grans douleurs qui soit sur terre.

Ainsi fait le proudomme sa penitance, et pleure sovent ses pechiez en la nasse qu'il avoit tant desirée, et avoit prins si grant peine à y entrer, dont il n'ystra jamés. Et, s'il n'y estoit, il ne fineroit jamés jusques ad ce qu'il y fust entré. Et ainsi sera en languissant tousjours, et finera miserablement ses jours.



## LA DIXIESME JOYE

**L**A dixiesme joye de mariage, si est quant celuy qui est marié s'est mis dedans la nasse, pource qu'il a veu les aultres poissons qui se esbanoioient dedens, ce luy sembloit ; et a tant travaillé qu'il a trouvé l'entrée pour estre à ses plaisirs et deliz, comme dit est. Et peut l'en dire que l'on le fait entrer en la nasse de mariage comme l'oyseleur fait venir les oiseaux de

riviere dedens la forme, par certains autrès oiseaux affectiés, qui sont attachés en la forme, et leur donne à menger du grain ; et les aultres oyseaux, qui ne font que voller de riviere en riviere pour trouver viande qui leur plaist, cuident qu'ilz soient bien aises. Hellas ! ils ne le sont pas : car ils sont tenus chacun par le pié attachié, et sont apportez à l'hostel en ung pennier l'un sur l'autre à grant douleur, contre leur nature. Moulit fussent aises les pouvres oiseaux prisonniers si fussent en la liberté que sont les autres, qui povent aller de riviere en riviere et taster de toutes viandes. Mais, quand ilz voient les aultres pasturer comme dit est, ilz se mectent avecques eux à grans vollées et grand haste, que l'un ne atent point l'autre, sinon aucuns oiseaux rusés, qui ont veu et ouy parler de la fourme, et l'ont bien retenu, et ne l'ont pas mis en nonchalloit, mais s'en tirent arriere comme du feu. Car les pouvres oiseaux qui sont dedens ont perdu leur liberté, que jamés ne recouvre-

ront, mais demoureront en servage toujours, et, qui pis est, on leur abrege leurs jours.

Mais, non obstant ce, celui qui est marié, dont nous parlons, a avisé à se mectre le moins mal qu'il a peu; ou à l'aventure le fait sans gueres y aviser. Et, que que soit, il cuide avoir joies, delices et esbatemens là où il est mis aucunesfois; més il a trouvé tout le contraire.

Et aucunesfois avient, par ne scey quelles choses, que l'en dit que ce sont envoustemens, carathemens ou malefices, que sa femme ne l'amerait jamés; et lui est avis, ce dit à sa cousine ou à sa mere, qui la blasme, que, quant elle est emprés son mary, que la chair li espoit comme asguilles, ne jamés ne feroit amour ne plaisir à son mary. Et dit encore qu'il ne peut rien faire, sinon quant il plaist à ceulx qui ont fait le sort, combien qu'ilz en ont bien grant volenté. Voiez-cy bien grans tourmens, ce me semble; comme qui auroit grant soif, et auroit la bouche tou-

chant à l'eau, et ne porroit boire. Et avient souvent que telles femmes, qui sont en tel estat, ont un amy, que quant ilz sont ensemble il n'est pas envoulsté, mais se aide bien de ses membres o l'aide qu'ilz y mettent.

Aussi avient souvent que le mari, par le mauvés gouvernement de sa femme et de son amy, s'en apperçoit, et la batra. Et aucunesfoiz elle pourchace à lui faire villenie, qui est avvenu à pluseurs. Et aucunesfois avient que, pour les malles noises qu'il li maine, et aussi qu'il la bat, qu'elle se va et plante son mary pour reverdy; mais, non obstant, il en est aucuns mariz qui enragent, et serchent et quierent par-tout, et voudroyent avoir donné tout leur meuble qu'ilz l'eussent trouvée. Et quand elle s'est bien prou esbatue de son amy, et voit la bonne volonté de son mary, elle a aucuns de ses amis qui traictent avecques la mere, qu'elle die qu'elle a tousjours esté avecques elle, et que la pouvre fille s'en estoit allée pource qu'il la vouloit affoller.

« Je ameroye mieulx, fait la mere au mary, que la me baillassez du tout que la battre ainsi, car je scey bien que ma fille ne vous fist oncques faulte. » Et lui en fait grand serement.

« Or regardez, fait-elle, si elle fust de mauvés gouvernement, la pouvre fille estoit perdue par vostre faute. »

Et sachez qu'il est avenu à aucuns que l'en leur faisoit boire de mauvés brouez, affin de porter les braies, ou pour autres choses pires.

Il avient aucunesfois que l'ome ou la femme demandent estre separez : le mary aucunesfois accuse sa femme, et la femme accuse son mary. Ilz se sont mis en la nasse, et en voulissent estre dehors; il n'est pas temps de s'en repentir. Ilz pledoient fort; et avient aucunesfois, pource qu'ilz ne alleguent pas causes suffisans pour avoir separation, ou ne preuvent pas suffisamment leur entencion, le juge dit par jugement qu'ilz tiendront leurs mariages, et les amonneste.

En oultre les biens où ilz estoient premierement, ilz ont ce lopin davantage, car ils ne estoient pas assez bien ; et en oultre se sont fait moquer à tous.

Aucunesfois avient qu'ilz alleguent causes suffisantes l'un contre l'autre ; pour quoy le juge par jugement les separe, et leur deffent à grousses paines qu'ilz se tiennent chastement en continence. Mais veez-cy qu'il en avient : l'un ou l'autre, ou tous deux, se maintiennent follement, et font leurs volentez où il leur plaist. Aucunesfois une telle femme s'en va de chambre en chambre, à une bonne ville, et fait tout son plaisir. Ilz se cuident estre mis hors de la nasse, et cuident estre eschappez ; mais ils sont pis que devant.

Or est l'homme, de quelque estat qu'il soit, gasté et affolé en ce monde, et la femme aussi : ilz ne se povent plus marier la vie durant de l'un ou de l'autre ; s'ils ont grans possessions et sont de grant lieu, leur nom est perdu, et mourront sans heritiers.

L'homme est moult à honte de sa femme, qui est vulgairement affolée : car à l'aventure quelque gallant la tient à sa meson devant lui honteusement. Et me semble que c'est ung des grands tourmens que home peut avoir. Or a il du mesnage!

Ainsi use sa vie en la nasse en douleurs et en tourmens, où il vivra languissant toujours, et finera miserablement ses jours.





## LA ONZIESME JOYE

**L**A onziesme joye de mariage, si est quant ung gentil gallant, jeune et jolis, s'en va par païs gaiement, et est en franchise, et peut aller de lieu en lieu à son plesir sans nul empeschement; et va au long de l'an en pluseurs lieux, et par especial où il sceit dames, damoiselles, bourgeoises ou aultres femmes, selon l'estat dont il est; et pource qu'il est jeune, vert et

gracieux et amoureux, et est encor simple, bien bejaune, il ne s'esmoye de nulle chose, fors de ses delits et plaisances trouver. A l'aventure il a pere et mere, ou l'un ou l'autre, à qui il est toute leur joye, et n'ont enfant que lui, et pource le montent et appareillent bien; ou à l'avanture il est seigneur de terre nouvellement, et va gaillardement par pays en bonnes compagnies et en bons lieux, et, s'il trouve aucune dame, damoiselle, bourgeoise ou aultre qui eust affaire de luy, il s'emploieroit volontiers.

Et vient en un houstel où il a une belle damoiselle, qui est à l'aventure de plus haut lignage que lui, ou moindre, ou est bourgeoise ou d'aultre estat; mais, quoy que soit, elle est belle et honneste, et de si tresbelle maniere que c'est merveilles. Et pource que el est si belle et si bien renommée, elle a esté plus prisée et plus priée, et y sont venuz plus de supplians. Et à l'aventure en y a eu tant qu'il en y a eu ung qui tant luy a ouffert de raison qu'elle ne a peu refuser,

car femme raisonnable et de bonne complexion sanguine est franche et debonnaire, et ne pourroit jamés reffuser une supplication, si celui est tel qui la presente qu'il face poursuite suffisante et convenable, combien que toutes les autres de toutes les complexions entendent bien raison, s'il y a qui bien leur donne à entendre la matiere.

Et retournons à la jeune damoiselle, laquelle, par importunité et oppression d'un pouvre compaignon, qui par pluseurs foiz lui a dites ses complaints, luy a octroyé ce qu'il lui demandoit; et à l'aventure el est fille de la meson, niepce ou parente, et est tellement avenu qu'elle est grousse; à laquelle chouse n'y a remede sinon le celer, et reparer la chouse à mieulx que l'on peut. Et aussi la dame, qui l'a sceu, qui est assez sage femme, y mectra, si Dieu plaist, bonne provision; et le pouvre home qui a ce fait en est banny et n'y vient plus. Et feist volentiers la dame tant qu'il la prenist à femme; mais à l'aventure est-ce un pouvre clerc ou

d'aulture estat que l'en ne la lui baillera pas, ou à l'aventure est marié, qui avient souvent. Et Dieu en pugnist aucunesfois les mariez par semblable paine, car ilz trahissent leurs femmes, qui est follie, car ilz ne sçavent pas tout ce que l'en fait : quar la femme qui se sent envillenie ne vault riens si el ne met paine à en avoir retour.

Il faut prendre la chouse comme elle est advenue à la pouvre fille, qui est grouse, et n'a gueres de temps, et elle mesmes n'en sceit riens, car elle n'est que ung enfant qui ne sceit que c'est; mais la dame, qui sceit assez de chouses, l'a bien cogneu, car la pouvre fille vomist au matin et devient pasle. Or s'avise la dame, qui sçait tout le Vieil Testament et le Nouvel, et appelle la fille bien secretement.

« Vien-cza, fait-el; je t'ay autresfois dit que tu es perdue et deshonnourée d'avoir fait ce que tu as fait; mais ce qui est fait est fait; ge cognois bien que tu es grouse, dis-m'en la verité.

— Par ma foy, fait la jeune fille, qui n'est que ung jeune tendron qui ne fait encore que vitailer entre xv et xvii ans, Madame, je n'en sceis rien.

— Il me semble, dit la dame, que, quant vient au matin, je te voy vomir et fere telle contenance et telle.

— Vrayment, fait-elle, Madame, il est vray que le cuer me fait mal.

— Ha a! fait la dame, tu es grouse, sans faulte. Ne sonne mot, et n'en fay semblant à personne du monde, et garde bien que tu faces ce que je te diray.

— Voulentiers, Madame, fait l'enfant.

— N'as-tu pas veu, fait la dame, tel escuier qui vient souvent ciens ?

— Oil vraiment, Madame.

— Or avise bien, quar il viendra demain ; et garde que tu lui faces bonne chiere et de bonne maniere. Et quant tu verras que moy et les aultres gentils hommes et femmes parlerons ensemble les ungs aux aultres, gete

tousjours les yeulx sur lui bien doucement de bonne maniere, et fay ainsi. »

Lors elle lui monstre comment elle fera.

« Et s'il parle à toy, escoute-le volentiers et doucement, et lui respons bien courtoisement ; et s'il te prie d'amours, garde que tu l'escoutes bien et l'en mercie ; més dy-lui que tu ne sceis que c'est, et que encore ne le veulx-tu pas savoir : car femme est malement ourgueilleuse, que que nul die, qui ne veult escouter parler les gens qui lui veulent faire plaisir. Et s'il te veult donner or ou argent, n'en pren point ; mais, s'il te presente ennel, sainture ou aultre chouse, refuse-les doucement, mais en la parfin prens-les pour l'amour de luy, sans y penser mal ne villenie ; et, quant il prendra congié, demande-lui si l'en le verra més en piece.

— Volentiers, Madame », fait la damoiselle.

Or s'en vient le gentil gallant, qui sera mis en la nasse, car la dame le veult marier, si elle peut, à la damoiselle, car il est tres-

bien herité, et est simple et bejaune : si en sera Martin de Cambray, car il en sera saint sur le baudroy.

Or s'en vient voir les damoiselles, car il est trop aise; il a tres-bonne chiere, car toutes ont tendu leurs engins à le prendre. Ilz vont disner, et fait bonne chere. Après disner, la dame prend ung chevalier ou ung escuyer, et se siet, et les aultres aussi se séent pour parler et galler ensemble.

Le gallant se tient prés la fillette, et parlent ensemble; et, quoi que soit, il s'avance et la prend par la main, et lui dit :

« Pleust à Dieu, ma damoiselle, que vous sceussés mes pensées !

— Vos pensées ! fait-elle; et comment les pourroye-je sçavoir si vous ne les me disiez ? Pensez-vous, fait-elle, chouse que vous ne me devez bien dire ?

— Par ma foy, fait-il, nanil, je ne pense chouse que je ne voulisse bien que vous sceussés; mais je vouldroye bien que vous

sceussés mes pensées sans que je les vous disse.

— Vraiment, fait-elle en riant, vous me dites chouse qui ne se pourroit faire.

— S'il vous plaisoit, fait-il, més que vous n'y eussés desplesir, je les vous diroye.

— Sire, fait-el, dites ce qu'il vous plaira, car je scey bien que vous ne me direz que bien.

— Dame, fait-il, je suis ung pouvre gentilhomme, et scey bien que je ne suis pas digne de desservir que je soye vostre amy par amours, quar vous estes belle et gente et gracieuse, et plaine de tous les biens qui furent oncques mis par nature en damoiselle ; més, s'il vous plaisoit me faire l'honneur qu'il fust ainsi, je me ouse bien vanter que de bonne volenté, de diligence et de touz les services que home pourroit faire, je vous serviroye, et ne vous lesseroye point, pour nulle chose qui en deust avenir, et garderoye vostre honneur plus que le mien.

— Grant merciz, fait-elle, Sire ; més, pour Dieu, ne me parlez de telles chouses, car je ne sçay que c'est ne ne veil sçavoir : car ce n'est pas ce que Madame m'ensaigne tous les jours.

— Par ma foy, fait-il, ma damoysele, Madame dont vous parlez est une tres-bonne dame ; mais elle n'en sçauroit ja rien, s'il vous plaisoit, car je m'y gouverneroye tout à vostre plesir.

— Et, beau sire, je ouï parler l'autre jour de vous marier. Bien m'esmerveille dont vous vient parler de telles paroles.

— Par ma foy, ma damoysele, s'il vous plaisoit, je ne me mariroye jamais tant qu'il vous plairoit que je fusse vostre serviteur.

— Ce ne seroit pas, fait-elle, vostre prouffit ne le mien ; et voz amis ne le conseilleroient pas ; et aussi vouldriés-vous bien que je fusse deshonnourée ?

— Par ma foy, fait-il, ma damoiselle, je ameroye mieulx estre mort.

— Pour Dieu, fait-elle, taisez-vous : car,

si Madame s'en apercevoit, je seroye gastée. »

Et à l'aventure la dame lui a fait signe que elle se taise, pour ce qu'elle a paour que elle ne joue pas bien son personnage. Lors il li baille par dessoubz la main ung annel ou autre chose, et lui dit :

« Je vous pri, ma damoiselle, gardez cęcy pour l'amour de moy.

— Certes, fait-elle, je ne le prendray point.

— Hellas ! fait-il, ma damoiselle, je vous en prie. »

Il le lui met en la main, et elle le prent et dit :

« Je le prendray donc pour l'amour de vous, sans y penser à nul mal, mais en tout honneur. »

Lors la dame dit aux gentilzhommes, dont il y en a à l'aventure des parens de la jeune damoiselle :

« Il convient, fait-elle, que nous aillons demain en pelerinage à Nostre-Dame de tel lieu.

— Vraïement, font-ilz, Madame, c'est tres-bien dit. »

Ilz vont souper, et tousjours mectent le gallant près la damoiselle, qui tousjours fait bien son personnage, tant et tellement qu'il est tout alumé et embrasé de s'amour, car jeune homme en tel cas ne sceit que il fait.

Or vient le lendemain, qu'ilz montent à cheval, et n'y a cheval qui porte derriere, ce dient-ils touz, que celui du gallant, dont il a grant joye, car l'en lui baille la damoiselle derriere lui; elle l'embrasse à cheval pour soy tenir, et Dieu sceit s'il est bien aise, car il voudroit avoir donné à present un grant loppin de sa terre et qu'il la tenist à son plesir. Il s'approuche fort d'entrer en la nasse. Or font leur veage en bonne devotion, Dieu le sceit.

Ils retournent disner à l'oustel, car le veage n'a esté fait que pour enveloper l'autre. Tousjours est le gallant près de la fille. Quand vient après disner, la dame s'en va en sa chambre et demande à la fille :

« Avant, fait-elle, dy-moy comment tu as besogné.

— Par mon serement, Madame, fait-elle, il ne m'a finé à journée de prier » ; et luy compte tout.

« Or avant, fait-elle, respons-luy bien sagement, et lui dy que l'en parle de te marier, mais que tu ne le veulx point estre encores ; et s'il se ouffroit à te prendre, mercie-le, et lui dy que tu m'en parleras, et qu'il est l'omme du monde que tu aimeroies mieulx. »

Puis s'en vont touz au jardin et vont jouant par les violliers et trailles, et le galant dit à la fille :

« Pour Dieu, m'amie, aiez mercy de moy.

— Hellas ! fait-elle, je vous prie, ne m'en parlez plus, ou je lesseray vostre compaygnie. Vouldriez-vous, fait-el, que je perdisse mon honneur ? N'avez-vous point ouy dire que l'en parle de me marier ?

— Par m'ame, fait-il, je ne voudroie rien blasmer, més il m'est avis que suy aussi bien

à la vallue de vous faire service et plaisir comme est celui dont j'ay ouy parler.

— Par ma foy, fait-elle, je scey bien que ouy mieulx, et vouldroie bien qu'il vous ressemblast.

— Grant mercy, fait-il, ma damoiselle; je voy bien que de vostre courtoisie vous me prisez plus que je ne suy digne; mais, s'il vous plaisoit me faire l'onneur, je m'en tiendroye pour bien honnoré.

— Grant mercy, Sire, fait-elle; il conviendroit parler à Madame et à mes amis.

— Si je savoye qu'il pleüst y entendre, fait-il, je leur en parleroye.

— Pour Dieu, fait-el, ne dites pas que vous m'en avez parlé, ne que je vous en aye tenu parolles, quar je seroye morte.

— Non ferai-ge », fait-il.

Il s'en va tantoust, et en parle à la dame moult humblement, car il a grand paour qu'elle le refuse. Briefment, tant que la chose est celée, ils le fiancent ou autrement le font tout par eulx, et passent tout outre

sans parler à nul homme, comme il avient souvent, et à l'aventure les font coucher ensemble. Le povre homme est en la nasse, et s'est marié sans en parler à pere ne à mere, qui en sont si doulans que c'est merveilles, car ilz savoient que ce n'estoit pas mariage pour luy, et ont ouy dire des nouvelles assez de ce que est, et ils sont entre la mort et la vie. Ilz font les nopces sans bans et sans selles, à l'aventure, quar il lui tarde moult qu'il la tienge, et aussi les amis de la fille ont paour qu'il y ait aucun empeschement.

La nuit vient, et sachez que la mere a bien introduite la fille, et enseignée qu'elle luy donne de grans estorces, et qu'elle guische en maintes manieres, ainsi que une pucelle doit faire; et lui a bien aprins la dame que, quant elle sentira faulser la piece, elle giete ung cry d'alaine souppireux, ainsi comme d'une personne qui se met à coup tout nud en l'eaue froide jusques aux marmelles, et ne l'a pas acoustumé. Ainsi le fait,

et joue tres-bien son personnage, quar il n'est riens si sachant comme est femme en ce qu'elle veult faire touchant la matiere secrete.

Les chouses sont bien jusques à l'autre assise ; mais veez-cy qu'il en avient. Le pere et la mere sont tant courrocés que c'est merveilles ; més, non obstant, pitié et amour qu'ilz ont à leur enfant leur fait recueillir le galant et sa femme. Mais veez-cy plus grant mal qu'il avient, car la pouvre femme a eu enfant à deux, à trois ou à quatre mois, et ne se peut celer. Lors toutes les joies du temps passé retournent en tristesses. S'il est tel qu'il la mecte hors, et sera honte, et tel le saura qui n'en sauroit riens ; et ne se pourra plus marier ; et sachez qu'elle ne s'espargnera pas. Et s'il la tient, elle ne le amera jamés, ne lui elle, et se aidera de tout ce qu'elle pourra. D'aultre part, il luy retraira souvent son fait, et à l'aventure la batra, ne jamais bon mesnage ilz ne tiendront ensemble.

Mais non obstant il est en la nasse, dont il ne eschappera point, mais y sera en languissant tousjours et finera miserablement ses jours.





## LA DOUZIESME JOYE

**L**A douziesme joye de mariage, si est quant le jeune homme est tant allé et venu qu'il a trouvé l'entrée de la nasse, et est entré dedens, et a trouvé femme telle qu'il la demandoit. Et à l'aventure il luy fust bien mestier d'en avoir trouvé une aultre; mais il ne le voudroit pour riens, car il lui semble qu'il est mieux assigné que nul aultre, et qu'il fust bien ben-

heuré quant il pleut à Dieu qu'il la trovast, car, à son avis, n'en est nulle pareille à elle ; et l'escoute parler, et se gloriffie en son fait, en sa prudence, combien par aventure elle ne sçait qu'elle ravace. Et peut estre le bon homme tel qu'il a tout disposé en soy de faire tout ce qu'elle dit, et se gouverne par son conseil ; et quand aucun a affaire avecques lui, il dit : « J'en parlerai à ma femme », ou « à la dame de nostre maison » ; et si el le veult, il sera ; si el ne veult, il n'en sera riens : car le bon homme est si bien dompté qu'il est debonnaire comme le beuf à la charrue. Or est-il à point.

S'il est gentilhomme, et le prince face sa mandée et son armée, si la dame veult, il ira. Et pourra-il dire :

« M'amie, il fault que je aille à l'armée.

— Vous irez ! fait-elle ; et que irez-vous faire ? despendre tout et vous faire tuer ? Et puis voz enfans et moy serons bien ordonnez ! »

Briefment, s'il ne lui plaist, il n'yra point ;

et se deffende qui porra et garde son honneur qui voudra. Et aussi, quant el veult, el en delivre bien la meson : car el l'envoye là où il lui plest. Si elle tense, il ne sonne mot, car, quelque tort que elle ait, il lui semble qu'elle ait droit et qu'elle est sage.

Il fera de beaux faiz dorenavant, puis qu'il est en gouvernement de sa femme : car la plus sage femme du monde, au regart du sens, en a autant comme j'ay d'or en l'œil, ou comme un singe a de queue, car le sens lui fault avant qu'elle soit à la moitié de ce qu'elle veult dire ou faire. Ou, s'il est ainsi, encore avecques ce le bon homme a assés à endurer ; et se porte fort son fait, si el est proude femme ; et si elle est aultre, qui avient souvent, pensez qu'il a assez à souffrir, et si elle lui en baille de belles, de vertes et de meures. Maintenant el l'envoie dormir quand il veut veiller. Si elle veult faire aucune chose secrete, elle le fait lever à mesnuit, et lui remembre une besongne qu'il a à faire, ou l'envoie en ung véage où

elle s'est vouée, à grand haste, pource qu'elle dit qu'il lui est prins mal en ung cousté; et ira, face pluye ou gresle.

Et s'il avient que le gallant son amy, qui sceit les entrées de la meson, veille parler à elle, et ne peut actendre, il s'en vient de nuit et entre en la meson, et se foure au selier, ou en l'estable, pour trouver maniere de parler à la dame, ou est si desespéré qu'il entre en la chambre mesme où le bon homme est couché. Car ung ribaut, en sa chaleur, desespere et fait tout ce que son cœur lui ordonne pour acomplir sa vouldonté; et pour ce voit-on souvent que plusieurs, par leur mauvés gouvernement, sont veuz ou trouvez, par quoy leurs dames sont diffamées, qui sont si franches que, quant elles voient les poines que leurs amis prennent pour elles, jamés elles ne les refuseroient, en deüssent-elles mourir; més se alume le feu de la folle amour plus grandement.

Et aucunesfois, quant le galant se boute en la meson, comme j'ay dit, le chien le sent

et abaye; més el lui fait acroire que ce sont les raz, et que elle lui voit bien souvent faire ainsi. Et, si le bon homme avoit ores veu tout à cler la faulte, se n'en creroit-il riens, mais penseroit qu'elle feist aultre chose pour son prouffit. Briefment, il est bien envelopé en la nasse. Elle lui fait porter les enfans jouer, elle les li fait bercer, lui fait tenir sa fusée quant elle traouille le samedi.

Mais il n'a pas assez affere, et lui sourt une nouvelle peine : car il vient guerre ou païs, pour laquelle chacun se retraits és villes et chasteaux. Més le bon homme ne peut partir ne laisser sa femme, et est à l'aventure prins et mené prisonnier villainement, et est batu et paye une grouse ranczon. Or a-il du mesnage sa part, et, pour eschiver qu'il ne soit pas prins, il se retraits en ung chasteau. Mais il va et vient de nuict en sa maison, parmy les bois et à tastons, parmy les haies et bussons, tant qu'il est tout rompu et depiecé; et vient veoir son mesnage, et la dame crie et tense et li met sus

tout le mal et le meschief, aussi bien comme s'il deust faire la paix entre les deux rois de France et d'Angleterre, et dit que elle ne demourra pas liens.

Et convient au bon homme charroier sa femme et ses enfans à grant haste en chasteau ou à la ville; et Dieu sceit la peine qu'il a de monter et de remonter la dame et les enfans, de trousser et baguer, et de loger quant ilz sont en la forteresse; il n'est homme qui bien le peust dire. Més vous pouvez penser quelle peine il a, et comment il est maigre et tourmenté de noise: car el ne sceit où revencher de mal qu'elle ait si non sur lui, qui est à dure, à vent et à pluye. Et convient qu'il trote maintenant de jour, maintenant de nuit, à pié ou à cheval, selon l'estat où il est, puis czà, puis là, pour querir de la vitaille, et pour ses aultres besoingnes. Briefment, le pauvre corps de lui n'aura jamés repoux, fors seullement paine et tribulation, car il n'est fait pour aultre chose. Et s'il avenoit que, pour ung grant ennuy de

la noise que sa femme lui fait, il lui mescheist tant qu'il la voulsist rebeller de respondre ou aultrement, sa paine sera redoublée, car il sera conclus et vaincu en la parfin, et sera plus sujet que davant : car il n'est pas maintenant temps de commencer. Vous devez saver que les enfans sont mal instruiz et mal enseignez, ne le bon homme ne leur auseroit toucher, et convient qu'ilz aient tout ce qu'ilz demandent ; et quanque ilz font est bien fait, et eussent ore treit un œil à leur pere, en getant leurs pierres quand ilz jouent ensemble. Puis, quant la guerre est passée, il faut charroyer tout le charreage à l'oustel, et est la paine à recommencer.

Or chiet le bon homme en vieillesse, et sera moins prisé que davant ; et sera reboutté lors comme un vieil faulconnier, qui ne vaut plus à nul mestier. La dame marie ses filles à sa guise, et aucunesfois les marie meschantement ; et elles ne leurs mariz ne prisent rien le bon homme, qui devient gout-

teux et ne se peut aider, pour les maux qu'il a souffry.

Lors pleure le bon homme ses pechiés en la nasse où il est enclos, dont n'ystra jamés ; et n'osera faire dire une messe et ne fait testament, si non qu'il met son ame entre les mains de sa femme. Ainsi use sa vie en langueur et en tristesse, où il sera tousjours, et finera miserablement ses jours.





## LA TREZIESME JOYE

**L**A treziesme joye de mariage, si est quant celui qui est marié et a demouré avecques sa femme v ou vi ans ou plus, et si a esté si beneuré, ce lui semble, qu'il a trouvé une tres-bonne femme et sage, et si a vescu avec elle en grands plesances et deliz à l'aventure. Et est gentilhomme, et veult acquerir honneur et vailance, et veult aler dehors, et le dit à sa femme,

laquelle le baise et l'acolle, et lui dit par maintes fois en suppirant et en plourant :

« Helas ! mon amy, me voulez-vous lesser et vous departir de moy, et lesser vos enfans, et ne savons si nous vous verrons jamés? »

Et met paine jour et nuit à le retenir, qu'il ne aille point.

« M'amie, fait-il, convient que je y aille pour mon honneur, et fault que je obeisse au roy, ou aultrement ge perdroye le fié que je tiens de lui ; més, si Dieu plest, je vous verray tantost. »

A l'aventure il va oultre mer en quelque armée conquerre honneur et chevalerie : car il y en a aucunesfois qui ont le cuer si bon et si noble qu'il n'est amour de femme ne d'enfans qui les tenist qu'ilz ne feissent tousjours choses honnourables. Si prent congié de sa femme à grand regrait, laquelle fait tout le deul que l'on pourroit dire ; mais il est homme qui ayme honneur, et n'est rien qui le tenist, comme dit est.

Il y en a la plus grant partie qui, pour deffendre la terre et eulx-mesmes, ne se povent partir de joustes leurs femmes pour aller à dix ou XII lieues, si non par contrainte et en les poignant de l'esguillon ; lesquels font sans faulte grant honte à toute noblesse, et sont lasches, et devroyent estre privez de toute bonne compaignie et de tout le nom et privilege des nobles : c'est à dire, qu'il n'est nul qui entende la matiere qui soustienne que tieulz gens soient nobles, supposé que leurs peres le ayent esté.

Or retournons à cest noble homme dont nous parlons. Il s'en va, et recommande sa femme et ses enfans, qu'il ame plus que chose qui soit, après son honneur, à ses especiaux amis. Or avient qu'il passe la mer et est prins des ennemis ; ou par fortune ou aultrement, il demeure deux ou trois ou quatre ans, ou plus, qu'il ne peut venir. La dame est en grant douleur ung temps, et avient qu'elle a ouy dire qu'il est mort, dont elle fait si grant douleur que c'est merveilles.

Més elle ne peut pas tousjours plourer, et se apaise, Dieu mercy, et tant que elle se remarie à ung aultre, où elle prent son plesir, et tantost oublie son mary qu'elle souloit tant amer; et l'amour de ses enfans est oublié; les belles chieres, les accollemens, les baisés, les beaux semblans qu'elle souloit faire à son mary, sont tous oubliez; et qui la verroit se contenir avecques son derrain mari, l'en diroit qu'elle le ame plus que elle ne fist oncques l'autre, qui est prisonnier ou en aultre nécessité pour sa vaillance. Ses enfans, que le bon homme amoit, sont deboutez, et leur despent le leur à grant banbon. Ainsi jouent et gallent ensemble, et se donnent du bon temps.

Mais il avient, ainsi que fortune le veult, que le bon homme noble son mary s'en vient, qui est moult envieilly et gasté : car il n'a pas esté à son aise, deux, ou trois, ou quatre ans qu'il a esté prisonnier; et, quant il aprouche de son païs, il enquiert de sa femme et de ses enfans, car il a grant paour

qu'ilz soyent mors, ou qu'ilz aient nécessité. Et pensés que le bonhomme y a maintes fois songé en la prison où il estoit detenu, et s'en est donné maintes mal-aises, et sa femme se donnoit du bon temps : peut-estre à celle heure que le bon-homme y pensoit, et prioit Dieu qu'il les gardast de mal, que celui que el avoit darrainement prins la tenoit entre ses braz, et n'avoit garde de peril. Lors il oit dire qu'elle est mariée. Or jugez quelle haschée il a de oïr dire telles nouvelles. Je croy que la douleur du roy Priam de Troye la grant, quant il oït la mort de Hector le preux, ne la douleur à Jacob pour la mort de son filz Joseph, ne furent point pareilles à ceste douleur.

Or arrive au païs, et sceit la chose certainement. S'il est homme d'onneur, jamés il ne la prendra ; l'autre, qui l'avoit prinse, qui s'en est donné du bon temps, la lessera. Et ainsi el est perdue quant à son honneur, et à l'aventure se mettra en mauvais charroy, et tant que le bon homme en aura une dou-

leur perpetuelle, que jamés ne oubliera. Ses enfans aucunement seront ahontés par la faulte de leur mere. L'un ne l'autre ne se pourront plus marier, la vie de l'aulture durant.

Et est autresfois avvenu que, pour l'atise-ment de la femme, le mary, qui est de noble courage et hault, se combat en champ; et aucunesfois, selon ce que la fortune le veult, il est vaincu et occis honteusement, qui est grant douleur. Maintesfois avient que celui qui a droit est vaincu, et celui qui a tort a victoire.

Et avient aucunesfois que par l'ourgueil et bobant de la femme le mary prend riote à un autre aussi puissant et plus que lui, pour le banc de leurs femmes, et pour la Paix, et se debatent et combattent : car l'une veult aller devant l'autre. Et s'en engendrent entr'eulx paines perpetuelles, et en font assemblées d'amis, et quierent grans estaz à leurs fammes pour cuider surmonter l'un l'autre, où ilz despendent follement leurs

chevances : dont il avient aucunesfois qu'ilz en vendent les choses ou leurs terres, qu'ils en viennent à pouvreté.

Et pource, ceulx à qui les choses dessus-dites aviennent ont trouvé past en la nasse de mariage, où ils estoient cuidé entrer pour trouver aise ; mais ilz ont trouvé le contraire, combien qu'il ne leur est pas avis. Ainsi usent leur vie en douleur, où ils demourront tousjours, et miserablement finiront leurs jours.





## LA QUATORZIESME JOYE

**L**A quatorziesme joye de mariage, si est quant le jeune homme a mis toute sa paine à trouver l'entrée de la nasse, qu'il y est entré, et a trouvé une belle jeune femme, douce et gracieuse, franche, plaisante et debonnaire ; et ont esté en grans deliz et plaisances deux ou trois ans, qu'ilz n'ont fait nulles chouses qui aient despleu l'un à l'autre, més se sont fait touz les

plaisirs que homme pourroit dire ne penser, sans avoir nulz contens ensemble, eulz baisans comme deux coulombeaux : car ilz sont deux en une chose, et nature y a ouvré tant par la douceur de sa forse que, si l'un avoit mal, l'autre le sentiroit. Et ce avient quant ilz sont en la jeunesse de adolescence. Mais advient que la dame va de vie à trespassement, dont le jeune homme est en tel douleur qu'il n'est homme qui le peust penser.

Or est changée fortune, car il n'est pas raison que gens qui sont en prison vivent à leurs plaisirs, car, si ainsi estoit, ce ne seroit pas prison. Le jeune homme entre en grant desconfort : maintenant se plaint de Dieu, de la mort; maintenant se plaint de Fortune, qui trop lui a couru sus, comme de luy ouster toute sa joie; et me semble que c'est aussi grand douleur comme nulle qui soit dicte dessus.

Ainsi vit ung temps en misere et en tribulacion de pencées, et se tient tout seul,

fuyant compaignies, en pensant tousjours en la grant perte qu'il a fete; et a tousjours en vision la face de sa femme qu'il avoit tant amée.

Més il n'est rien qui ne se passe. Si a aucuns en la ville ou en païs qui dient qu'il est bon homme, et honneste, et a bien de quoy; et travaillent pour le marier, et le marient à une aultre qui a toutes condicions à la premiere contraires : et a autrefois esté mariée, et n'est pas d'icelles belles jeunes, mais est entre deux aages; et est femme qui sçait moult de choses, car el a aprins avecques son mary premier comment elle se doit gouverner avecques le second. Elle considere et avise ses condicions sagement, et est ung grand temps sans monstrier sa malice. Mais, quand elle voit qu'il est homme franc et debonnaire, et qu'elle le cognoist et sa condicion, elle desplée et descouvre le venin qui est en sa boueste. Si prend auctorité de vouloir gouverner, et luy fait souffrir plusieurs paines et tourmens. Car

il n'est rien plus serf ne en plus grant ser-  
 vage comme jeune homme simple et debon-  
 naire qui est en subjection et gouvernement  
 de femme veufve, et mesmement quant elle  
 est male et diverse. Il est advis à bailler, par  
 similitude, que celle qui est en ce point est  
 à comparer à ung mauvés garnement, cruel  
 et sans pitié, esleu pour pugnir aucuns  
 malfaiteurs.

Celui qui chiet en ce point n'a rien affere  
 si non prier Dieu qui lui doint bonne pa-  
 cience à endurer et souffrir tout, comme un  
 vieil ours emmuselé, qui n'a nulles dents,  
 lié d'une grosse chaigne de fer, et est che-  
 vauché et castré o une grosse barre de  
 bois, et tout le retour qu'il en peut avoir est  
 de crier; mais, quant il crie, il a deux ou  
 trois coups d'avantage.

Ainsi est à comparer le bon homme sim-  
 ple qui est marié à femme veufve male et  
 diverse. Et avient souvent, pource qu'il est  
 tres-jeune envers elle, elle devient jalouse :  
 car la friandie et lecherie de la jeune chair

du jonne homme l'a faite gloute et jalouse, que elle le vouldroit tousjours avoir entre ses braz, et si vouldroit tousjours estre em-prés. Elle ressemble le poisson qui est en une eaue, et, par la force de la grant chaleur d'esté qui a duré longuement, l'eau pert son cours et devient tournée ; par quoy le poisson qui est dedans est desirent de trouver eaue nouvelle ; il la suit, et monte tant qu'il la trouve. Ainsi fait la femme qui est aagée, quant elle trouve le jeune homme et jeune chair qui la renouvelle. Et sachez qu'il n'est chose qui plus desplaist à jeunes homs que une vielle femme, ne qui plus lui nuist à la santé. Et aussi comme unghomme qui boit du vin afusté, tant comme il le boit et a soif, il s'en passe assés ; més, quant il a beu, il a ungh tres-mauvés desboit, pour cause du fust en quoy il est, et n'en bevra plus qu'il en puisse finer d'autre, et ainsi est du jeune homme qui a vielle femme, car certes il ne l'amera ja. Et encore mains amera la jeune femme le vieil homme.

Et en y a aucuns qui par avarice se marient à vieilles femmes ; mais elles sont bien bestes, quelque service qu'ilz leur facent, car ilz ne tiendront ja parole qu'ilz leur aient promise.

Et encore je tiens à plus beste vieil homme qui cuide faire le joli et se marie avec jeune femme. Quant je voy faire telles chouses, je m'en ry, en considerent la fin qu'il en avendra. Car sachez, si l'omme vieil prent jeune femme, ce sera grand aventure si elle se atent à lui de ses besongnes ; et pensés comment elle, qui est jeune et tendre et de douce alaine, puisse endurer le vieil homme, qui toussira, crachera et se plaindra toute la nuict, poit et esternue ; c'est merveille qu'elle ne se tue. Et a l'alaine aigre pour le foye qui est tourné, ou aultres accidens qui aviennent aux vieilles gens. Et aussi que l'un sera contraire à la plaisance à l'autre.

Or considerez si c'est bien fait mettre deux choses contraires ensemble. C'est a comparer ad ce que l'en met en ung sac ung

chat et ung chien : ilz auront tousjours guerre liens jusqu'à la fin. Dont avient aucunesfois que l'omme et la femme se pourvoient de ce qu'il faut, et despendent follement leurs biens, tant que l'on en voit plusieurs à povreté. Et avient souvent que telles vieilles gens deviennent jaloux et glous plus que nulz autres ; et tousjours empirera la besongne, quar, s'il estoit ores jeune, la besongne en iroit pirs.

Et quant les galants voient une belle jeune fille mariée à ung tel homme ou à ung sotin, et ilz voient que elle est jolie et gaye, ils mettent leur aguet : car ilz pensent bien qu'elle devroit mieulx y entendre que une autre qui a mary jeune et abille.

Et quant il avient que une vieille prend ung jeune homme, le jeune homme ne le fait que pour l'avarice : dont il avient que jamés ne l'aymera. Et les battent tres-bien, et despendent ce que elles ont en mauvés usage, et aucunesfois viennent à povreté. Et sachez que continuacion d'une vieille

femme abrege la vie d'un jeune homme ; pour ce dit Ypocras : *Non vetulam novi, cur moriar ?* Et volentiers telles vieilles, mariées à jeunes homs, sont si jalouses et si gloutes qu'elles sont toutes enragées ; et, quelque part que le mary aille, soit à l'église ou ailleurs, il leur semble qu'il n'y va que pour mal faire ; et Dieu sceit en quel triboil et tourment il est, et les assaulx qu'il a. Et jamés une jeune femme ne seroit si jalouse pour les causes dessus dites ; et aussi elle s'en fera bien guerir quant elle voudra.

Celui qui est en ce point dont je parle est si tenu qu'il ne ouse parler à nulle femme, et fault qu'il serve la dame qui est vieille : pourquoy il s'envieillira plus en ung an qu'il n'eust fait avec une jeune en dix ans. La vieille le sechera tout ; et encor vivra en noises et en douleurs, en tourments, où il demourra tousjours, et finera miserablement ses jours.



## LA QUINZIESME JOYE

**L**A quinziemesme joye de mariage, que je repute à la plus grant et extremesme douleur qui soit sans mort, si est quant aucun, par sa maleurté, a tant tourné à l'environ de la nasse qu'il a trouvé l'entrée, et à l'aventure il a trouvé une femme qui joue et galle et prend des plaisances du monde à sa volenté. Et ainsi le fait par long temps, tant que son mary se doute et

s'en apperçoit ; et vient lors en noises et en tourmens appartenans à tel cas. Mais sachez que, quant est de ses esbaz, la femme ne cessera point, pour noise qui li en soit faite, et deust-elle estre tuée, mais en fera tout à sa jolie voulenté, puis qu'elle y a commencé.

Si avient que le mary, de cas d'aventure, ou qu'il s'est mis en aguet, tellement qu'il a veu entrer le compaignon en sa meson, qui lui ayde à fere ses besongnes quant il n'y est pas, dont il enrage d'ire et d'engoisse qui lui serre le cueur : si s'en va hastivement tout forcené et entre en la chambre où ilz sont, et les trouve ensemble, ou bien prés. Si cuide tenir le pouvre compaignon aventureux, lequel est tout jugié, et si surprins qu'il n'a pouvoir de rien dire ni de soy defendre. Et, ainsi qu'il le veult ferir, la dame, pour pitié du pouvre homme, et pour fere son devoir (car elle doit tousjours garder de faire murtres) vient embracer son mary en lui disant :

« Ha a ! pour Dieu, mon seigneur, gardez-vous de faire ung mauvés coup ! »

Et sur ce le galant, qui a ung pou de delay, desplée ses jambes et s'en va, et l'autre va après, qui n'a pas loisir de tuer sa femme. Et ainsi le pouvre compaignon lui eschappe, qui va bien toust, et n'est pas de merveilles : car il n'est homme si diligent d'aller, pour nécessité qu'il ait, comme ribault eschappé des mains de ceulx qui l'ont voulu entreprendre. Lors le mary, qui ne sceit qu'il est devenu, retourne hastivement à la chambre, en esperance de trouver sa femme, affin de la villener ou tuer, qui seroit tres-mal fait à lui : car il n'est pas acertené qu'ils aient rien fait de mal, pource qu'il arriva entre deux.

Or faut-il savoir que la pouvre femme desconseillée est devenue. El s'en est allée chiés sa mere, chiés sa sœur ou chiés sa cousine ; més plus bel est qu'elle soit chiés sa mere que ailleurs. La pouvre femme compte à sa mere tout ce qu'il lui est advenu ; més el li dit que le gallant estoit entré d'aven-

ture liens, et que oncques més n'y avoit esté, et que son mari l'avoit trouvé d'aventure parlant à elle, sans autre mal faire. Et sa mere li demande :

« Que deable, fait-elle, avoit-il affere avecques toy ? »

— Par Dieu, il est bien vray qu'il m'avoit parlé deux ou troys foiz de cela, mais je l'en avoye bien reffusé ; et il ne faisoit qu'entrer et m'en parloit, et je luy disoye qu'il s'en allast. »

Lors el jure grans seremens que elle ameroit mielx qu'il fust pendu ; ou à l'aventure el luy confesse toute la matiere : quar la mere lui dit (qui sceit assés de la vieille dance) :

« Certes, je me doubte qu'il y ait aultre chose, ne je ne t'en creroy ja qu'il eust ousé entrer en ta chambre s'il n'eust grant acointance à toy. Dy-le-moy, fait-elle, hardiement, affin que je te pence de y mettre remede. »

La fille baisse le vis et rougist.

« Ha a ! fait la mere, je cognois bien que c'est ; dy-moy, dy-moy comment il en est.

— Par ma foy, le mauvés homme m'a priée plus de deux ans, et me estoye tousjours si bien deffendue, jusques à une foiz que mon mary estoit allé dehors, qu'il entra, ne scey comment, en nostre maison, si avoy-je bien fermé la porte, et me forsa ; et, par mon ame, je m'en deffendi plus de demie nuit, qu'il me mist en la grosse alaine ; et vous savez que ce n'est rien que d'une pouvre femme seulle.

— Ha a ! de par touz les diables, fait la mere, je le savoye bien. Or avant, fait-elle, gouverne-toy bien sagement, et que le garçon ne aille plus ne ne vienne ciens.

— Ha a ! Madame, il luy convenist mander qu'il n'y venist point : car je scey bien qu'il est maintenant en grant malaise, pour ce qu'il cuide que mon mary me ait tuée ; et il est bien si foul qu'il viendra sçavoir si je suy morte ou vive.

— Si suy moult esbahie, fait la mere, que ton mary ne le tua, et toy aussi.

— *Ave Maria!* Madame, par mon serement, si je n'eusse embracé mon mary, il estoit mort, le pouvre homme.

— Tu feis que sage de l'en garder : car, puis que ung pouvre home a mis son corps en adventure pour servir une femme, et en prent de mauveses nuiz, elle devroit mieulx mourir que de le laisser villener.

— Hellas! ma dame, si vous savez quel homme il est! car, par mon serement, j'ai veu qu'il pleuvoit et gresloit et faisoit noir comme en ung four, que le pouvre homme venoit tout à pié, affin qu'il ne fust aperceu, et actendoit en nostre jardin plus de demie nuit que je ne povoie trouver maniere d'aller à lui; et, quant j'y alloye, je trouvoy le pouvre homme tout gelé, mais il n'en faisoit compte.

— Je m'esmerveilleoye, fait la mere, comment il me portoit si grant honneur; et, quant je voys à l'eglise, il me vient donner

de l'eau benoïste, et partout où il me trouve il me fait touz les services qu'il peut.

— Par ma foy, Madame, il vous ame bien.

— Or avant, fait la mere, il y faut mettre remede, qui pourra. Vien ça, fait-elle à la chamberiere; va dire à mes commeres telles et telles que je leur prie que se viennent esbatre avec moy : car j'ay ung pou affaires avec elles. »

La chamberiere s'en va, et dit aux commeres ce que la mere leur mande. Les commeres s'en viennent à l'oustel et se séent à l'entour d'un beau feu, si c'est en yver ; et, si c'est en esté, elles se mectent sur le jonc ; et la premiere chose qu'ilz font, sans dire *Pater ne Ave Maria*, elles bevront du meilleur tres-bien, en actendant que l'autre amende, et Dieu scet s'elles font bon guet devers matin, pour corner Anglois de quinze lieues. Lors une des commeres dira à la mere de la fille :

« Ma commere, quelle pauvre chiere fait vostre fille !

— Par Dieu, ma commere, il lui est avenu une male advanture, pourquoy je vous ay envoiées querir. »

Lors leur compte toute la maniere, et à l'aventure ne leur dit pas la chose comme elle a esté; aussi peut estre qu'elle leur dira toute la verité, pource qu'il y en a aucune d'elles qui eust esté en paroil party, parquoy elles en sauront trop meilleur conseil donner; et les autres scevent bien que telles choses vallent, et qu'ils veulent dire, mais elles se sont si bien gouvernées en leur fait, et si secrettement, qu'il n'y a point eu esclandre, Dieu mercy.

Lors font leur conseil, et dit chacune son avis, et comment il leur en est prins en cas semblable; qui est une belle allegacion, que alleguer le cas que l'on a veu avenir et pratiquer par experience. Les unes arguënt, les aultres repliquent et respondent, pour savoir si elles porront sauver l'inconvenient qui est avenu. Et après elles font leurs conclusions, et y mectront bonne provision,

si Dieu plaist, et s'assembleront souvent, et se tiendront bien aises ; més le bonhomme à qui est avenu la villenie paiera tout.

Après ce qu'elles ont conclut comment elles procederont, elles s'esbatent et se raudent ensemble.

L'une dit à la fille : « Je ne voudroye pas avoir aussi male nuict comme ton mary aura ceste nuict. »

L'autre dira : « Je voudroie bien sçavoir qu'il fait maintenant, et voir sa maniere.

— Par Dieu, fait l'autre, quant vous oistes parler de tel et de moy, de ce que vous savez que mon mary me mist assus, dont je me deffendi bien, Dieu mercy, il fut plus de trois mois qu'il ne povoit manger ne dormir ; et, quant il estoit couchié, il se tournoit si souvent et s'escortoit et supiroit tousjours ; et, par mon ame, je m'en rioye en moy-mesme entre les draps, et mettoye le drap en ma bouche.

— Hellas ! fait l'autre, que le pouvre

homme qui s'en fuyt est maintenant en grant douleur !

— Hellas ! m'amie, dit la mere, le meschant ne s'est peu tenir aujourd'hui de venir deux fois davant ceste meson ; més je lui ay mandé qu'il n'y viengne plus. »

Et la chambriere dit : « Par mon serement, je l'ay maintenant trouvé davant la fontaine ; il m'a baillé un grant pasté pour vous apporter, et m'a dit qu'il vous envoieira le matin une tarte, et se recommande tant à vous que c'est merveille, et à la compaignie.

— Hellas ! fait une d'elles, par mon serement, c'est grant pitié.

— Vraiment, fait l'autre, nous mangerons du pasté pour l'amour de luy avant que nous nous en aillons.

— Et par sainte Marie, fait l'autre, je vouldroie qu'il fust icy.

— Hée Dieux, dit la chamberiere, qu'il seroit aise ! car il est tout transi, et est si palle qu'il semble qu'il soit mort.

— Par vostre foy, ma commere, envoions-le querir.

— Je le veïlx bien, fait la mere, més qu'il viengne par l'uïs derriere. »

Lors à l'aventure il y vient, et se raudent et s'esbatent, et ont grant pitié de lui et lui font place. Lors envoient querir la chamberiere du bon homme, laquelle scet tout et sçavet tout le fait davant et en avoit eu à l'aventure une bonne robe. La chamberiere vient, et une des commeres lui demande :

« Par ton serement Jhesucrist, quelle chiere fait ton mestre?

— Quelle chiere? fait-elle; il ne faut ja en demander : car, par mon ame, oncques puis hyer matin, que la male aventure ariva, il ne beut ne ne mengea ne ne repousa. Par ma foy, il s'est mis ce matin à table, més il n'y a oncques coulé de viande : car, quant il avoit mis ung morceau de viande en la bouche, il ne le pavoit avaller, et le jetoit. Et puis il se prenoit à penser sur la table en se merencolient; et est aussi palle et deffiguré

comme ung homme mort. Puis prent son cutel de quoy il trenche, et il frappe dessus la table ; puis s'en va au jardin, puis revient, et ne peut ester ne faire contenance ; et toute la journée et la nuytée il jete ungs sanglons ; il n'est home qui n'en eust pitié.

— Pitié ! fait l'autre : il guerira bien, si Dieu plest. Par Dieu, ma commere, vous en avez veu de aultres aussi malades qui sont bien gueriz, Dieu mercy. Més vraiment, fait-el à la chamberiere, tu y as grand faulte ; tu savoies bien le fait, et ta mestresse se fioit en toy, que tu ne t'en donnoies de garde.

— Ha a ! par le sacrement Dieu, je ne cuidasse jamés qu'il venist à icelle heure, car oncques més je ne lui vi faire le tour qu'il fist. Que maudit soit-il de Dieu !

— Amen », font-elles. Et si est-il.

Ainsi se raudent et moquent du bon homme. Lors entreprennent laquelle ira premierement parler au bon homme, qui est en sa meson comme ung homme qui est jugé à pendre. Et premierement s'en vien-

nent une ou deux de ses plus especialles commeres et voisines qu'il ait joyeusement. Et l'une, dés l'entrée de l'oustel, lui dit :

« Que faictes-vous, mon compere? »

Et il ne sonne mot, et les lesse venir jusques à lui. Elles s'en viennent seoir au plus près de lui. Et lui dit l'une d'elles :

« Quelle chiere faites-vous, mon compere ?

— Je ne faiz, fait-il, aultre chiere. Qu'est ce à dire?

— Vraiment, fait-elle, je vous veil blâmer : car ma commere, la mere de vostre femme, m'a dit je ne scey quelles folies ; et, par mon serement, vous n'estes pas sage de croire telles nycetez : car, par l'ame qui en mon corps bat, je suy certaine comme je suy de la mort, et en jureroye sur Dieu tout sacré, qu'elle ne vous fist oncques faulte, ne n'en eust volenté. »

Et l'autre lui dit : « Par Nostre Dame du Puy, où j'ay mon corps porté, s'il a pleu à Dieu, je la cognois dés enfance ; més c'est

la meilleure fille qui soit en tout cest país. Or est grant pitié dont elle vous fust oncques donnée; or l'avez-vous diffamée, et sans cause, et ne le lui pourroiez jamés amender.

— Par mon serement, fait la chamberiere, mes chieres dames et amies, je ne scey que monsieur a pencé ne trouvé; mais oncques à ma vie je ne vis follie en ma dame, et l'ai servie bien léaument; et ce seroit bien grant chose que je ne l'eusse sceu.

— Quoi dea! dit le bon homme, je la viz davant moy!

— Par ma foy, fait l'une des commeres, non feistes, quelque chouse que vous diez: car, puis que gens sont l'un prés de l'autre, il n'est point à pencer qu'il y ait pour tant mal.

— Je scey bien, fait la chamberiere, que le ribaut y a bien tendu; mais il n'y a homme au monde à qui ma dame veille plus de mal que à lui; et ne scey comme il se mist en la meson, car, par ma part de pa-

radis, il n'y avoit oncques més esté, et ameroit mieulx madame qu'il fust pendu au gibet, et qu'elle fust arse. Je vous ay ja servi quatre ans léaument, quelque pauvre que je soie; mais je jureroye bien sur les saintes reliques de ceste ville que madame s'est aussi bien gouvernée et maintenue comme bonne preude femme vers vous comme femme fist oncques. Ha a! lasse! comme se porroit-il faire, fait-elle, que je ne l'eusse sceu, s'il y eust mal? Et, par mon ame, je estoie au plus prés. Pleust à Dieu que je fusse aussi bien quicte de touz les pechiez que je fiz oncques comme elle est de celui, combien que oncques homme ne toucha à ma bouche que celui que je espousay, dont Dieu ait l'ame, si lui plest; je n'en crains homme qui vive. »

Là viennent les aultres commeres, et les unes avant les aultres, et n'y a celle qui ne die de tres-bonnes raisons. L'une dit :

« Par le sacrement Dieu, mon compere, je croy que je suy une des femmes du monde qui plus vous ame emprés vostre femme;

més je vous jure par ma foy que, si je avois veu mal en elle, je vous le diroye.

— Par ma foy, fait l'autre, ce fust le deable qui ce fist pour vous departir d'ensemble, pource qu'il ne vous peut aultrement nuire.

— Hellas ! fait l'autre, la pouvre femme ne fine de plourer.

— Par Dieu, fait l'autre, elle est en voie de mourir.

— Et cuidés-vous, fait l'autre, que nous soions si sotes que, si elle estoit telle comme vous dites, nous la souffrissons en nostre compaignie ? Par ma foy, fait-elle, nanil, nous ne suymes pas si sotes que nous daignasson parler à elle, ne ne souffrerion pas que elle demourast en nostre rue ne environ nous. »

La mere s'en vient plourant, et lui court sus, et fait semblent qu'elle le veille prendre aux ongles, et dit :

« Ha a ! mauldite soit l'eure qu'elle vous fut oncques donnée, car vous lui avez perdu

son honneur et le mien ! Helas ! fait-elle, l'en vous fist grant honneur de la vous bailler, que, si el eust voulu, el eust été mariée à un grant chevalier, où el fust maintenant en grans honneurs ; mais elle ne vouloit avoir aultre que vous ; c'est bien raison que ainsi li en prengne, à la meschante ; il lui avoit bien à mescheoir.

— Ha a ! ma commere, fait l'une des autres commeres, ne vous courrocez point.

— Ha a ! mes chieres amies, fait-elle, si ma fille eust fait faulte, il ne m'en chalist, quar moy-mesme la estranglasse ; mais cuidés-vous que je soye bien aise de veoir ainsi mener ma fille à honte sans cause, à si grant tort que jamés ne lui pourroit amender ? »

Lors commencent toutes à tanser et à le blasmer. Et le pouvre homme commence à penser, et ne sceit que faire ; mais en effect il se guerit fort et apaise. La mere s'en va, et ses commeres l'appaisent doucement, et lui dient que ce n'est pas de merveilles si la mere se courroce, et entreprennent de ra-

mener la fille, et prennent congié. Et après s'en vient ung cordelier, ou ung jacobin, qui est son confesseur, et de sa femme, et sceit tout le fatras, et a pencion chacun an pour absouldre du tout, et s'en vient au bon homme et luy dit :

« J'ay bien esté esbahy de ce que l'en m'a dit. Certes je vous veil blasmer : car je vous jure par monseigneur saint Dominique, ou par monseigneur saint Augustin, je cognois vostre femme passé a dix ans ; més je prens sur le jugement de mon ame qu'elle est une des bonnes proudes femmes qui soit en tout le pays ; et le scey bien, quar elle est ma fille de confession, et l'ai bien serchée ; mais je n'y ay trouvé que tout le bien qui peut estre en femme, ne son corps ne fust oncques entechié du peché, et en mets mon ame en plege. »

Ainsi est vaincu, et se repent moult le bon homme d'en avoir tant fait, et croit qu'il n'en fust oncques riens.

Or faut-il savoir le prouffit que le bon-

homme aura d'avoir fait tel effroy : il sera, dorenavant, plus subget qu'il ne fust oncques, et, à l'aventure, deviendra povvre homme : quar sa femme, qu'il a diffamée, n'aura plus de honte, pource qu'elle sceit bien que tout chacun le sceit, et ne fera plus compte de riens. Et d'aventure la mere, les commeres, les cousines, les voisines, dont en y a aucunes qui n'avoient rien sceu de la besongne, seront dorenavant bien de la femme, et luy aideront à faire ses besongnes, aussi comme elles lui ont aidé à embrider son mari, pource qu'il estoit trop fort en gueulle. Et le gallant fera aussi d'autre part tant de services, et faire des pastez et des tartes qu'il mengeront ensemble ; et paiera tout le bon homme, et jamés n'en orra parler, par les bons moiens que les commeres y mectront : car il ne croiroit jamés que elles consentissent telles besongnes, et ne se doubtera plus de riens. Le sien se gastera à soustenir les fatras. La chamberiere, qui sceit bien toute la besongne et qui a bien travaillé

à faire la paix, sera aussi grant dame comme la mestresse, et se fera d'aulture part visiter, et sa mestresse lui aidera, car il fault faire courtoisie à qui la faict.

Or est-il envelopé en la nasse ; et face tout quant qu'il vouldra, car, quelque chiere qu'el luy face, el ne l'amera jamés : il viendra en vieillesse, et chierra en pouvreté, par le droit du jeu. Ainsi use sa vie en poines, en douleurs et gemissemens, où il est et sera tousjours, et finera miserablement ses jours.







## CONCLUSION

**C**y finent les *Quinze Joyes de Mariage*, lesquelles je appelle joyes pource que ceulx qui sont mariez ne povent avoir cognoissance des chouses dessusdites, et les tiennent à grant felicité, comme il appert, pource qu'ilz ne voudroient pour riens estre aultrement. Mais, quant à moy, je tiens telles chouses aux plus grans maleurtez qui puissent estre en terre. Et si les femmes se deullent de ce que je n'ay mis ou assigné lesdites chouses, que je tiens à maleurtez, surs elles comme surs les hommes, elles le me pardonront si leur plest, combien que je ne leur ay rien meffait, pource que tout est à leur louange et honneur.

Et aussi que, par regle generale, ces chouses dessusdictes tombent sus les hommes, comme j'ay dit dessus, ne je n'ay dit ne voudroie dire que toutes les joies, ne deux ne trois dessusdites, aviennent à chacun marié; mais je puis dire pour certain qu'il n'est homme marié, tant soit-il sage, cault ou malicieux, qui n'ait une des joies pour le moins, ou pluseurs d'icelles. Pourquoy on peut bien conclure que homme qui sans contrainte se met en telle servitude use bien de volenté.

Ne pourtant je ne veil pas dire qu'on ne face bien de soy marier; mais je ne tiens pas telles besteries à joies ne à felicitez. Au moins se deussent-ilz garder de se lesser ainsi abestir : car l'un voit ce qui avient aux aultres, et s'en scevent tres-bien mocquer et en faire leurs farses; mais, quant ils sont mariez, je les regarde embridez et abestis mieulx que les aultres. Si doit chacun se garder de se mocquer des aultres, car je ne voy nul exempt des joies dessusdites. Mais

chacun, endroit soy, croit le contraire, et qu'il est preservé et beneuré entre les aultres; et qui mieulx le croit mieulx est embridé. Je ne scey que c'est, sinon l'aventure du jeu qui le veult.

Et si l'en me demande quel remede aucun y pourroit mettre, je respons que ce seroit chouse possible, combien qu'elle soit difficile; mais au moins il y a remede, més je ne veil aultre chouse respondre à present. Mais, si aucun m'en vouloit demander de bouche, je lui en diroie mon avis; mais orendroit je me tais, pource que aucune dame, damoiselle ou autre m'en sauroit malgré. Combien que, en bonne foy, tout est à la louenge des femmes, comme j'ay dit; et ce que j'ay cy escrit, qui bien l'entendra ne trouvera point que les hommes ne aient toujours du pire, qui est honneur pour elles; et l'ay escrit à la requeste de certaines damoiselles qui m'en ont prié. Et si elles n'en estoient contentes, et elles vouloient que je preinsse peine à escrire pour elles, à l'en-

tencion d'elles et à la foule des hommes, ainsi qu'elles le pourroient entendre, en bonne foy je m'ouffre : car j'ay plus belle matiere de le faire que cette-cy n'est, veu les grans tors, griefs et oppressions que les hommes font aux femmes en plusieurs lieux, generalement par leurs forses, et sans raison, pource qu'elles sont febles de leur nature et sans deffense, et sont tousjours prestes à obeir et servir, sans lesquelles ilz ne sauroient ne pourroient vivre.





## NOTES

---

Page 3, ligne 17. *Voulsist*, pour *voudrait*.

5, 15. Ce Valère doit être Juvénal. Voir Satire VI, vers 30 et suiv.

6, 1. L'archidiacre de Thérrouenne n'est autre que Mathéolus, dont l'ouvrage, *le Livre de Mathéolus*, traduit en vers français, au XIV<sup>e</sup> siècle, par Jehan Le Fèvre, était très connu à l'époque où furent écrites *les Quinze Joyes de Mariage*.

9, 5. Les aiguillettes servaient à attacher le haut-de-chausses au pourpoint. On disait de celui qui était impuissant qu'il avait les aiguillettes nouées. Les dénouer, ou les tirer, c'était faire acte d'homme qui ne se trouvait pas dans ce cas.

10, 10. *Tieulx*, tels.

— 13. *Livrée* doit être pris ici dans le sens de garde-robe, les vêtements que le chef de famille délivre aux siens.

— 18. *Tel feu*, *telle vente*, tel prix, telle vente; suivant le cours du marché.

11, 4. *Sa femme convient mettre*, il faut mettre sa femme.

12, 7. *Il n'est mestier*, il n'est besoin, il est inutile.

13, 1. *Ceux qui scevent les lignes*, c'est-à-dire les lignages; ceux qui connaissent les généalogies.

— 2. *Il ne m'en chaut*, cela m'est indifférent. Du verbe *challoir*.

— 9-10. *Ecarlate*, nom donné à une sorte de drap, quelle que fût sa couleur. — *Malignes*, étoffe fabriquée à Malines. — *Fin vert*, autre étoffe.

14, 5. *Més en piece*, pas d'ici longtemps.

— 15. *Chaist*, pour *chut*, tomba.

15, 20. *Cuiderent* se rapporte à *tel et tel*: qui cherchèrent à m'avoir.

19, 2. *Ainsi m'aist Dieu*, etc.: que Dieu m'aide, comme il est vrai que...

— 11. *Mesnagier*, qui ne s'applique qu'aux personnes, semble être pris ici dans le sens d'économie.

— 12. *Meubles* veut dire ici *ressources*.

— 18. *En son courage*, c'est-à-dire en son cœur.

21, 7. Le créancier avait le droit de faire excommunier le débiteur qui ne le payait pas.

— 11. Sa sentence d'excommunication sera aggravée.

21, 18. *Aubes*, linges blancs. *Dans mes aubes*, dans mes langes, au berceau.

22, 14. *N'y a coulpe efficient*, n'y a pas mis de sa faute, n'en est pas coupable.

28, 1. *Endroit soy*, en ce qui le concerne.

— 12. *Se mettre hors de son charroy*, s'écarter de la bonne voie.

29, 4. *Chiet*, tomba. De l'infinif *cheoir*.

— 12. *Chatel* est mis ici pour *cheptel*, et, par extension, signifie, dans un sens général, le bien, l'avoir.

32, 5. *Botte* est pris ici dans le sens de tonneau, comme plus loin, page 35, ligne 10. Voir ce mot au Glossaire.

— 20. *Qu'il faille*, c'est-à-dire qu'il manque.

34, 16. *Dont il fist que foul*, en quoi il fit une folie.

35, 5. *Il seroit bien employé*, il serait juste que vous mériteriez que.

— 8. *Que vous luy sonnez*, que vous lui chantiez sa gamme, que vous lui fassiez sa semonce.

— 10. *Botte* est encore pris ici dans le sens de tonneau, comme plus haut, page 32, ligne 5. *Boyre comme bottes*, boire comme des tonneaux. Voir ce mot au Glossaire.

— 16. *Grand meschef*, c'est-à-dire grande dépense.

36, 13. *Choist*, tombé. Du verbe *choir*.

37, 22. *S'art*, se brûle. Du verbe *ardre*.

39, 1. *Patrouillé à journée*, tripoté toute la journée.

40, 2. *Quand elles gisent*, quand elles sont en couches. Du verbe *gésir*.

42, 9. *Voulst*, pour *voulsit*, voulut.

45, 7. *Menjent à raassie* n'offre pas un sens bien clair. Des éditions donnent *ressie*, qui viendrait alors de *recœnare*, manger à nouveau, prendre un goûter. Ne se pourrait-il pas aussi que *à raassie* fût une expression tronquée et voulût dire : jusqu'à rassasiement?

46, 11. *Une ceincture ayse*, probablement ceinture *aisée*, celle qu'on mettait sur le pourpoint, par opposition à celle qui serrait la taille. — *A deux ou trois ans*, c'est-à-dire qu'elle devra durer deux ou trois ans.

51, 3. *Dessiré*, ancienne forme de *déchiré*.

— 9. *Chaient*, tombent. De l'infinitif *choir*.

— 17. *Pelice d'avocatz, de sergeans*, etc., couvert d'avocats, etc., en étant envahi.

52, 1. *Ne trouve que*, ne trouve pas de quoi.

53, 19. *Merveilleuse* est pris ici dans le sens d'étrange, fantasque.

55, 14. *Il a doubte*, il a crainte.

56, 4. *Que la male boce s'y puisse ferir!* La bosse est une tumeur pestilentielle. Cette phrase équivaut donc à : « Que la peste les étouffe! »

59, 9. Pour *chatel*, voir la note de la page 29, ligne 12.

60, 4. *Eschapeillon*, escapade.

— 10. C'est-à-dire qu'ayant été oint de bon chrême, il devait avoir d'autant plus de foi.

62, 1. *A son honneur* veut dire ici à son gré, à sa satisfaction, comme plus loin, ligne 16, *honnou-  
rablement* signifie suffisamment.

63, 2. *Mérencolies*, mignardises.

— 5. *Bichotteries*, caresses.

— 23. *Vin fusté*, vin qui sent le fût.

65, 10. *Tout à escient d'aguet*, de propos délibéré, après s'y être préparée.

66, 19. *Que qu'en soit*, quoi qu'il en soit.

68, 4. *Voullist*, pour *voudrait*.

— 10. *Chere* veut dire ici visage.

69, 5. *Qui scet bien où il met le sien*, c'est-à-dire qui donne difficilement ses écus.

70, 18. On appelait *dauphin de Viennois* le fils aîné du roi de France.

71, 14. *A la vallue*, en état.

73, 1. *A qui elle tient son estat*, aux besoins de qui elle subvient.

74, 12. *Par m'ame*, par mon âme.

— 14. *Jusques à l'autre assise*. D'après une note de Le Duchat, cette locution serait empruntée à l'ancienne procédure, où un procès *apointé* à une assise ne pouvait se terminer qu'à l'assise prochaine. — Il explique aussi l'expression de *fièvre blanche* en disant qu'on appelait ainsi la fièvre des amoureux transis, parce qu'ils ont le teint pâle.

— 21. *Bien trencé d'aimer*, bien taillé pour aimer.

77, 4. *Chatrin*, d'après Le Duchat, homme qui tient sa femme en chartre.

78, 21. *Voullisse*, pour *voudrais*.

81, 12. *Avant la main*, tout d'abord, parce que *payer avant la main* signifiait payer à l'avance.

82, 8-9. *Être à ung*, c'est n'avoir qu'une opinion sur la même chose, être d'accord.

84, 8. *Li fault*, lui manque.

93, 10. *Pert*, pour *appert* : il paraît.

— 16. *Comme que*, bien que.

94, 22. *Vallist*, pour *vaudrait*.

95, 11. *En la buée*, à la lessive.

96, 3. Le vin qui est *en despence* est celui qu'on est en train de boire, le vin de la pièce qui est en vidange.

— 23. *N'y entreront mais en pièce*, n'y rentreront pas de longtemps.

98, 12. *Ainsi est, car qui ne pêche si encourt* : ainsi va le monde, car c'est celui qui ne pêche pas qui encourt les reproches.

103, 10. *A journée*, pendant toute la journée.

104, 1. *Sa livrée*, c'est-à-dire ce que son mari fournissait à son appétit.

105, 4-5. *A la goulée*, en avalant rapidement, à la dérobée.

— 7. *Meschant* veut dire ici peu vaillant.

109, 1-2. *Elle se chevira bien*, elle se tirera bien d'affaire.

111, 4. *Se saigne*, c'est-à-dire *se signe*, fait le signe de la croix. — *Fait grant admiracion*, fait grandement l'étonnée.

112, 10. *Je lessoye à vous le dire*, je renonçais à vous le dire.

— 20. *Me veulent faire mal de vous*, veulent me faire mal venir de vous.

114, 3. *Harde*, pour *arde*, de l'infinitif *ardre*, brûler.

— 12. *Celui dont le traistre m'a accusée*, c'est-à-dire celui dont le traître m'a accusée d'avoir eu l'accointance.

— 19. *Tout quanque*, tout ce que.

115, 15. *Cherra*, tombera. De l'infinitif *choir*.

117, 10, et 118, 1. Il est difficile, en effet, de bien sonner du cor en courant.

118, 19. Il s'agit de Notre-Dame de Roc-Amadour en Quercy.

— 22-23. A propos du dauphin de Viennois, voir la note de la page 70, ligne 18.

119, 3. *S'efforce*, c'est-à-dire prend des forces.

121, 13. *J'ay ma créance*, je crois.

— 20-21. *Je ameroye mieux le souffretage d'ailleurs*, j'aimerais mieux m'imposer une souffrance, une privation, d'un autre côté.

122, 3-5. Il doit y avoir là une réminiscence d'une poésie ou d'une chanson.

— 12. *Vaulsist*, pour vaudrait.

124, 3. On remarquera que *repoux*, qui veut dire ici *bousculade*, est employé plus loin, p. 125, l. 5, dans le sens de repos.

— 6. *Gest*, pour jais.

— 7. *Aimeaulx*, pour émaux.

— 15. *Se recroira*, sera recru, ne pourra plus avancer.

— 20. *Quant et quant*, auprès de sa femme.

125, 22. *Le sien se gastera*, son bien se dissipera.

127, 8. *Actendu* a ici le sens de cherché (*ad-tendere*, tendre vers).

129, 17. *En dangier de touz ses serviteurs*, c'est-

à-dire exposé à leurs caprices, sous leur dépendance.

131, 5. *Que pechié lui nuist*, c'est-à-dire qu'il porte la peine de ses péchés, de ses fautes de jeunesse peut-être.

— 7. *Arguant*, disputant, grondant.

— 12. *Appistolé*. Nous ne voyons pas l'origine de ce mot, qui veut dire ici arrangé. Ne serait-ce pas plutôt *affistolé*? On dit, dans le langage vulgaire, *rafistolé* pour *réparé*.

132, 4. *Portent*, pour *comportent*.

— 8. *Qui mieulx vous fait et pis vous a*, plus on fait pour vous, plus vous êtes difficile.

133, 18. *Qui n'y pourverra*, si l'on n'y pourvoit.

134, 10. *Il est en la chartre Nostre Seigneur*. Cette expression, qui fait évidemment allusion à ce que l'homme est tombé en enfance, nous semble vouloir dire que, n'ayant plus conscience de lui-même, il est abandonné à la miséricorde divine. On sait aussi que les fous ont été considérés comme personnes sacrées, se trouvant en communication avec Dieu et protégées par lui.  
— *Chartre* est encore le nom donné à une maladie qui arrête le développement de l'individu; mais, s'il fallait le prendre dans ce sens, que viendrait faire alors l'addition des mots *Nostre Seigneur*?

134, 15. *De quant qu'il, de tout ce qu'il. Quant* vient de *quantum*.

135, 19. *Ystra, sortira. De l'infinitif issir.*

137, 1. On appelle *forme* l'espace sur lequel est étendu un filet. C'est ici un espace d'eau dans lequel on attache les oiseaux apprivoisés qui doivent attirer les autres.

— 2. *Affectié, affaité, apprivoisé; terme de fauconnerie.*

138, 12-13. *Envoustemens et carathemens, maléfices* qui consistent en pratiques faites sur l'image d'une personne avec la pensée que la personne elle-même en ressentira les atteintes.

139, 13. On employait plutôt dans ce cas l'infinitif *reverdir*; mais c'est toujours le sens de planter là quelqu'un sans s'inquiéter de lui.

140, 6-7. *Si elle fust de mauvés gouvernement, si elle était à se mal gouverner, à se mal conduire.*

— 11. *Porter les braies, porter les culottes.*

144, 22-23. *Qui tant luy a ouffert de raison, qui lui a fait de telles propositions.*

148, 10. *Que que nul die, quoi qu'on en dise.*

149, 2. *Saint sur le baudroy, c'est-à-dire ceint sur l'endroit où porte le baudrier, comme Martin, une figure de l'horloge de Cambrai qui frappait les heures, et qui représentait un paysan dont les*

reins étaient fortement serrés par une ceinture. Cette explication est de Le Duchat.

152, 1. *Gastée*, c'est-à-dire compromise, perdue.

153, 6. *S'amour*, pour *son amour*.

154, 4. *Il ne m'a finé à journée de prier*, de toute la journée il n'a cessé de me prier.

— 22. *Par m'ame*, par mon âme.

156, 10. *Selle*, siège en bois. Il y a là un jeu de mots roulant sur les deux sens de *ban* et de *banc*.

— 11. *Tienge*, pour *tienne*.

— 17. *Guicher*, se tortiller, glisser de côté et d'autre.

163, 4. *Se est là pour si* adverbe.

— 9. *Traouiller*, nous dit Jannet, est un mot patois qui signifie mettre le fil en écheveaux. On a beaucoup discuté sur ce mot, qui a été imprimé de diverses manières. N'y aurait-il pas là simplement un mot tronqué par le copiste, qui aurait écrit *traouille* pour *travaille*?

— 10. *Sourt*, pour *surgit*. De l'infinitif *sourdre*.

164, 9. *Trousser et baguer*, faire les paquets et préparer les bagages.

165, 15. *Charreage*, ce qui est à charroyer, à transporter.

172, 8. *Se combat en champ*, se bat en duel.

— 17. *Pour la Paix*, c'est-à-dire à qui baisera la première *la Paix* dans l'église.

176, 20. *Desplée*, pour *déploie*.

177, 14. *Chevauché et chastré* (pour *chartré*), pris et emprisonné.

178, 13-14. *Jeunes homs* est ici pour *jeune homme*, au singulier. C'est un vestige de la langue du moyen âge, où tous les substantifs, étant supposés appartenir à la première déclinaison latine (singulier *us*, pluriel *i*), prenaient l'*s* au singulier et le perdaient au pluriel.

179, 11-12. *Si elle se atent à lui de ses besongnes*, si elle compte sur lui pour satisfaire ses désirs.

184, 4. *Desplée*, pour *déploie*, comme ci-dessus, page 176, ligne 20.

— 7. *Bien toust*, bien vite.

187, 23. *Je voys*, pour *je vais*.

188, 14. *Sur le jonc*, sur des nattes de jonc, ou sur du jonc ou autres herbes étendus par terre.

— 19. Du temps des guerres avec l'Angleterre, des sentinelles sonnaient du cor pour signaler l'approche de l'ennemi.

189, 8. *Paroil*, pour *pareil*.

191, 3. *Meschant* veut dire ici malheureux.

193, 5. *Ungs sanglons*, des sanglots.

198, 7. *Meschante*, malheureuse.

— 12. *Chalist*, pour *chaudroit*. De l'infinitif *chaloir*.

200, 10. *Seront bien de la femme*, s'entendront avec elle.

— 13. *Fort en gueulle* ne veut pas dire ici criant fort, mais qui a la bouche dure, qu'on ne conduit pas facilement.

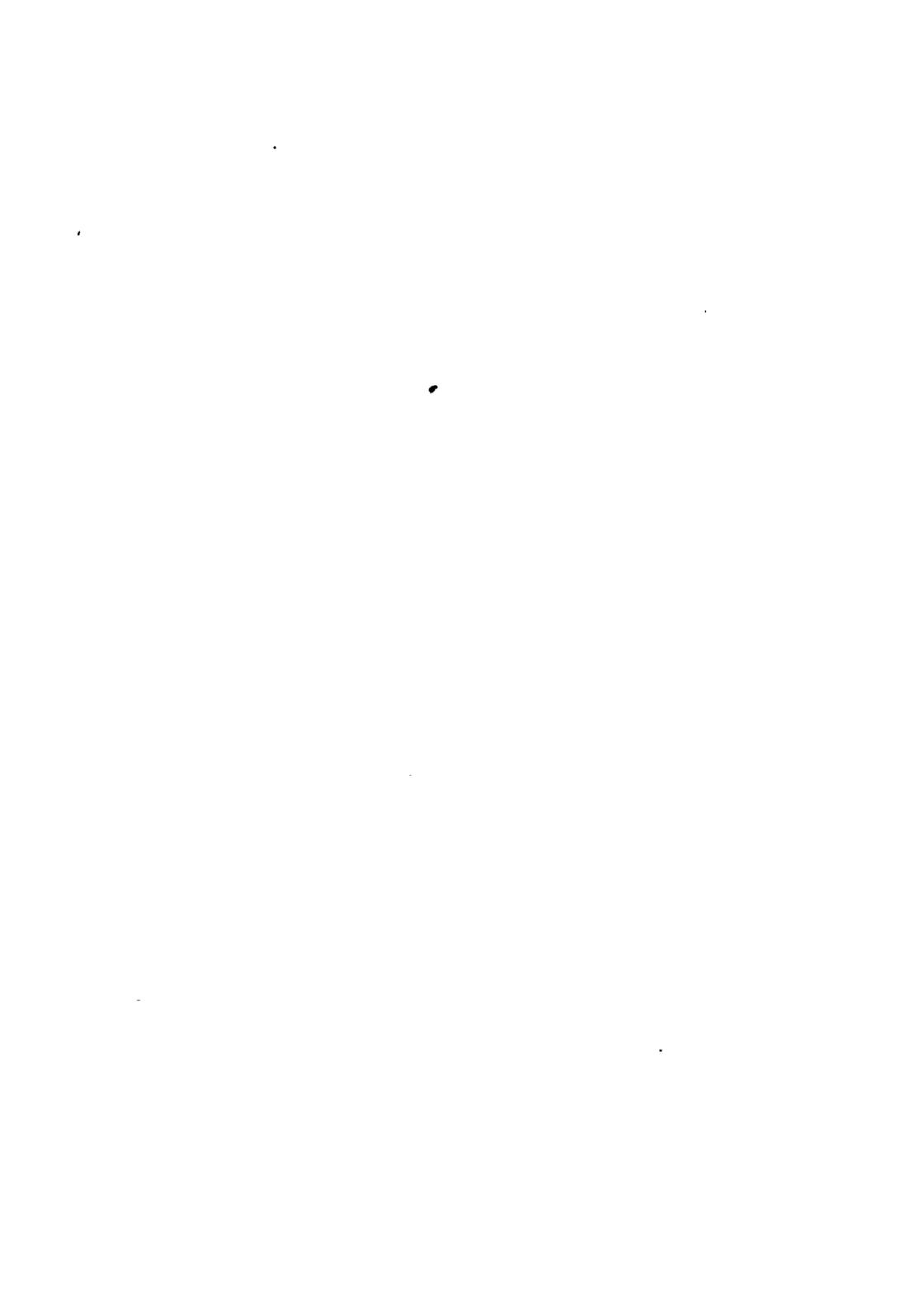
— 17. *Orra*, pour *oira*, entendra.

— 22. *Les fatras*, les folles dépenses de la maison.

202, 11. *Se deullent*, se plaignent, s'affligent. De l'infinitif *douloir*.

205, 1. *A la foulle*, à la charge.







## GLOSSAIRE

---

**ACERTENÉ**, assuré, certain.

**ACHAPTER**, acheter. Nous avons encore *achat*.

**AD**, pour *à*. C'est le mot latin. — *Jusques ad ce que*.

**ADOUBER**, réparer. On dit encore : *radouber* un navire.

**ADURÉ**, endurci.

**AFFOLER**, blesser.

**AFUSTÉ**, qui a goût de fût.

**AIST**, pour aide. — *Ce m'aist Dieu*, que Dieu m'aide.

**APPETER**, désirer. Du latin *appetere*.

**ARS**, **ARSE**, brûlé, brûlée. De l'infinif *ardre*.

**ASSUS (METTRE)**, accuser.

**AUCUN**, quelque.

**AVOY (exclam.)**, Dieu !

**BAGUER**, emballer le bagage.

**BANBON (A)**, pour *à bandon*, largement, sans mesure.

L'expression moderne à *l'abandon*, qui a beaucoup d'analogie avec celle-ci, a le sens plus spécial de : sans soin, négligemment.

**BEJAUNE**, naïf, innocent, comme le jeune oiseau qui a encore les bords du bec jaunes.

**BOBANT**, vanité, ostentation, amour du luxe.

**BOTTE**, tonneau. C'est le mot italien *botte*, qui a le même sens, et dont le diminutif *bottiglia* signifie bouteille.

**BOUGE**, valise.

**BUREAU**, ou *bure*, grosse étoffe de laine.

- CAULT, ou *caut*, prudent, fin, rusé. Du latin *cautus*.  
 CHALLOIR, être d'importance.  
 CHARTRE, prison.  
 CHERE, ou *chiere*, mine, figure.  
 CHEVANCE, avoir, argent, fortune.  
 CHEVIR, venir à *chef*, à bout, le chef étant le bout d'une étoffe.  
 CHOUSE, pour *chose*.  
 CIENS, pour *céans*.  
 COMPARAGER, comparer.  
 CONCLUS, vaincu.  
 CONTENT, discussion. Du latin *contentio*.  
 COUP (A), tout à coup.  
 CUIDER, penser, et, par extension, tenter, essayer, les efforts que l'on fait pour atteindre un but étant accompagnés d'un travail de la pensée.  
 CUTEL, couteau. Du latin *cultellus*.
- DANGEREUX, capricieux, difficile.  
 DARRAIN, AINE, dernier, dernière.  
 DEA. Interjection qui renforce le mot auquel on la joint. On a pensé, peut-être avec raison, que c'était un diminutif de *diable*.  
 DEBATU, abattu, fatigué.  
 DEFFAIRE (SE), dépérir.  
 DELICT, plaisir, amusement. Du latin *deliciae*.  
 DELICTER (SE), s'amuser, se délecter, se plaire.  
 DESBOIT, mauvais goût que laisse une boisson dans la bouche. On dit maintenant *déboire*.  
 DESCONFORT, découragement, désespoir.  
 DESPENDRE, dépenser.  
 DESSERVIR, mériter.  
 DETIRÉ, rompu, chétif.  
 DIVERS, capricieux, fantasque.  
 DONT, pour *d'où*.
- EMBARRÉ, enfermé.  
 EMPARLÉ, causeur, babillard.

- EMPRENDRE, entreprendre.  
 EMPRÉS, après. On disait aussi *en après*.  
 EN, pour *on*.  
 ENERRER, mettre en *erre*, c'est-à-dire en chemin : commencer, préparer.  
 ENGREGIER, aggraver.  
 ENGROISSE, grossesse. Voir *Groisse*.  
 ENNEL, anneau.  
 ENNUYT, cette nuit. Signifiait aussi *aujourd'hui*.  
 ENTECHIÉ, entaché.  
 ENVILLANI, outragé, offensé, trompé.  
 ESBANOIER (S'), se réjouir, se divertir.  
 ESCHIVER, pour *esquiver*, éviter.  
 ESCURÉ, amaigri.  
 ESPILLE, épingle.  
 ESPOINDRE, piquer.  
 ESTER, être en repos. Du lat. *stare*. — *Laissez-moi ester*, laissez-moi tranquille.  
 ESTORCE, contorsion, effort.  
 ESTRANGER, tenir à l'écart, en respect ; décourager.  
 ESTREF, étrier.  
  
 FIÉ, fief.  
 FINER, venir à fin, posséder, jouir. — Signifie aussi cesser.  
 FORCENÉ, hors de sens.  
 FUSÉE, fuseau.  
  
 GALLER, s'amuser, se réjouir.  
 GALLERIE, partie de plaisir, débauche.  
 GALOISE, qui aime à *galler*, à se réjouir ; qui se plaît au eu d'amour.  
 GLOUT, OUTE, gourmand, gourmande.  
 GROISSE, grossesse. Voir *Engroisse*.  
 GUERPIR, syn. de *déguerpir* : abandonner.  
 GUIBELET, vrille.  
 GUISE, mode.

HARDEMENT, audace.  
 HASCHÉE, peine, supplice.  
 HOBER, bouger.  
 HUCHER, appeler en criant.

• INTRODUIRE, instruire, dresser.  
 ISSIR, sortir.

JANGLER, plaisanter.

JASOIT, ou *jaçoit*, quoique.

JOLETRIN, godelureau, qui court après les femmes.

JOLIVETÉ, petit objet d'agrément, colifichet; — plaisir, amusement.

JOUSTE, pour *jouxte*, auprès. Du latin *juxta*.

LÉAUMENT, loyalement.

LIENS, LIANS, pour *léans* : là dedans.

LINCEUL, drap de lit.

MAIS QUE, ou *més que*, pourvu que.

MAL, MALLE, mauvais, mauvaise.

MALEURETÉ, malheur, misère.

MALHEURÉ, accablé de malheurs.

MANDÉE, mandement, appel.

MAT, vaincu, écrasé.

MÉS EN PIECE, pas d'ici longtemps.

MÉS QUE, pour *mais que*, pourvu que.

MESCHANT, malheureux, qui a mauvaise chance.

MESCHEOIR, arriver malheur.

MÉSEN, dorénavant.

MESTIER, besoin.

MESTOIER, métayer.

MOYE, pour *mienne*.

NE, pour *ni*.

NOER, nager.

NOISE, bruit, querelle.

NYCETÉ, niaiserie.

NYENT, rien (ital. *niente*).

O, pour *avec*.

OCCISION, tuerie, massacre. Du latin *occisio*.

OCTRIER, pour *octroyer*.

OIL, oui.

ONCQUES, jamais. Du latin *unquam*. — On disait aussi *oncques mais*.

ORENDROIT, maintenant.

ORILLER, prêter l'oreille.

OU, pour *au*.

PAST, appas.

PENNE, pour *panne* : étoffe de velours ou de soie. Du latin *pannus*.

PIEÇA, ou *piecza*, formé de *piece a* : depuis longtemps, c'est-à-dire : il y a une pièce de temps.

PIECE, espace de temps.

PITEUX, qui a de la pitié.

PLAIT, pour *plaid*, procès.

PLEGE, ou *pleige*, gage.

POSTE (A LA) de, à la convenance de, à la dévotion.

POU, pour *peu*.

POY, pour *peu*.

QUANQUE, ou *quant que*, tout ce que ; quant venant du latin *quantum*.

RAUDER, rire, se moquer.

REBOUTER, rebuter, repousser.

RECREU, recru, harassé, rendu.

REMEMBRER (anglais *remember*), remémorer, rappeler.

REPOUS, repoussade, bousculade. — S'emploie aussi pour *repos*.

REQUOQUILLÉ, vif comme un coq.

RETRAIRE, retracer, remettre sous les yeux, reprocher. — Retirer.

RIENS, qui vient de *res*, s'écrivait avec un *s*.

RIOTE, dispute, querelle.

RIPPOPÉ, pour *ripopée* : mélange fait avec des restes de vins, et, par extension, mauvais vin.

SAILLIR, sortir.

SANGLON, sanglot.

SERCHER, pour *chercher*. De l'italien *cercare*, venant du latin *circare* (*circus*), faire le tour de.

SI QUE, de telle sorte que.

SOMME, charge, fardeau. D'où l'expression de *bête de somme*.

SOULACIER (SE), ou *solacier*, se réjouir, s'amuser. De *soulas* (lat. *solatium*).

SOULOIR, ou *se souloir*. Du latin *solere*.

SOURDRE, surgir.

TANTOST, bientôt.

TOLLIR, enlever. Du latin *tollere*.

TIFER, pour *attifer*.

TOUAILLE, serviette. Se dit plus spécialement du linge suspendu à un rouleau et qui sert à s'essuyer les mains.

TRAILLE, pour *treille*.

TRIBOIL, ou *tribouil*, tourment, tracas, embarras.

VÉAGE, pour *voyage*.

VILLENER, faire du mal.

VIS, visage.

VITAILLER, commencer à vivre.

VOIR, vrai, vraiment.

YSTRA, pour *issira*, sortira. De l'infinif *issir*.





## TABLE

---

	Pages
NOTE DE L'ÉDITEUR. . . . .	i
PRÉFACE . . . . .	v
Prologue . . . . .	1
La Première Joye . . . . .	9
La Seconde Joye . . . . .	24
La Tierce Joye . . . . .	30
La Quarte Joye. . . . .	47
La Quinte Joye. . . . .	58
La Sixte Joye . . . . .	87
La Septiesme Joye. . . . .	101
La Huictiesme Joye . . . . .	117
La Neufviesme Joye . . . . .	127
La Dixiesme Joye . . . . .	136
La Onziesme Joye. . . . .	143
La Douziesme Joye . . . . .	159
La Treziesme Joye. . . . .	167
La Quatorziesme Joye . . . . .	174
La Quinziesme Joye. . . . .	182
Conclusion . . . . .	203
NOTES. . . . .	207
GLOSSAIRE . . . . .	221



*Imprimé par Jouaust et Sigaux*

POUR LA

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

M DCCC LXXXVII

# TABLE DES GRAVURES

AVEC LA DÉSIGNATION

DES PASSAGES AUXQUELS ELLES SE RAPPORTENT

---

PREMIERE JOYE, page 20, lignes 11-13. — « Et fait tant qu'il vient en sa meson garny de toutes choses. »

SECONDE JOYE, p. 27, l. 19-20. — « Pensez comment elle se exploicte à danser. »

TIERCE JOYE, p. 32, l. 11-12. — « La dame et les commeres parlent et raudent. »

QUARTE JOYE, p. 55, l. 17-18. — « Et lors se prent à plourer ung des petis enfans, et la dame prend une verge et le bat tres-bien. »

QUINTE JOYE, p. 73, l. 10-12. — « Le gentil galant parlera encore à la chamberiere de la dame, qu'il rencontrera en allant à la fontaine. »

SIXTE JOYE, p. 98, l. 19-21. — « Car, à l'aventure, l'escuier dont il lui a parlé viendra la nuit par l'uis de derriere, ou montera par une fenestre. »

— Cul-de-lampe à la page 100.

SEPTIESME JOYE, p. 111, l. 13-16. — « J'en donne au deable tout quant que il en a dessoubz mes deux mains, si oncques bouche d'omme toucha à la moye. »

— Cul-de-lampe à la page 116.

HUITIÈSME JOYE, p. 123, l. 3-4. — « Et fault qu'il la maine par la bride pour passer ung pont. »

— Cul-de-lampe à la page 126.

NEUFVIÈSME JOYE, p. 132, l. 14-15. — « Enten à moy, « mon beau filz : je regarde ton gouvernement, qui ne me « plaist pas. »

DIXIÈSME JOYE, p. 140, l. 13-14. — « Il avient aucunesfois que l'ome ou la femme demandent estre separez. »

— Cul-de-lampe à la page 142.

ONZIÈSME JOYE, p. 153, l. 11-12. — « Car l'en lui baille la damoiselle derriere lui. »

— Cul-de-lampe à la page 158.

DOUZIÈSME JOYE, p. 163, l. 8-9. — « Elle lui fait tenir sa fusée quant elle traouille le samedi. »

— Cul-de-lampe à la page 166.

TREZIÈSME JOYE, p. 168, l. 19-20. — « Si prent congié de sa femme. »

QUATORZIÈSME JOYE, p. 175, l. 8-9. — « Mais advient que la dame va de vie à trespassement. »

QUINZIÈSME JOYE, p. 183, l. 19-23, et p. 184, l. 3-4. — « Et, ainsi qu'il le veult ferir, la dame, pour pitié du pouvre homme... vient embracer son mary..... Et sur ce le galant... desplée ses jambes. »

---

LES QUINZE JOIES  
DU MARIAGE

ÉTUDE SATIRIQUE DU SEIZIÈME SIÈCLE

TRADUITE PAR

GASTON DE PARAY.



PARIS  
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
Palais-Royal, Galerie d'Orléans, 13.

—  
1860



LES

# QUINZE JOIES DU MARIAGE

---

## AVANT-PROPOS.

---

Plusieurs ont essayé de démontrer, à l'aide de preuves et de grands raisonnements, que c'est une plus grande félicité pour l'homme de vivre ici bas en toute franchise et liberté, que d'asservir sa volonté, sans y être contrain!. D'après leur opinion, on pourrait dire qu'un homme n'a pas son bon sens lorsque, jouissant des joies et des plaisirs du monde comme aussi d'une brillante jeunesse, il arrive, sans nécessité, conduit par sa libre volonté et son propre mouvement, à l'entrée d'une prison étroite, pleine de douleurs, de gémissements et d'angoisses, et qu'il s'y introduit. Car, lorsqu'il est logé là, on lui ferme la porte qui est de fer et est munie de grosses barres, et il est si étroitement tenu que jamais ni prières, ni argent ne pourront le faire sortir. Mais surtout devrait-on bien le tenir pour fou et pour dénué de sens, de s'être ainsi emprisonné, s'il avait ouï auparavant pleurer et gémir au-dedans de la prison ceux qui y étaient déjà captifs.

Il est si vrai que l'homme est de sa nature porté à aimer la liberté et l'indépendance , que plusieurs puissants seigneurs ont perdu leurs seigneuries en voulant ravir la liberté à leurs sujets. Mais aussi , plusieurs cités et villes et divers petits peuples ont été victimes de leur rébellion , en cherchant une trop grande indépendance , ce qui a été cause de guerres terribles et de massacres.

C'est ainsi que les nobles Français se sont affranchis et exemptés des tributs et des servitudes que leur imposaient les Empereurs romains : mais ce n'a pas été sans livrer et perdre de nombreuses batailles. Il arriva même que , n'étant pas assez puissants pour tenir tête aux légions impériales qui étaient entrées dans leurs terres, ils aimèrent mieux laisser et abandonner leur pays, que de s'asservir et de payer tribut à l'Empereur, montrant bien dans cette circonstance toute la noblesse de leurs cœurs. Ils s'en allèrent conquérant vaillamment de nouveaux pays et de nouvelles terres. Plus tard ils recouvrèrent, à la pointe de leur noble épée, leurs terres de France, qu'ils ont conservées jusqu'à ce jour libres pour leur plus grande prospérité. Et comme autrefois, toutes les nations qui vivaient dans la servitude désiraient être en France, pour être francs (1), il en résulta que la France devint la contrée du monde la plus noble, la plus riche, la plus peuplée, ayant les villes les mieux bâties et les plus populeuses, contrée florissante par ses richesses, la science, l'habileté, la foi catholique et les nombreuses vertus de ses habitants. Or, comme ceux-ci étaient libres, la raison voulait que tout

(1) *Francs*, c'est-à-dire indépendants. Il y a ici un jeu de mots que nous ne pouvons conserver qu'en maintenant les termes mêmes de l'original.

peuple de leur domination fût libre aussi et que, pour cela, ils donnassent à leurs sujets la loi qu'ils ont prise pour eux, car il n'est pas raisonnable d'avoir un droit pour soi et un autre pour son voisin. — Une pareille injustice aurait pour effet de causer la ruine d'un pays, d'en éloigner le peuple, d'en écarter la science et plusieurs autres vertus, et, par suite, d'occasionner toutes sortes de vices et de péchés. Ainsi donc, il importe que chacun désire le bien commun (1).

Mais on peut dire en général que celui qui ne cherche pas son intérêt personnel, est un homme dénué de sens, même quand il agit sans nuire à autrui. Ne prendrait-on pas, en effet, pour un fou celui qui, de propos délibéré, viendrait se mettre dans une fosse large par le bas, étroite par le haut, et d'où il lui serait impossible de sortir? De pareilles fosses sont faites pour prendre les animaux sauvages dans les forêts. Ceux qui y tombent sont tout d'abord bien étonnés; puis ils tournent dans l'espoir de découvrir le moyen d'en sortir; mais il n'est plus temps.

Ceux qui se marient ressemblent au poisson qui, libre en pleine rivière, va et vient où il lui plaît et tant va et vient qu'il trouve une nasse borgne (2) où sont plusieurs poissons qui se sont laissés prendre à l'appât enfermé dedans, dont ils ont senti l'odeur. Et dès que ce poisson les a vus, il se donne beaucoup de peine pour les rejoindre; il tourne tant

(1) Il y a dans le texte des deux ou trois phrases qui précèdent et de celle qui suit, une telle incohérence d'idées, que nous avons cru devoir prendre la liberté de rétablir l'enchaînement et l'ordre qui nous ont paru le plus rationnels.

(2) Engin de pêche, muni de deux ouvertures dont une reste fermée; c'est ce qu'on appelle en provençal *Jambin*.

autour de la nasse qu'il en découvre l'entrée, et il y pénètre, espérant trouver les plaisirs et les délices dont il croit que les autres jouissent. Dès qu'il y est, il n'en peut plus sortir et il ne rencontre que deuil et tristesse, là où il croyait trouver toute joie et tout agrément.

On peut en dire autant de ceux qui se mettent en ménage. Ils voient les gens mariés qui font semblant de nager et de s'ébattre dans la nasse, et pour ce, ils font tant qu'ils trouvent moyen d'y entrer. Mais quand ils y sont, ils ne s'en peuvent retourner et force leur est bien de demeurer là.

Voilà pourquoi un docteur nommé Valère disait à un sien ami qui s'était marié et qui lui demandait s'il avait bien fait : « Ami, n'avez-vous pu trouver une fenêtre bien élevée d'où vous vous seriez laissé choir dans une rivière profonde, la tête la première ? »

Ce qui prouve que l'on doit s'exposer à de grands dangers avant de perdre son indépendance.

Bien grand fut le repentir de l'archidiacre de Théroenne (1) qui pour entrer en ménage renonça aux nobles privilèges de la profession de clerc, et se maria avec une femme veuve, qui, suivant ce qu'il raconte, le tint longtemps dans un servage plein de douleur et de tristesse. Aussi, puisant des forces dans son repentir même, et voulant être utile à la postérité, il composa sur le mariage un beau traité. Plusieurs autres enfin ont cherché à démontrer de différentes façons tous les désagréments de la chose.

(1) Cet archidiacre de Théroenne avait non Mathéolet; il fit un livre qui fut traduit en vers au XIV<sup>e</sup> siècle, par Jehan Le Fèvre, et qui obtint un grand succès.

Or, de même que quelques écrivains pieux et bons catholiques, considérant et contemplant les grandes joies que la Vierge Marie a pu avoir durant les saints mystères de l'Annonciation, de la Nativité et de l'Ascension de Jésus-Christ, ont écrit à ce propos de belles et dévotes oraisons en l'honneur et à la louange de cette bienheureuse Vierge Marie, — de même, — examinant et considérant l'état de mariage dans lequel je ne me suis jamais trouvé, parce qu'il a plu à Dieu que je sois dans un autre servage et que je ne puisse recouvrer ma liberté, — j'ai songé qu'il y a quinze cérémonies dans le mariage, autant que je puisse en juger par ce que j'ai vu et entendu dire à ceux qui le savent bien. Ceux qui sont mariés tiennent ces quinze cérémonies pour autant de joies, de délices et de félicités, auxquelles nulles autres joies ne sont comparables. Mais, pour qui a le jugement droit, ces quinze joies du mariage ne sont, à mon avis, que tourments, douleurs et tristesses, les quinze plus grandes calamités qui soient sur terre, les plus grandes peines qu'on puisse supporter, sauf la rupture des membres.

Et pourtant je ne blâme point ceux qui se mettent en ménage, je suis de leur opinion et dis qu'ils font bien, parce que nous ne sommes en ce monde que pour faire pénitence, souffrir toutes sortes d'afflictions et mâter notre chair, afin de gagner le paradis. Or, il me semble que l'homme ne peut s'assujétir à une plus rude pénitence qu'en endurant et supportant les grandes peines et les grands tourments qui sont racontés et décrits ci-après.

Une chose consolante, c'est que ceux qui sont mariés prennent ces peines et tourments pour des joies et des agréments, et qu'ils sont aussi endurcis

et habitués qu'un vieil âne à porter le bât ; il semble même qu'ils soient tout aises de ces afflictions, ce qui me fait douter si on leur en fera un mérite.

Ainsi donc en examinant ces peines qu'ils tiennent pour joies, considérant combien leur sentiment est différent du mien et de celui de beaucoup d'autres, je me suis amusé en les regardant nager dans la nasse où ils sont si bien emprisonnés, à décrire ces *Quinze joies du mariage*, pour leur plus grande consolation ; j'aurai perdu ainsi ma peine, mon encre et mon papier.

Quant à ceux qui sont célibataires, je suis convaincu qu'ils ne laisseront pas de se marier et de se mettre dans la nasse ; mais ils pourront bien se repentir quand il ne sera plus temps. Aussi demeureront-ils toujours en possession de ces joies et ils finiront misérablement leurs jours (1).

(1) Cette conclusion désespérante revient à la fin de chaque chapitre comme une ritournelle.

---

## LA PREMIÈRE JOIE.

---

La première joie du mariage se présente lorsque le jeune homme est en sa belle jeunesse, qu'il est frais, coquet et pimpant, et qu'il n'a d'autre souci que de courir le guilledou, de faire et de chanter des ballades, de regarder les belles et d'aviser aux moyens de se procurer des plaisirs et d'acheter les colifichets qui conviennent à sa condition. Alors, il ne s'inquiète pas d'où vient son argent, car il a peut-être encore son père et sa mère ou d'autres parents qui lui fournissent ce dont il a besoin.

Or, malgré qu'il ait largement ses aises et ses plaisirs, il se trouve à plaindre ; il regarde les gens mariés qui sont dans la nasse bien emprisonnés et qui se divertissent, ce lui semble, parce qu'ils ont avec eux l'appât, c'est-à-dire la femme qui est belle, bien parée, vêtue de beaux habits que le plus souvent le mari n'aura pas payés, car on lui fait accroire que c'est le père ou la mère de la jeune femme qui les ont achetés.

Notre jeune homme tourne autour de la nasse et fait tant qu'il entre. . . . et se marie. Et comme il a hâte de goûter à l'appât, il arrive qu'il s'informe à peine de la dot, et prend femme au cours du marché (1).

Voilà donc le pauvre jeune homme dans la nasse, lui qui n'avait coutume de songer qu'à chanter et à acheter des aiguilletes (2), bourses de soie et autres brimborions pour donner aux belles. Il joue et se délecte quelque temps dans sa prison, et ne se soucie pas d'en sortir, jusqu'à ce qu'il vienne à réfléchir; mais alors il n'est plus temps; il faut qu'il donne à sa femme la toilette exigée par son rang.

Celle-ci qui est de belle et joyeuse humeur, aperçut l'autre jour, à une fête où elle se trouvait, des dames, bourgeoises ou autres femmes de sa condition, qui étaient habillées à la dernière mode. Elle se dit à part elle, que sa naissance et sa famille exigeaient qu'elle fût aussi bien mise que les autres. Aussitôt, elle avise au lieu, au temps et à l'heure convenables pour traiter la question avec son mari.

Certes, les femmes devraient toujours parler des choses qui les intéressent là où leurs maris sont plus soumis et plus enclins à céder, à savoir, au lit où l'époux compte se procurer agréments et plaisirs et où il lui semble qu'il n'y a pas autre chose à faire.

Or, la dame en question se met à dire :

— Mon ami, laissez-moi, car je suis en un grand souci.

— Ma mie, dit-il, et à quel propos ?

(1) « Avient souvent qu'il enquiert petitement des besogneuses et s'y bonte tel feur, telle vente. »

(2) Les aiguilletes étaient des lacets qui attachaient les haut-de-chausses au pourpoint.

— Certes , fait-elle , j'ai bien sujet , mais je ne vous en dirai rien , car vous ne faites compte de ce que je vous dis.

— Ma mie , expliquez-moi pourquoi vous me parlez ainsi ?

— Pardieu , monsieur , il n'est pas nécessaire , car il s'agit d'une chose dont vous ne feriez pas de cas , après que je vous l'aurais dite , et vous croiriez que j'ai eu un autre motif pour parler.

— Vraiment , vous me direz . . .

— Eh bien ! fait-elle , puisque cela vous plaît , je parlerai . . . Mon ami , vous savez que je suis allée l'autre jour à telle fête , où vous m'envoyâtes ; assurément cela ne me plaisait guère. Quand je fus là , je crois qu'il n'y avait pas de femme ( de si petite condition qu'elle fût ), qui fût aussi mal habillée que moi. Or , je ne le dis pas pour me vanter , mais , Dieu merci ! je suis d'aussi bon lieu que dame , damoiselle ou bourgeoise qui étaient là ; je m'en rapporte à ceux qui connaissent les généalogies. Je ne parle pas pour ma toilette , car je ne me préoccupe guère de quelle façon je suis mise , mais j'ai vraiment honte pour vous que j'aime et pour mes connaissances.

— Dieu ! chère amie , quelle toilette avaient-elles donc à cette fête ?

— Par ma foi , il n'y avait si humble femme de mon rang qui n'eût une robe d'écarlate , ou de Malines (1), ou de fin tissu vert , fourrée de petit-gris ou de menu-vair (2), à grandes manches , avec chaperon à l'ave-

(1) Il y avait à Malines des fabriques renommées de tissus.

(2) Le menu-vair et le petit-gris (appelé alors bon-gris), sont deux espèces de fourrures.

nant à grande cruche (3), avec un manteau de soie rouge ou vert, trainant jusqu'à terre et tout-à-fait à la nouvelle mode. Quant à moi, j'avais encore la robe de mes noces, laquelle est bien usée et bien courte, parce que j'ai beaucoup grandi depuis qu'elle a été faite; j'étais encore jeune fille quand je vous fus donnée; mais je suis déjà si usée et j'ai eu tant de peine que je semblerais bien être la mère de telle dont je pourrais être la fille. J'ai eu si grand'honte quand je me suis vue au milieu de ces dames, que je n'osais ni ne savais faire contenance. Ce qui m'affligea le plus, ce fut d'entendre Mme de X... et la femme de Y... me dire devant tout le monde que c'était honteux que je ne fusse pas mieux mise. Par ma foi, il se passera du temps avant qu'elles ne me voient autrement.

— Voyons, ma mie, fait le bonhomme, je vous dirai: vous savez bien, ma mie, que nous avons beaucoup à faire et vous savez, ma mie, que, quand nous entrâmes en ménage, nous n'avions guère de meubles; il nous a fallu acheter lits, matelas, mobilier, et bien d'autres choses; aussi, n'avons-nous pas grand argent à présent. Vous savez bien, ma mie, qu'il nous faut acheter deux bœufs pour notre métayer de tel endroit. Et encore l'autre jour, le pignon de notre grange est tombé, faute d'un toit: c'est la première chose à refaire. Puis, il me faut aller à la Cour de tel lieu, à cause du procès que j'ai pour votre terre du même lieu; terre

(3) Le chaperon était une sorte de capuchon qui servait de coiffure aux hommes comme aux femmes. Il tenait à la chape ou cape, espèce de manteau, ou pouvait en être séparé. L'étoffe, la couleur, les ornements variaient suivant les classes. Nous n'avons pas de renseignements particuliers sur les chaperons à cruche, dont parle ici notre auteur.

dont je n'ai rien tiré, ou du moins bien peu et qui m'occasionne grande dépense.

— Ah ! monsieur, je savais bien que vous ne sauriez m'entretenir d'autre chose que de ma terre ?

Sur ce, la dame se tourne de l'autre côté en disant :

— Pour Dieu, laissez-moi tranquille, car je ne vous reparlerai jamais de cela.

— Quoi ! répond le bonhomme, voilà que vous boudez sans motif !

— Non, vraiment ; mais si vous n'avez rien tiré ou peu de chose de ma terre, je n'en puis mais. Vous savez bien qu'il était question de me marier à tel ou à tel, et à plus de vingt autres qui ne demandaient seulement que mon corps ; mais vous savez bien aussi que vous faisiez auprès de moi tant d'allées et de venues que je ne voulais que vous ; ce dont Monsieur mon père m'a su et me sait encore fort mauvais gré : aussi ai-je bien sujet de m'en vouloir, car je crois que je suis la plus malheureuse des femmes... Je vous le demande enfin, Monsieur, ai-je la toilette des femmes de tel et tel qui voulurent m'épouser, et ne suis-je pas cependant de meilleure famille qu'elles ? Par Saint-Jean ! mieux valent les robes dont elles font cadeau à leurs femmes de chambre, que celle que je mets le dimanche. Je ne sais vraiment pourquoi il meurt tant de braves gens, qui font grand'faute ; à Dieu ne plaise que je ne vive pas plus longtemps ! Du moins vous seriez débarrassée de moi et je ne vous causerais plus de déplaisir !..,

— Par ma foi, chère amie, voilà qui est mal parlé ; car vous savez qu'il n'est chose que je ne fasse pour vous ; mais vous devez songer à notre posi-

tion. Voyons , tournez-vous vers moi , et je ferai ce que vous voudrez.

— Pour Dieu , laissez-moi en paix ; je ne suis guère bien disposée , et plutôt à Dieu que vous ne le fussiez jamais mieux que moi ; vous ne me toucheriez jamais.

— Non ?

— Certes , non !

Alors croyant l'éprouver , le bonhomme lui dit :

— Si je venais à trépasser , vous seriez bien vite mariée à un autre ?

— Moi ! .. ce serait certes pour l'agrément que j'ai eu... Ah ! j'en jure Dieu , jamais bouche d'homme n'approcherait la mienne !... Et si je savais de vivre après vous , je trouverais moyen de m'en aller la première.

Là-dessus la dame se met à pleurer , et elle reste dans son coin , malgré le désir qu'elle a de revenir. Son bonhomme de mari en est content et mécontent à la fois ; content , parce qu'il croit sa femme froide et trop chaste pour se soucier d'une grossière jouissance , et parce qu'il pense en être tendrement aimé ; — mécontent , parce qu'il la voit pleurer , ce qui le désole et l'attriste. Il n'aura pas de repos , qu'il ne l'ait apaisée et il cherche tous les moyens de lui être agréable. Mais elle qui ne songe qu'à voir réussir le coup qu'elle a monté pour avoir une robe , demeure inconsolable.

Elle se levera de bon matin et plus tôt qu'elle n'a coutume , et tout le jour elle fera mauvaise mine , si bien qu'il n'aura d'elle aucune bonne parole. La nuit venue , lorsqu'elle sera couchée , le bonhomme écouterà si elle dort ; il regardera si elle a les bras bien couverts , et

il les couvrira, s'il est besoin. La dame fait alors semblant de s'éveiller, et le bonhomme lui dit :

— Dormez-vous, chère amie?

— Nenni! répond-elle.

— Etes-vous bien apaisée?

— Apaisée?... ma colère est bien peu de chose....

Et, Dieu merci, ajoute-t-elle en soupirant, j'ai assez de bonheur, grâce à Dieu!

— Certes, ma mie, nous en aurons toujours assez, s'il plaît à Dieu. J'ai songé à vous donner telle toilette que, — je m'en flatte, — il n'y aura pas aux noces de ma cousine, de femme mieux mise que vous.

— Ah! soyez sur que je n'irai à aucune fête, cette année.

— Vous irez, ma mie, et vous aurez ce que vous demandez.

— Ce que je demande!... Mais je ne demande rien; mais Dieu m'est témoin que je ne parle pas par l'envie que j'ai d'être belle, car je ne voudrais jamais mettre les pieds hors de la maison, excepté pour aller à l'église. Ce que je vous ai dit, n'a été qu'à cause des propos tenus par les autres, car j'ai été bien informée par mon amie\*\*\*, qui en a entendu de belles.

Sur ce, le pauvre mari qui est nouvellement en ménage, qui a beaucoup d'affaires sur les bras, qui n'a qu'un piètre avoir et auquel la robe coûtera peut-être cinquante ou soixante écus d'or, devient tout pensif. Mais il a beau réfléchir, il ne trouve guère moyen de se procurer de l'argent; il lui en faut pourtant, car il songe à sa femme qui lui semble la meilleure et la plus honnête des femmes, et il loue Dieu en son cœur de lui avoir donné un si précieux trésor. Alors il se tourne et se retourne dans son lit, et, de toute la nuit, il ne dormira pas d'un sommeil paisible.

Il arrive quelquefois que la dame est si rusée qu'elle se doute de ce qu'il en est ; mais elle en rit tout bas sous les draps.

Quand vient le matin , le bonhomme qui est tout fatigué des préoccupations de la nuit , se lève et sort. Il va prendre le drap et l'étoffe à crédit ; il s'oblige pour ce vis-à-vis des marchands, ou bien il fait un emprunt, ou encore il engage dix ou vingt livres de rentes , à moins qu'il ne se décide à vendre un vieux joyau d'or ou d'argent , qui date de son bisaïeul et que son père lui a légué. Il fait tant enfin qu'il revient au logis , pourvu de tout ce que la dame lui a demandé. Celle-ci fait semblant de ne pas s'en soucier ; elle maudit tous ceux qui ont amené un luxe pareil , et quand elle voit que la chose est faite et que son mari a apporté le drap et l'étoffe , elle lui dit :

— Mon ami , n'allez pas me reprocher, un de ces jours , de vous avoir fait dépenser votre argent , car je ne fais pas plus de cas d'une robe que d'un denier. L'essentiel pour moi est que je sois vêtue chaudement.

Bref , la robe se fait avec la ceinture et le chaperon ; le tout sera montré dans maintes églises et dans maints bals.

Mais vient le terme convenu pour solder les créanciers ; le pauvre mari ne peut les payer ; ceux-ci ne veulent plus attendre ; ils font vendre ses meubles ou le font excommunier (1) ; la dame apprend ce qui se passe et assiste à l'encan. Souvent il arrive qu'on saisit les bijoux pour lesquels la dette a été con-

(1) En cas de non paiement , un débiteur pouvait être excommunié, sur la demande de son créancier (Voir Ducange, *Glossarium media et infima latinitatis*).

tractée. Après l'excommunication , le mari sera peut-être accablé par une nouvelle sentence et force sera à la dame de garder la maison.

Dieu sait alors dans quel plaisir et dans quelle joie le pauvre homme vit et use ses jours , car la dame va criant par la maison et disant :

— Maudite soit l'heure qui me vit naître ! Que ne sois-je morte au berceau ! Hélas ! jamais pareille honte accabla-t-elle une femme de mon rang et si tendrement élevée ? Ah ! j'ai beau m'épuiser à diriger la maison , tout ce que j'amasse se perd. J'aurais pu , si je l'eusse voulu , être mariée à plus de vingt prétendants qui m'auraient donné honneur et richesse ; car je sais bien comment sont leurs femmes aujourd'hui ! Pauvre malheureuse, pourquoi la mort ne vient-elle pas me prendre ?

Ainsi se lamente la dame qui ne songe point aux dépenses qu'elle a faites, aux robes et bijoux qu'elle a voulu avoir, aux fêtes et aux noces où elle est allée, lorsqu'elle eût dû rester dans sa maison à s'occuper de son ménage. Elle met tout sur le compte de son mari qui est, certes, bien innocent.

Ce dernier est si ahuri par tout ce qui passe, qu'il ne croit pas qu'il y ait de la faute de sa femme. Ne me demandez point les tristes pensées dans lesquelles vit le pauvre homme. Il ne dort et ne repose jamais. Il ne songe qu'aux moyens d'apaiser sa femme et de payer ses dettes ; mais ce qui le contrarie le plus est de voir la dame se désoler outre mesure.

C'est ainsi qu'il languit et végète dans la pauvreté et il aura grand-peine à s'en relever, après s'être de la sorte acculé. Mais tout ne lui est que sujet de joie : il est emprisonné dans la nasse, et il

ne s'en repent point , et s'il n'y était, il s'y mettrait bien vite. Il y usera sa vie et finira misérablement ses jours.

---

## LA SECONDE JOIE.

---

La seconde joie se réalise quand la dame se voit richement parée, comme il a été dit, et qu'elle sait bien qu'elle est belle (car si elle ne l'est pas, elle se l'imagine et le croit ainsi). Alors elle va à nombre de fêtes, de réunions et de pèlerinages, ce qui quelquefois ne plaît guère au mari; dans ce cas elle s'entend avec sa cousine, sa commère et un cousin qui bien souvent ne lui est rien, mais elle a l'habitude de le nommer ainsi et pour cause; — sa mère même, qui est parfois au courant des affaires, a affirmé que c'était un cousin, afin d'éclaircir le cœur du pauvre homme, dans le cas où il l'aurait troublé.

Quelquefois le mari, qui ne veut pas que la dame aille à ces fêtes, alléguera qu'il n'y a pas de chevaux, ou toute autre raison. Alors la cousine ou la commère lui dira :

— Par Dieu, mon compère (ou mon cousin), je

suis fort contrariée d'aller maintenant aux fêtes , car j'ai bien affaire à la maison ; aussi , Dieu m'est témoin , que je ne vous eusse rien dit , s'il ne se fût agi de votre honneur et du mien ; et , par ma foi , je sais bien que ma cousine (ou ma commère) ne se soucie pas d'y venir , car c'est bien la femme que je connaisse , qui se hâte le plus de s'en retourner quand elle y est.

Alors , le brave homme qui est vaincu , demande qui les mènera et quelles dames seront de leur compagnie :

— Par ma foi , mon compère (ou mon cousin), il y vient madame la mère de ma cousine, votre dame, et la femme d'un tel, et mon cousin, et le vôtre , et les autres dames de notre rue ou de notre voisinage ; j'ose dire , pour ce qui est de la vertu et de l'honneur, qu'il y aura aussi bonne compagnie que s'il s'agissait de conduire la fille d'un roi.

Au besoin celle qui parle doit avoir une belle robe et des bijoux , afin de bien jouer le rôle dont elle se charge souvent.

— Je sais bien , dit le mari , que la compagnie est belle et bonne ; mais ma femme a fort affaire à la maison et elle est toujours par les chemins. Pour cette fois, qu'elle y aille ; mais , songez bien à revenir ce soir.

La dame qui comprend qu'elle a le champ libre , fait semblant de mieux aimer ne pas sortir , et dit :

— Par Dieu ! mon ami , je n'ai que faire d'y aller , empêchez-moi de partir , je vous prie !

— Vraiment , fait la cousine (ou la commère) ; vous viendrez.

Le bon homme prend alors sa cousine à part et lui dit :

— Ma commère, n'était la confiance que j'ai en vous, elle n'irait pas.

— Ah ! mon compère, j'en jure Dieu qui a fait le monde, vous pouvez bien vous fier à moi.

Elles se mettent en route, et se moquent du bon homme, en se disant entre elles qu'il a un peu de jalousie mais qu'il ne faut pas en faire cas.

Elles sont rejointes par les galants dont quelques uns peut-être ont déjà mis leur intrigue en bonne voie à la fête précédente, et s'attendent à la mener cette fois jusqu'au bout. \*

Dieu sait comme la dame est fêtée, courtisée et honorée.... pour l'amour de son mari. Dieu le sait bien ! Songez comme elle s'évertue à danser et à chanter, et combien elle prise peu son mari quand elle se voit elle-même tant prisée et tant louée.

Les galants qui la voient si bien mise et de si belle humeur, s'en approchent, chacun du plus près qu'il peut : car joli et gaillard maintien de femme donne au libertin le plus poltron courage de parler. L'un lui fait entendre de belles phrases, de gais et aimables propos ; l'autre lui marche sur le pied ou lui presse la main ; celui-ci lui lance de côté un regard à la fois perçant et langoureux ; celui-là lui offre un anneau, un diamant ou un rubis : toutes choses qui font assez connaître à la dame leurs intentions, si tant est qu'elle entende raison. Souvent il arrive qu'elle sort du droit chemin, qu'elle prend du plaisir et autres choses, et peut-être advient-il pis....

Or, le pauvre époux s'est mis dans le besoin pour la toilette de sa femme ; cette toilette est cause qu'elle fréquente les fêtes où de toutes parts se rendent les galants qui ne songent tous qu'à tromper l'in-

fortuné mari, lequel n'a guère chance d'échapper. Mais n'a-t-il pas été cause de sa propre honte ?

Tout cela se perpétuant, il arrive que la dame ou son amant ne se conduisent pas avec prudence, ou bien que le mari est informé de quelque chose par un parent ou un ami intime : il découvre la vérité ou s'en doute. La rage de la jalousie, dans laquelle jamais homme sage ne doit tomber, s'empare de lui. S'il apprend une belle fois la maladie de sa femme, il ne trouvera pas de médecins pour la guérir. Alors, il la bâtra et il aggravera ses ennuis, car elle ne se corrigera pas, lui brisât-il les membres, et en la battant, il ne fera qu'attiser chez elle et son amant le feu d'un fol amour.

Il en résulte qu'il finit par perdre son bien, ce qui le rend tout hébété et le fait tomber dans l'apathie. Jamais plus elle ne lui témoignera d'amitié, si ce n'est pour passer le temps ou lui donner le change.

Ainsi vit le pauvre homme, dans des peines et des tourments qu'il tient pour joies. Il est dans la nasse bien emprisonné, et s'il n'y était, il s'y mettrait en toute hâte. Il y usera sa vie en languissant sans cesse, et il finira misérablement ses jours.

---

## LA TROISIÈME JOIE.

---

La troisième joie du mariage se réalise quand le jeune homme et sa femme qui est jeune, ont pris toute sorte de plaisirs et d'agrémens, et que celle-ci devient enceinte : peut-être ne le sera-t-elle pas de son mari, ce qui arrive souvent.

Alors, le pauvre époux entre en souci et en tourment ; il court et trotte partout pour trouver ce qui fait plaisir à la dame. Si elle fait tomber une épingle, il la ramasse, de peur qu'elle ne se foule ou se blesse. Mais, ce sera un hasard s'il lui apporte des mets qui lui plaisent, bien qu'il se soit donné beaucoup de peine pour les trouver et se les procurer. Il advient souvent qu'à cause même de la diversité des plats qu'on lui sert et du bien-être dont elle jouit, elle perd l'appétit précisément parce qu'elle est dégoûtée des mets ordinaires. Aussi bien, elle est capricieuse et a envie de choses rares et nouvelles : il faut absolument qu'on les lui procure, qu'il y en ait ou non, et pour ce, il est néces-

saire que le bonhomme trotte à pied ou chevauche, de nuit ou de jour, afin de les découvrir.

Le brave homme vit dans ce tourment huit ou neuf mois, pendant lesquels la dame ne fait que mignarder et se plaindre; et le pauvre mari porte tout le fardeau de la maison : il se couche tard, se lève matin, et s'occupe même du ménage, suivant le rang auquel il appartient.

Or, le temps de l'enfantement approche; il convient que le mari reçoive compères et commères, selon le bon désir de la dame. Il se donne beaucoup de souci pour chercher ce qu'il faut aux commères, aux nourrices et aux matrones (1) qui resteront pour garder la dame tant qu'elle sera couchée, et qui boiront autant de vin qu'il en entrerait dans une tonne. Tout cela augmente le tracas.

La dame de son côté fait vœu, dans ses souffrances, de faire plus de vingt pèlerinages et le pauvre homme aussi la voue à tous les saints.

Les commères affluent de toutes parts; l'infortuné mari doit tout faire pour qu'elles soient satisfaites. La dame et les commères jasant et se divertissent, disent de bons mots et sont bien aises qu'il ait quelque chose à aller chercher, quelque temps qu'il fasse. Et s'il pleut, ou gèle, ou grêle et que le mari soit dehors, l'une d'elles dit :

— *Hélas ! mon compère qui est dehors a maintenant bien du mal.*

(1) Une dame donnait le nom de *commères* à ses amies intimes, aux femmes de sa société. — Les *matrones* étaient des femmes d'un âge déjà mûr, qui remplissaient les fonctions de garde-malade auprès des femmes en couches, et qui étaient même chargées des accouchements.

Une autre répond que rien ne l'oblige à sortir et qu'il n'a que ce qu'il désire.

S'il arrive qu'il manque quelque chose qui leur plaise, l'une des commères dira à la dame :

— Vraiment, ma commère, je suis fort étonnée, — et toutes mes commères qui sont ici le sont comme moi, — du peu de cas que votre mari fait de vous et de votre enfant. Songez ce qu'il ferait, si vous en aviez cinq ou six ! Il paraît qu'il ne vous aime guère ; aussi lui fites-vous en le prenant plus d'honneur que n'en eut jamais individu de sa famille.

— Je jure bien, fait une autre, que si mon mari me traitait ainsi, je ne voudrais pas qu'il lui restât un œil à la tête.

— Ma commère, dit une troisième, ne l'habituez pas à vous mettre sous ses pieds ; car il en ferait autant ou pis, une autre année, quand vous seriez en couches.

— Ma cousine, interrompt une quatrième, je m'étonne qu'étant femme honorable et de bonne maison, vous souffriez cela d'un homme qui n'est pas de votre rang, comme chacun sait. En agissant ainsi, il nous fait grande offense à toutes.

— En vérité, mes chères commères et cousines, répond la dame, je ne sais que faire, et je ne puis en venir à bout, tant c'est un homme méchant et bizarre.

— Il est méchant, dites-vous ? Voici mes commères qui savent bien que, lorsqu'on me maria, l'on disait que mon mari était si bizarre qu'il me tuerait. Certes, ma commère, il est bien dompté, Dieu merci, car il aimerait mieux s'être cassé un bras que de me causer ou de me dire quelque chose de désagréable. Il est vrai qu'au commencement, il se mit à user d'une certaine façon de parler et d'agir... Mais, par le saint nom de Dieu,

je me tins sur mes gardes ; je pris le mors aux dents et lui répondis si bien qu'il me frappât une fois ou deux ; ce qui fut une vraie folie de sa part , car je fis pis qu'auparavant ; aussi bien , je sais qu'il a dit à ma commère qui est ici présente , qu'il ne viendrait jamais à bout de me corriger , dût-il me tuer. Dieu merci , j'ai tant fait que je puis désormais dire ou faire ce que je veux , car la dernière parole me restera , que j'aie tort ou raison. Mais il n'est de jeu que pour les joueurs , et il n'y a qu'à essayer , car je vous jure bien , ma mie , qu'il n'est pas d'homme si enragé que sa femme ne rende doux et débonnaire , pourvu qu'elle soit femme de tête. Par sainte Catherine , ma commère , votre mari serait bien avisé de vous crever les yeux.

— Songez , ma cousine , fait une autre , de lui parler vertement quand il sera venu.

Ainsi est gouverné le pauvre homme... Tout le jour elles boivent comme des trous , et elles prennent congé jusqu'au lendemain. Alors elles verront comment la dame sera soignée et elles n'hésiteront pas à parler sur un ton élevé au bonhomme.

Arrive enfin l'infortuné mari qui vient de chercher des victuailles , et qui sans doute a fait de grands frais , ce qui le rend tout soucieux. Il est parfois une heure ou deux de la nuit quand il arrive , car il vient de loin ; et comme il a grande envie de savoir comment va sa femme ou qu'il n'ose coucher dehors de peur de la dépense , il entre dans la maison et trouve tous les serviteurs et les servantes attentifs aux ordres de la dame , — car autrement ils seraient mis à la porte , si bons et si fidèles qu'ils fussent , — et il demande comment elle se trouve.

La femme de chambre qui la veille répond qu'elle est

bien malade , que , depuis qu'il est parti , elle n'a rien mangé , mais qu'elle s'est un peu calmée , vers le soir.

Il n'y a rien de vrai là-dedans , mais cela ne fait qu'augmenter la tristesse du pauvre homme qui est peut-être tout mouillé , fatigué par sa monture, et tout couvert de boue , parce que son cheval s'est abattu dans un mauvais chemin. Souvent même il n'a rien mangé de tout le jour et ne mangera rien jusqu'à ce qu'il sache comment va la dame.

La nourrice et les matrones qui sont instruites et savantes dans leur métier , jouent bien leur personnage et font triste mine. Alors le bonhomme ne peut s'empêcher d'aller vers sa femme ; dès l'entrée de la chambre, il entend pousser de faibles plaintes ; il s'approche ; s'accoude sur son lit et lui dit :

— Chère amie , comment vous trouvez-vous ?

— Je suis bien malade , mon ami.

— Hélas ! ma mie , et où vous sentez-vous mal ?

— Mon ami , vous savez que je suis faible depuis longtemps et je ne puis rien manger.

— Chère dame , que n'avez-vous ordonné de vous faire un bon salmis de chapon au sucre ?

— Certes , on m'en a fait , mais on n'a pas su l'arranger. Je n'en ai pas goûté depuis le dernier que vous me fîtes.

— Par ma foi ! ma mie , je vous en ferai encore un auquel personne ne touchera que moi , et vous en mangerez par amour pour moi.

— Je le veux bien , mon ami.

Là-dessus le bonhomme se met en train de cuisiner. Il se brûle en préparant le plat en question ou s'échaude en chassant la fumée. Il gronde ses serviteurs et dit qu'ils ne sont que des sots et des propres à rien.

— Vraiment , monsieur , fait la matrone qui garde

la dame et qui se pose en docteur-ès-sciences , votre commère de tel endroit a fait tout ce qu'elle a pu aujourd'hui pour engager madame à manger ; mais madame n'a rien voulu prendre des biens que Dieu nous donne. Je ne sais ce qu'elle a ; j'en ai soigné bien d'autres ; mais madame est la femme la plus débile que j'aie jamais vue.

Le bonhomme s'en va porter son salmis à la dame ; il la prie et supplie tant, qu'elle consent à en prendre un peu par amour pour lui ; elle déclare qu'elle le trouve excellent et que ce que les autres lui avaient fait ne valait rien.

Il ordonne ensuite aux femmes de faire du feu dans la chambre de madame , et de se tenir près d'elle , puis il s'en va souper. On lui apporte de la viande froide qui n'est pas seulement le reste des commères , mais celui des matrones qui l'ont tripotée toute la journée , en buvant , Dieu sait comment. Cela fait , il va se coucher tout inquiet.

Le lendemain, de grand matin, il vient voir la dame et lui demande de ses nouvelles. Elle répond que son état s'est un peu amélioré vers le jour ; mais qu'elle n'a pu reposer de toute la nuit , — quoi qu'elle ait fort bien dormi !

— Ma mie , dit alors le mari , vos commères doivent venir aujourd'hui ; il convient de tout disposer pour qu'elles soient contentes. Il faut aviser aussi à l'époque de vos relevailles ; voilà quinze jours que vous êtes accouchée. Nous devons songer, ma mie , à dépenser le moins possible , car les frais sont considérables.

— Ah ! ah ! fait la dame , maudite soit l'heure où je suis née ! Et que n'ai-je avorté ! Elles étaient hier ici quinze braves femmes , mes commères , qui vous ont fait grand honneur de venir , et qui m'accablent de

politesses partout où elles me trouvent : eh bien ! elles n'avaient pas de mets qui fussent dignes d'être offerts à leurs femmes de chambre quand celles-ci sont en couches. Je le sais bien, je l'ai vu. Aussi, elles saventassez s'en moquer entre elles : je l'ai remarqué sans qu'elles s'en doutassent. Ah ! quand elles sont dans la position où je suis , Dieu sait comme elles sont tendrement soignées et entourées de prévenances. Hélas ! il n'y a que peu de jours que je suis accouchée ; je ne puis me soutenir et il vous tarde bien que je sois déjà à tripoter dans la maison , à prendre la peine qui m'a tuée.

— Mordieu , madame , vous avez tort.

— Certes , monsieur , vous voudriez bien que je fusse morte et je le voudrais aussi ; et par ma foi , vous n'aviez que faire de vous mettre en ménage. Hélas ! ma cousine de \*\*\*, m'a demandé si je n'aurais pas une robe neuve pour mes relevailles ; mais je suis loin d'en avoir une ; aussi bien , je ne m'en soucie pas et je suis décidée à me lever demain , que ça aille comme ça pourra ! Je vois assez que nous n'avons que faire d'inviter les gens. Hélas ! je prévois tout ce que j'aurais à souffrir dans l'avenir , si je venais à avoir dix à douze enfants , ce qui ne sera jamais , s'il plaît à Dieu , car je souhaite bien de n'en plus jamais avoir , et je voudrais que Dieu disposât de ma vie : au moins je ne serais plus exposée à vous causer du déplaisir et à essayer les affronts du monde dont j'ai tant à souffrir. Mais que la volonté du ciel s'accomplisse !

— Allons , allons , ma mie , reprend le brave homme , vous voilà bien émue et sans motif.

— Sans motif , dites-vous?... Par Dieu , sans motif , n'est-ce pas?... Par Dieu , j'ose dire que jamais pauvre femme de ma condition n'a eu à endurer ce que j'endure dans mon ménage.

— Voyons , belle dame , je suis bien aise que vous vous leviez quand il vous plaira ; mais du moins , dites-moi comment vous pensez avoir la robe que vous désirez .

— Par Dieu ! Monsieur , je n'en désire pas , et je n'en veux point : j'ai assez de robes , et je me soucie peu des colifichets . Je suis une vieille femme désormais , puisque j'ai des enfants , et vous me le faites bien sentir . Je prévois ce qui arrivera dans l'avenir , quand je serai exténuée par les enfants et les travaux du ménage , comme je le suis déjà . Voyez ma cousine , la femme d'un tel qui me chercha en mariage , fit maintes démarches à ce sujet et prit si bien la chose à cœur qu'il ne voulut pas se marier tant que je fus jeune fille ; — mais dès que je vous eu vu , je devins si folle de vous que je n'usse pas accepté le fils du roi de France ; je sais aujourd'hui à quoi m'en tenir là-dessus ; — eh bien ! je semble être la mère de sa femme et j'étais cependant jeune fille , qu'elle était déjà grande demoiselle . Certes , tout cela ne vient pas du plaisir que j'ai pris ; mais Dieu soit loué en tout !

— Voyons , laissons là ce langage et avertissons , vous et moi , au moyen de tout arranger et de nous procurer de l'argent . Certes , ma mie , vous connaissez notre position : si nous dépensons maintenant le peu d'argent que nous avons , nous resterons sans un sou , et s'il nous survient quelque affaire , nous ne saurons y faire face sans entamer notre capital . Vous savez que nous avons à payer dans la huitaine telle et telle choses , ce qui nous coûtera beaucoup .

— Mon Dieu ! Monsieur , je ne vous demande rien . Ah ! que la Providence me voulait de mal quand elle me jeta dans une pareille tribulation ! Je vous en prie , laissez-moi en paix ; j'ai la tête rompue et vous ne

sentez pas le mal que j'éprouve. Je suis d'avis d'envoyer dire à nos commères de ne pas venir, car je suis trop mal disposée.

— Chère amie, elles viendront et auront lieu d'être satisfaites.

— Monsieur, laissez-moi tranquille et faites ce que vous voudrez.

Survient la garde de madame qui dit au bonhomme :  
— Monsieur, ne la fatiguez pas par vos paroles, ce serait dangereux pour une femme qui a le cerveau vide, qui est faible et de débile complexion.

Là-dessus elle tire le rideau.

La dame ne veut rien conclure avec le bonhomme, parce qu'elle attend ses commères qui demain rempliront bien leurs rôles et porteront au mari de si rudes et si nombreuses atteintes qu'il finira par être dompté au point qu'on pourrait le mener dans les champs garder les brebis.

Le brave homme se décide à faire apprêter le dîner, et prend beaucoup de peine. Par suite des discussions qu'il a eues avec sa femme, il fait servir une fois plus de mets qu'il ne s'était proposé tout d'abord.

Arrivent les commères ; le bonhomme va au-devant d'elles, les complimente et leur fait bonne mine. Il court sans chapeau par la maison, et il est si bien accoutré qu'on le croirait fou, bien qu'il ne le soit pas. Il conduit les commères dans la chambre de sa femme, mais il les précède auprès d'elles et lui dit :

— Ma mignonne, voici vos commères qui sont arrivées.

— Jésus, Marie ! répond-elle, j'aimerais mieux qu'elles fussent restées chez elles ; et elles y seraient, si elles savaient bien le plaisir qu'elles me font.

— Ma mie, je vous en prie, faites-leur très-bon accueil.

Les commères entrent ; elles déjeunent, elles dînent, elles font collation. Tantôt elles boivent au lit de la commère, tantôt à la cuve ; elles font disparaître plus de biens et de vin qu'il n'en entrerait dans un tonneau. C'est à peine si elles laissent une pipe de liquide dans une barrique. Le pauvre homme qui a tout le souci de la dépense, va voir souvent comment son vin se porte, quand il voit boire si démesurément. — L'une lui lance un brocart ; l'autre jette une pierre dans son jardin ; bref, la dépense va grand train. Les commères s'en vont bien coiffées, parlant, jasant et se souciant peu d'où est venu le vin.

Ce n'est pas tout. Le pauvre homme court nuit et jour pour se procurer la robe en question et divers autres objets. Le plus souvent, il s'endette pour les acheter. Il revient à propos pour entendre la chanson du poupon. La nourrice ne sera pas son moindre tourment et quant à la dame, elle dira désormais qu'elle n'a plus de santé depuis qu'elle a fait un enfant.

Il faut songer aussi à payer les frais qui ont été faits. Le bonhomme devra restreindre sa toilette et augmenter celle de sa femme. Il sera bien obligé de se contenter d'un vêtement par an et de deux paires de souliers, l'une pour les jours ouvriers, l'autre pour les fêtes ; une ceinture toute brûlée devra lui durer deux ou trois ans.

Or, il est entré dans la nasse où il a tant désiré s'introduire ; il n'en voudrait pas être sorti ; il y use sa vie dans des douleurs et des tourments qu'il tient pour joies, car il ne voudrait pas qu'il en fût autrement. Il y est, il n'y fera que languir et il finira misérablement ses jours.

---

## LA QUATRIÈME JOIE.

---

La quatrième joie du mariage arrive quand celui qui est marié est resté six ou sept ans, neuf ou dix ans, ou plus ou moins, dans son ménage, qu'il a cinq ou six enfants, et qu'il a passé tous les mauvais jours, toutes les mauvaises nuits et enduré quelques-unes des misères, sinon toutes les misères dont nous avons parlé. Il a eu bien du tracas et son ardeur est tellement refroidie qu'il n'aspire plus qu'à se reposer, s'il est possible. Il est si abattu, si accablé, si écrasé par les travaux et les soucis du ménage, qu'il est tout à fait indifférent à ce que sa femme peut lui dire ou faire : il est endurci à la peine, comme un vieil âne qui est habitué à sentir l'aiguillon, et qui pour rien ne hâte son pas ordinaire.

Le pauvre homme se voit une fille, ou deux, ou trois qui sont prêtes à marier ; et il leur tarde bien de l'être : on le connaît à ce qu'elles sont toujours hors de

la maison ou dans les plaisirs. Le brave homme n'a peut-être pas grand avoir, et il faut aux filles et aux autres enfants robes, chausses, souliers, pourpoints, la nourriture et le reste. De plus, il convient de donner de la toilette aux filles pour trois raisons : la première est qu'elles seront plus vite recherchées en mariage par de nombreux prétendants ; la seconde, que la toilette les rendra affables et de belle humeur ; la troisième, que si leur bonhomme de père se refusait à faire la dépense, leur mère qui a passé par le même chemin qu'elles, ne le souffrirait point ; et d'ailleurs une fille à laquelle on ne donnerait pas de colifichets trouverait pour se les procurer un moyen... dont je ne veux rien dire.

Quant au bonhomme qui ne sait où donner de la tête à cause des charges énormes qu'il a à porter, il sera mal vêtu ; il ne tient pas même à l'existence ; aussi bien en a-t-il assez. Car de même qu'on abrège la vie du poisson qui est dans la nasse et qui aurait encore du bon temps si on l'y laissait vivre en languissant, de même fait-on pour le bonhomme qui s'est mis dans la nasse du ménage et qui a à endurer les tourments dont je parle et d'autres innombrables.

Aussi, songeant à toutes les charges énumérées plus haut et à tout ce qu'il a à faire, il ne se soucie guère de la vie, comme je viens de le dire, et il est aussi apathique qu'un cheval fourbu qui est insensible à l'éperon et à tout ce qu'on peut lui faire. Néanmoins, il faut qu'il trotte et courre le pays pour administrer ses biens ou vendre sa marchandise, suivant la condition à laquelle il appartient : il n'a que deux pauvres chevaux, ou un seul ; peut-être même n'en a-t-il point. Aujourd'hui, il fait six ou dix lieues pour un affaire. Une autre fois, il va, à vingt ou trente lieues,

se présenter à une assise ou devant un parlement pour un vieux procès ruineux qui dure depuis son bisaïeul.

Il a des bottes (1) qui ont bien deux ou trois ans et qui ont été tant de fois remontées quelles sont courtes d'un pied et toutes difformes, car ce qui devrait être au genou est maintenant au milieu de la jambe. Ses éperons, vénérables antiquailles, datent du roi Clotaire, et l'un d'eux n'a plus de molette. Il a pour se parer un vêtement qui a bien cinq ou six ans, mais il n'a coutume de le mettre que les jours de fête ou quand il va en voyage. Ce vêtement est rococo, car, depuis qu'il a été fait, on a adopté une nouvelle mode. — Quelques jeux et quelques fêtes qu'il voie, il se souvient toujours de son ménage, et ne peut prendre de plaisir nulle part.

Il vit pauvrement en voyage et ses chevaux, s'il en a, ne sont pas mieux traités que lui. Son valet tout déguenillé, a une vieille épée que son maître a gagnée à la bataille de Flandre ou ailleurs, et un habit qui, au su de tout le monde, a été fait avant qu'il ne fût serviteur ou du moins qui a été coupé pour un autre que pour lui, comme l'attestent les coutures du dessus de l'épaule qui descendent trop bas. Il porte une vieille besace qui renfermait l'équipement du bonhomme à la bataille de Flandre, et où se trouve divers habillements suivant la condition de son maître.

Bref, le brave homme fait de son mieux pour dépenser le moins possible, car il se fait assez de dépenses à la maison. Mais comme il n'est guère au courant de la procédure, il est joliment plumé par les avocats, les sergents et les greffiers. Il retourne chez lui le plus tôt qu'il peut, autant pour le plaisir qu'il a d'y venir

(1) Bottes à l'écuycère.

que parce qu'il tient à ne guère rester sur les routes à cause des frais qui sont considérables.

Il arrive à son logis à une heure qui est aussi près du matin que du soir ; il ne trouve rien à souper, car la dame et tous ses serviteurs sont couchés ; mais il prend tout avec patience, car il y est bien habitué. Pour moi, je crois que Dieu n'envoie d'adversité aux gens qu'autant qu'il les sait doux et débonnaires pour tout endurer avec calme ; et il ne donne froid aux gens qu'autant qu'ils sont chaudement vêtus.

Si par hasard, le brave homme arrive de bonne heure, las, courbaturé, pensif, soucieux et préoccupé de ses affaires, et qu'il croie être le bien venu malgré qu'il ait reçu souvent l'accueil qui l'attend, — la dame gronde et tempête par la maison. Quelque chose que le bonhomme commande, les serviteurs n'en feront rien, car ils sont tous à la dévotion de la dame : celle-ci leur a fait la leçon et s'ils agissaient contre ses ordres, ils seraient bien obligés d'aller chercher une place autre part ; ils n'ont que trop éprouvé leur maîtresse ; aussi bien, si celle-ci ne le trouve pas à son gré, le mari perd sa peine en donnant des ordres. Si le pauvre valet qui l'a accompagné demande quelque chose pour lui ou pour ses chevaux, il sera si bien tancé et rebuté qu'il n'osera plus rien dire.

Ainsi le bonhomme qui est prudent et ennemi des querelles et qui ne veut pas troubler sa famille, prend tout en patience ; il va s'asseoir bien loin du feu, malgré qu'il ait grand froid : mais la femme et les enfants entourent le foyer. La dame qui est de mauvaise humeur n'a pas plus l'air de s'occuper de lui que de songer à faire apprêter le souper ; elle gronde et lance des paroles aigres, blessantes, toujours dirigées contre le pauvre homme qui ne souffle mot.

Mais il arrive souvent qu'excité par la faim, la fatigue et l'inéroyable façon d'agir de sa femme qui prétend qu'il n'y a rien à la maison, le bon homme croit se mettre en colère et dit :

— Vraiment, madame, vous faites bien des vôtres ! Je suis las, courbaturé ; je n'ai ni bu, ni mangé aujourd'hui ; je suis trempé jusqu'à la chemise, et vous ne vous en préoccupez pas plus que de faire préparer le souper.

— Par ma foi, vous avez fait un bel exploit ! J'ai plus perdu sur mon lin et mon chanvre que vous ne gagnerez d'ici à quatre ans ; aussi bien, je n'ai eu personne pour le mettre rouir sur l'aire, puisque vous aviez emmené le valet. Et que diable ! ne vous avais-je pas dit depuis longtemps de faire fermer notre poulailler ? Une martre y a mangé trois de nos poules couveuses ; vous verrez bien ce qu'il vous en coûtera. Eh ! par Dieu ! si vous vivez, vous serez le plus pauvre homme de votre famille !

— Belle dame, ne parlez pas ainsi. Dieu merci, j'ai assez de biens ; je les conserverai, s'il plaît à Dieu, et j'ai de braves gens dans ma famille.

— Quoi ! dans votre famille.... Par sainte Marie ! je ne sais où vous les prenez ; pour moi, je n'en vois guère qui vaillent.

— Parbleu, madame, il y en a de bons ?

— Et que vous rapportent-ils ?

— Ce qu'ils me rapportent ?... mais que me rapportent les vôtres ?

— Que vous rapportent mes amis (1) ? Certes, vos affaires seraient bien minces sans eux.

(1) Ou donnait fréquemment le nom d'*amis* aux parents.

— Au nom de Dieu , laissons de côté pour aujourd'hui , cette conversation.

— Certes , ils vous répondraient de la belle façon si vous leur teniez ce langage.

Le bonhomme se tait , car il craint que sa femme ne répète à ses amis qu'il a dit du mal d'eux , parce qu'elle est de meilleure famille que lui.

Mais voici qu'un des petits enfants qui est peut-être le préféré du bonhomme se met à pleurer ; la dame prend une verge et le corrige bel et bien , plutôt pour faire de la peine à son mari que pour un autre motif.

— Belle dame , ne le battez pas , dit le brave homme qui essaie de se mettre en colère.

— Ça , de par le diable ! répond la dame, vous n'avez pas la peine de les élever, et ils ne vous coûtent guère. Je suis jour et nuit après eux ; que la peste les étouffe !

— Ah ! belle dame , voilà qui est mal parlé !

— Certes , monsieur , dit la nourrice , vous ne savez pas la peine que prend madame et le mal qu'ils nous donnent pour les élever.

— En vérité , dit à son tour la femme de chambre , n'est-il pas honteux de voir que vous cherchiez querelle quand vous arrivez de dehors , tandis que toute la maison devrait se réjouir de votre venue.

— Et quelle querelle y a-t-il ? reprend le bonhomme. Certes , je n'en cherche point.

Toute la famille est alors contre lui , il se voit acculé de tous côtés , comme il l'a été bien d'autres fois ; il comprend qu'il n'a rien à gagner , et le plus souvent il va se coucher sans souper , sans feu , tout mouillé et morfondu. S'il soupe , — Dieu sait comment et quels seront ses aises et son agrément. — Après cela , il va se coucher , et il entend crier les enfants toute la nuit : la dame et la nourrice les laisse pleurer tout à leur aise ,

pour faire endêver le bonhomme. Il passe ainsi la nuit dans un souci et des tourments qu'il tient pour de grandes joies, vu qu'il ne voudrait pas qu'il en fût autrement. Il est dans la nasse, il y demeurera sans cesse, et il finira tristement ses jours.

---

## LA CINQUIÈME JOIE.

---

La cinquième joie du mariage se réalise quand le bonhomme de mari, à la suite des grands travaux et des peines qu'il a supportés pendant longtemps, est épuisé et accablé de lassitude. Son ardeur est bien refroidie, et, peut-être a-t-il une femme de meilleure famille que la sienne ou plus jeune que lui, — ce qui constitue deux grands inconvénients; car rien n'est plus dangereux que de se laisser envelopper dans ce double lien : ce sont des choses incompatibles que l'on veut unir en dépit de la nature et de la raison.

Les époux n'ont peut-être pas d'enfants; mais le plus souvent ils en ont. Quoiqu'il en soit, la dame n'a pas pris la moitié autant de peine que le brave homme qui a fait tout ce qu'il a pu pour lui procurer ses aises et lui donner une toilette qu'elle a toujours voulu avoir splendide et d'un grand luxe. Et s'il n'y avait que cela! Toujours il faut se mettre en frais, car madame

ne veut pas descendre de son rang et son mari se tient fort honoré de ce que Dieu lui a fait la grâce de l'obtenir pour femme. Souvent il arrive, lorsqu'ils se querellent, qu'elle lui dit, par manière de menaces, que ses parents ne la lui ont pas donnée pour qu'il la malmenât et qu'elle sait bien d'où elle est sortie. Elle ajoute que lorsqu'elle voudra écrire à ses frères ou à ses cousins, ils se hâteront de la venir chercher. Cela fait qu'il n'ose la toucher de la main, quoiqu'il dise de la bouche : aussi est-il dans un grand esclavage, ce me semble. Peut-être bien que les parents de la dame l'eussent mariée en plus haut lieu et ne l'eussent pas donnée au bonhomme, n'était une petite escapade qu'elle a faite dans sa jeunesse, à la suite de je ne sais quelle mésaventure qui fut amenée par une passion dont le bonhomme n'a rien su ; il se peut même qu'il en ait entendu dire quelque chose, mais comme il est de bonne foi et de bonne pâte, il s'est fié à plusieurs honnêtes gens qui lui ont assuré que tout cela n'était que méchants propos imaginés sans motifs contre la bonne demoiselle, comme cela arrive fréquemment pour de braves et vertueuses femmes qui sont critiquées à grand tort, Dieu le sait bien, par les libertins et les coureurs d'aventures qui n'ont rien pu obtenir d'elles...

Enfin la dame se prend à considérer et à examiner son mari qui a délaissé les ébats amoureux et tous autres plaisirs et qui ne songe qu'à amasser des écus ou à acquérir du bien, et qui peut-être n'a pas de grands fonds ; aussi est-il peu prodigue pour la toilette de sa femme, ce qui ne plaît guère à cette dernière qui veut toujours avoir les nouveautés de la saison, robes, ceintures et autres colifichets, qu'elle voit portés par des dames de bonne maison dans les bals et les fêtes

où elle va sans cesse avec ses cousines, ses commères et son cousin... qui ne lui est pas parent, peut-être.

Il arrive parfois que par suite du luxe qu'elle affiche et des plaisirs et distractions qu'elle prend au bal et dans les fêtes où elle va continuellement et où elle entend tenir de joyeux propos, il arrive, dis-je, qu'elle éprouve du mépris pour son mari et qu'elle se fait un amant à sa convenance.

En admettant qu'il en soit ainsi, jamais elle n'aimera son mari qui ne ressemble guère à son amant, car il est avare, sans cesse préoccupé et soucieux; elle ne partage pas du tout cette avarice, et comme elle est encore dans sa jeunesse, elle veut la passer dans les plaisirs et les amusements. Aussi, va-t-elle souvent où elle sait qu'elle rencontrera son amant qui est pimpant et coquet. Il arrive parfois qu'elle ne peut le voir aussi fréquemment qu'elle le voudrait; mais elle vient de recevoir un billet qui lui apprend que demain, à une certaine heure, elle le verra.

Le soir venu, quand son mari est couché et veut s'ébattre avec elle, elle songe à son ami qu'elle doit voir le lendemain et elle trouve moyen d'échapper au bonhomme qui ne la touchera pas, car elle dit qu'elle est malade. Elle se soucie peu d'ailleurs de ses caresses qui ne sauraient être comparées à celles que lui fera son amant qu'elle n'a pas vu depuis huit jours ou plus, et qui arrivera le lendemain tout affamé et hors de lui. Peut-être a-t-il veillé et languï pendant de longues heures, dans les rues et les jardins, si bien qu'ils n'auront pu s'entretenir en sûreté. Aussi, vienne demain, et il fera merveille, autant pour les désirs que pour l'empressement qu'il apportera. Ils auront tout le temps de rester ensemble et se donneront tous les plaisirs qu'un homme puisse imaginer.

Soyez sûr qu'elle prodigue à son ami cent caresses ; elle lui montre des secrets d'amour et lui fait mille petites câlineries qu'elle n'oserait ni faire , ni montrer à son mari. Son amant lui procure de son côté tous les agréments qui sont en son pouvoir et l'accable de caresses auxquelles elle prend grand plaisir et qu'aucun mari ne saurait donner. Si le bonhomme avait ce savoir faire avant d'être marié , du moins l'a-t-il perdu , car il est devenu mou et hébété en ce qui touche à l'amour. Du reste il lui répugnerait d'user de ce genre de caresses, car il craindrait d'apprendre à sa femme ce qu'elle ne sait pas....

Ainsi, quand la dame a fait choix d'un amant et qu'ils peuvent se trouver longuement ensemble, ils s'en donnent à cœur joie , et ne tiennent aucun compte de l'honneur du mari.

Quand la dame a un amant à son goût , et qu'ils peuvent se trouver ensemble , tout à loisir, ils se font tant de caresses que l'honneur du mari est tenu pour bien peu. Après de pareils plaisirs, la dame trouve autant de charmes à être caressée par son mari qu'un gourmet à boire du bleu après un bon hypocras (1) ou du bourgogne. Celui qui, par hasard, ayant une grande soif, boit du vin piqué ou sentant le fût, le trouve assez bon sur le moment à cause même de sa soif ; mais, dès qu'il a bu, il sent un arrière-goût désagréable, et à l'en croire, il ne goûterait jamais plus de ce vin, si à défaut d'autre, il ne lui paraissait meilleur. De même, la dame qui a un amant de son

(1) *L'hypocras* était une boisson fort estimée au moyen-âge et encore en faveur du temps de Louis XIV. C'était un mélange de vin et d'ingrédients aromatiques et sucrés tels que le girofle, la cinnamome, la canelle, le miel, etc.

goût, ne répond aux demandes de son mari que pour satisfaire son désir et tuer le temps, lorsqu'elle n'a rien de mieux pour l'instant.

Aussi, quand le mari veut en goûter et qu'elle ne le veut pas, elle lui dit :

— Je vous en prie, laissez-moi tranquille, et attendez le matin.

— Parbleu, chère amie, je n'en ferai rien. Tournez-vous vers moi.

— Mon Dieu, mon ami, vous me ferez grand plaisir de me laisser en repos jusqu'à demain matin.

Là-dessus la dame tourne le dos au bonhomme qui n'ose lui déplaire et consent à la laisser jusqu'au matin. Mais comme elle pense à son amant qu'elle a l'intention de voir le lendemain, elle se dit à part elle que le bonhomme ne la touchera pas davantage; elle se lève au point du jour et fait semblant d'être bonne ménagère, pendant qu'il dort. Il arrive même assez souvent qu'elle a vu son amant et pris ses plaisirs, avant que son mari ne se lève; après cela elle ne fait que trop bien le ménage.

Une autre fois, elle ne se lève pas, et se met à se lamenter et à gémir, avant qu'il ne soit jour. Le bonhomme qui l'entend, lui dit :

— Qu'avez-vous, chère amie?

— En vérité, mon ami, j'ai au côté (ou dans le ventre) la plus grande douleur qu'on puisse imaginer. Je crois que c'est le mal auquel je suis accoutumée.

— Chère amie, tournez-vous de mon côté.

— Mon Dieu, mon ami, je suis toute brûlante; je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

Le bonhomme l'embrasse et trouve qu'elle est en effet toute brûlante. Mais son mal n'est pas celui qu'il pense; elle a peut-être songé qu'elle était avec son

amant, ce qui l'a mise tout en nage. Alors il l'a couvra avec soin, de peur que le froid ne pénétre jusqu'à elle et n'arrête sa sueur, et il lui dit :

— Chère amie, conservez bien votre chaleur ; je veillerai à ce que tout se fasse dans le ménage.

Puis il se lève, le plus souvent sans feu ni chandelle ; et lorsqu'il est temps qu'elle saute du lit, il lui fait allumer du feu. La dame dort ainsi tout à son aise et rit sous cape.

Une autre fois, le bonhomme veut s'ébattre avec elle. Après s'être excusée tant de fois, comme nous l'avons dit, elle cherche encore un moyen de lui échapper, s'il est possible, car elle ne fait nul cas de ses caresses. Mais le bonhomme qui a besoin d'elle, la prend dans ses bras et la couvre de baisers : Dieu sait comme elle est satisfaite, si elle est telle que nous avons dit !

Plaise à Dieu, mon ami, dit-elle, que vous ne me touchiez jamais avant que je ne vous en parle la première !

— Comment ? n'en aurez-vous jamais envie ?

— Sur mon âme, mon ami, je crois que non, et il me semble que je ne m'en porterais que mieux. Ah ! si j'en avais su autant étant demoiselle, jamais je ne me serais mariée.

— Voyez-vous çà ? Et pourquoi vous êtes-vous donc mariée ?

— Vraiment, mon ami, je ne sais ; j'étais jeune fille et je faisais ce que m'ordonnaient mes parents.

(Notez qu'elle n'était peut-être pas novice avant le sacrement).

— Qu'est-ce à dire ? répond le mari ; voici la première fois que je vous entends parler ainsi ; je n'y conçois rien.

— Je vous jure, mon ami, que n'était votre bon

plaisir, je ne voudrais pas de pareils rapports entre nous.

Le bonhomme est bien aise de l'entendre parler ainsi et il se dit intérieurement qu'elle est d'une nature froide et indifférente; ce qui contribue souvent à le lui persuader, c'est qu'elle est blanche, lymphatique et d'un faible tempérament. Toutes fois il l'embrasse et fait ce qui lui plaît; la dame, dont la pensée est à autre chose, voudrait bien être ailleurs; elle le laisse faire et se tient lourdement, sans plus bouger qu'une pierre. Le bonhomme, qui est gros et massif, se trémousse tant qu'il peut, ne sachant faire usage d'aucun des moyens employés par d'autres. — La dame détourne son visage, car ce n'est pas là le bon hypocras qu'elle a savouré naguères, et elle lui dit d'un ton maussade : « Mon ami, vous me blessez, » ou « mon ami, vous me fatiguez. »

Le bonhomme s'appuie le plus légèrement qu'il peut, de peur de lui faire mal, et il reste un temps infini. . . . Il s'en tire à grand-peine, et il hésite à recommencer une autre fois, autant pour ne pas se fatiguer, que dans la crainte de chagriner sa femme qu'il croit peu disposée à la chose. Il attribue à sa faible complexion les efforts qu'elle lui a occasionnés, et ce qui le confirme dans cette idée, c'est qu'elle est d'une grande pâleur.

Mais il arrive que cette dame veut obtenir une robe ou autre chose de son mari qu'elle connaît assez peu prodigue de son bien. Elle songe à le prendre dans un moment propice pour avoir ce qu'elle désire. Quand ils sont dans leur chambre à prendre leurs plaisirs et leurs ébats et qu'elle comprend qu'il a besoin d'elle, elle lui fait, contre l'ordinaire, la mine la plus gracieuse qu'on puisse imaginer; car femme

bien apprise sait mille façons nouvelles de faire bonne mine à qui elle veut. — Le bonhomme qui n'est pas accoutumé à pareille fête ne se sent pas d'aise ; elle se pend à son cou et l'embrasse.

— En vérité, ma mie, dit alors le bonhomme, je crois que vous avez quelque chose à me demander.

— Pardieu ! mon ami, je ne vous demande rien que de me faire bon visage. Plût à Dieu que je n'eusse jamais d'autre paradis que celui que je trouve dans vos bras ! Certes, je n'en demande pas d'autre. Aussi, Dieu m'est témoin que ma bouche n'a jamais touché d'autre bouche que la vôtre ou le visage de vos cousins et des miens que vous m'ordonnez d'embrasser, quand ils viennent ici. Mais je crois qu'il n'est pas au monde d'homme aussi bon et aussi aimable que vous.

— Vraiment, chère amie ? Pourtant, certain écuyer qui espéra devenir votre époux l'était bien autant...

— Fi ! fi ! Dès que je vous eus vu pour la première fois, — ce fut de très-loin et même je ne fis que vous entrevoir, — je n'aurais pu consentir à en épouser un autre, eût-il été dauphin de Viennois (1). Je crois que Dieu le voulut ainsi, car mon père et ma mère pensaient me marier à celui dont vous avez parlé ; mais jamais je ne m'y serais décidée. Je ne sais, mais je crois que ce qui a été fait était providentiel.

Là-dessus le mari la caresse et elle s'y prête avec beaucoup de bonne grâce ; puis elle dit au bonhomme :

— Mon ami, savez-vous ce que je vous veux demander ? Je vous prie de ne pas me le refuser.

— Je ne vous refuserai rien, ma mie, je vous le jure, si c'est en mon pouvoir.

(1) C'était le titre qu'on donnait au fils aîné du roi de France, depuis 1349.

— Mon ami, connaissez-vous la femme d'un tel ? Elle a en ce moment une robe fourrée de petit gris ou de menu-vair ; je vous prie de m'en acheter une pareille ; certes, je n'en parle pas par envie d'être belle , mais parce qu'il me semble que vous êtes bien d'une condition à me donner la toilette que lui donne son mari. Pour ce qui me concerne, elle ne saurait se comparer à moi ; je ne le dis pas pour me flatter, mais en vérité , tout ce que j'en fais vient de ce qu'elle se montre d'un orgueil....

Le bonhomme qui est avare peut-être ou qui pense qu'elle a assez de robes, lui dit après un instant de réflexion :

— Chère amie, n'avez-vous point assez de robes ?

— Assurément, mon ami, et pour moi je me contenterais d'un vêtement de bure (1), mais ce serait une honte.

— Ne vous en préoccupez pas, ma mie ; laissez-les dire, nous ne leur emprunterons rien.

— Parbleu, je le pense bien ; mais je ressemble à une femme de chambre auprès d'elle, et même auprès de ma sœur dont je suis l'aînée pourtant, ce qui est honteux.

Peut-être le bonhomme se décidera-t-il à lui accorder ce qu'elle désire, ce qui n'est qu'une occasion de mécompte pour lui, car elle n'en sera que plus disposée à aller aux fêtes et aux bals, et tel qu'il ne soupçonnerait jamais, profitera de la fourrure.

S'il ne lui donne pas la robe en question, soyez sûr que, comme elle est de leste et joyeuse humeur et comme elle a pris la chose à cœur, elle se procurera cette robe de quelque part qu'elle doit lui venir

(1) *Bure* ou *bureau*, espèce d'étoffe très-grossière.

et quelqu'en soit le prix. Elle a peut-être un amant , mais il n'est pas assez riche pour la lui acheter, car le plus souvent c'est un pauvre galant aux besoins de qui elle pourvoit.

Aussi bien elle jettera les yeux sur un autre galant qui l'autre jour, à une fête où elle se trouvait, voulut lui faire cadeau d'un diamant et lui envoya par sa femme de chambre vingt ou trente écus d'or, qu'elle n'a pas voulu accepter si vite. Et bien que son refus ait été formel, elle n'en adressera pas moins un regard des plus gracieux au gentil galant; encouragé par cette œillade, ce dernier arrêtera encore la femme de chambre allant à la fontaine ou ailleurs, et lui dira :

— Jeanne, ma mignonne, j'ai à vous parler.

— Je vous écoute, monsieur.

— Ma mignonne, vous savez l'amour que j'ai pour votre maîtresse; je vous supplie de me dire si jamais elle ne vous a parlé de moi.

— Par ma foi, elle ne dit que du bien de vous et je sais qu'elle ne vous veut point de mal.

— Je vous en prie, ma chère Jeanne, songez à moi; si vous me recommandez à elle, vous aurez une robe; et tenez voici ce que je vous donne.

— Certes, je n'accepterai rien.

— Prenez, de grâce, et que demain j'aie de vos nouvelles.

La femme de chambre s'en va et vient dire à sa dame :

— Par ma foi, madame, j'ai trouvé des gens qui sont en bonnes dispositions.

— Et quels sont-ils ?

— C'est.... un tel, madame.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il en tient pour longtemps, car l'amour lui donne la fièvre et il ne sait ce qu'il fait.

— Vraiment , Jeanne , il est beau et gracieux.

— Dites donc le plus beau qu'on puisse voir. Il est riche et bien fait pour aimer ; je crois qu'une femme n'aurait qu'à se louer de sa générosité.

— Vous le savez bien , Jeanne , mon mari ne veut rien m'accorder ; mais il agit comme un sot.

— Dieu m'est témoin , madame , que ce serait une folie de le tolérer plus longtemps.

— Sans doute : mais vous savez , Jeanne , que celui que j'aime depuis longtemps m'est si cher que mon cœur ne pourrait se donner à un autre qu'à lui.

— Je jure bien , madame , que c'est une sottise que de livrer son cœur à un homme quelconque ; car tous tant qu'ils sont , ils ne font nul cas des pauvres femmes , dès qu'elles sont en leur possession , tant ils sont perfides. Vous savez d'ailleurs , madame , que votre amant ne peut rien faire pour vous et qu'il vous en coûte assez pour pourvoir à ses besoins. Quant à celui dont je vous ai parlé , il m'a dit qu'il vous donnera une toilette magnifique ; aussi bien , ne vous inquiétez plus de vos robes , car vous en aurez de toutes les couleurs ; l'essentiel est de savoir comment vous répondrez à monsieur quand il vous demandera qui vous les a données.

— Vraiment , Jeanne , je ne sais que faire.

— Réfléchissez-y bien , madame , car je lui ai promis une réponse pour demain matin.

— Mais comment nous y prendre ?

— Tenez , madame , laissez-moi faire. J'irai demain à la fontaine et je suis bien sûr de le trouver sur mon chemin. Je lui dirai que vous ne pouvez rien lui accorder , pour les raisons dont nous avons parlé , tant vous craignez le déshonneur. Cela lui donnera de l'espoir , et nous aurons le temps d'aviser ; aussi bien je crois que j'arrangerai bien les choses.

La femme de chambre s'en va, le matin, à la fontaine ; elle rencontre le galant qui attend depuis trois heures ; mais elle l'a fait attendre à dessein , car s'il n'achetait cher l'amour, il le priserait peu. Il vient à elle et lui fait un salut qu'elle lui rend.

— Quelles nouvelles, dit-il, ma chère Jeanne ?  
Que fait votre maîtresse ?

— Elle est à la maison bien soucieuse et bien chagrine.

— Et pourquoi ?

— Monsieur est si brutal qu'elle a bien de l'ennui.

— Ah ! maudit soit l'affreux jaloux !

— Ainsi soit-il, car, il nous rend l'existence insupportable.

— Mais, voyons Jeanne, que vous a-t-elle dit ?

— Je lui ai parlé de vos propositions ; elle m'a répondu qu'elle ne les accepterait jamais, car elle a une peur affreuse de son mari ; c'est un si méchant homme ! Et puis, lors même qu'elle consentirait, elle ne pourrait rien faire, tant elle est bien surveillée par son père, sa mère et ses frères. Je crois que vous êtes le premier homme auquel la pauvre femme ait parlé depuis quatre ans que je suis chez elle ; elle se souvient parfaitement de vous, et je crois, autant que je puis m'y connaître, que si elle voulait aimer quelqu'un, elle vous préférerait à tout autre.

— Jeanne, je vous en supplie à mains jointes, prenez mes intérêts et je serai à tout jamais votre serviteur.

— Je vous jure bien que je ne lui en ai parlé que par amitié pour vous, car jamais je ne me suis mêlée de pareilles choses.

— Hélas ! ma mie, conseillez-moi ce que j'ai à faire.

— M'est avis que le meilleur serait de lui parler à elle-même ; le moment est propice : son mari vient de lui refuser une robe qu'elle lui a demandée, ce qui l'a

beaucoup irritée. Je vous conseille de vous trouver demain à l'église et de la saluer ; dites-lui hardiment ce que vous éprouvez et offrez lui le cadeau que vous croirez convenable , bien que je sache qu'elle n'acceptera rien ; mais elle ne vous en estimera que plus et appréciera votre libéralité et votre mérite.

— Ah ! ma mie , je ne voudrais que trop qu'elle prit ce que je veux lui donner.

— Certes , elle ne l'acceptera jamais , car , vous n'avez jamais vu une femme si honnête et si douce : vous me donnerez ce que vous voudrez lui offrir et je ferai tout ce que je pourrai pour qu'elle le prenne ; au moins il n'y aura rien de ma faute , si elle refuse.

— Voilà qui est bien parlé , Jeanne.

Jeanne retourne en riant vers sa maîtresse.

— De quoi riez vous , Jeanne ?

— Certes , il y a des gens qui sont bien exposés !...

— Comment ?

— Demain , il vous parlera à l'église.

Là-dessus la soubrette raconte tout ce qui vient de se passer.

— Conduisez-vous prudemment , ajoute-t-elle , et montrez-vous bien sévère ; ne le rebutez pas trop pourtant ; laissez-le dans l'incertitude , tout en lui donnant bon espoir.

La dame va à l'église ; le galant l'y attend depuis trois heures , en grande dévotion , Dieu le sait ! Il se tient dans un endroit où la honte le prendrait s'il ne venait offrir de l'eau bénite à la dame et aux autres femmes de condition qui sont avec elle et qui le remercient ; — le pauvre homme leur rendrait un bien plus grand service s'il le pouvait et si cela leur était agréable. Il remarque que la dame reste seule à son banc ; elle dit ses heures et , attifée bien proprement , elle se

tient modestement , comme un image. Il s'approche d'elle , et ils se mettent à causer ; mais elle ne veut rien lui accorder et rien accepter. Toutefois , elle lui répond de telle façon qu'il comprend qu'elle l'aime bien et qu'elle ne craint que le déshonneur , ce qui le transporte d'aise.

Ils se séparent.

La dame et sa camériste tiennent conseil entre elles et règlent ce qui leur reste à faire.

— Je suis sûre , madame , dit la femme de chambre , qu'il a grande envie maintenant de me parler ; mais je lui dirai que vous ne voulez pas céder , ce qui m'afflige beaucoup , tant j'ai compassion de lui. J'ajouterai que monsieur est en voyage et je l'engagerai à venir ce soir , en lui promettant de l'introduire dans la maison et dans votre chambre , comme si vous n'en saviez rien. Vous paraîtrez fort mécontente et vous opposerez beaucoup de résistance afin qu'il vous en estime mieux. Dites-lui que vous allez crier au secours et appelez moi. Comme vous n'aurez rien accepté de lui , il ne vous appréciera que plus , et vous donnera beaucoup plus que si vous eussiez pris des arrhes. J'aurai d'avance , par devers moi , ce qu'il veut vous offrir , car il doit me le donner dès demain. Je lui dirai que vous n'avez rien voulu recevoir , et l'engagerai puisque la chose est faite , à vous donner de quoi acheter une robe. Vous me blâmerez bien fort en sa présence de ce que j'aurai accepté son cadeau et ne le lui aurai pas rendu. Quoiqu'il en soit , je mettrai la chose en lieu sûr ; car , par Dieu ! madame , il y a assez d'hommes roués qui trompent les femmes (1)!

(1) Toute cette scène est un morceau achevé. Les *lionnes pauvres* , comme on voit , ne sont pas de création récente.

— Soit, Jeanne ; faites en à votre tête.

Jeanne s'en va alors trouver le galant qui lui demande quelle nouvelle elle apporte de sa dame.

— Certes, répond-elle, elle est encore à convaincre. Mais comme je me suis mêlée de cette intrigue, je voudrais bien que vous fussiez d'accord ; car j'ai peur qu'elle ne me dénonce à son mari ou à ses parents. Je suis bien sûre que si je pouvais lui faire prendre ce que vous lui offrez, l'affaire serait faite ; aussi essaierai-je encore de le lui faire accepter ; le moment est favorable : son mari vient de lui refuser une robe dont elle a une envie incroyable.

Le galant donne vingt ou trente écus d'or à Jeanne qui ajouté :

— Voici ce que j'ai imaginé ; certes, vous êtes, monsieur, un homme de bien ; mais je ne sais ce qui m'a fascinée, car jamais je le jure, je n'ai fait pour personne ce que je fais pour vous. Vous n'ignorez pas quel danger je brave, car si on venait à savoir un mot de tout cela, je serais perdue. Eh bien ! mon amitié pour vous me pousse à faire une chose qui m'expose beaucoup. Je sais, il est vrai, combien elle vous aime. Comme monsieur n'est pas ici, venez secrètement, aujourd'hui même vers minuit, à la porte de derrière de notre habitation ; je vous introduirai dans sa chambre. Elle dort profondément, car ce n'est qu'un enfant... Vous vous coucherez alors avec elle ; je ne vois pas d'autre moyen pour mener vos affaires à bonne fin. Quand on est nu à nu, sans y voir, tout est dit : car telle fait le jour une réponse cavalière, qui ne la ferait pas la nuit, en pareil cas.

— Ah ! Jeanne, ma mignonne, grand merci ! n'aurais-je qu'un denier, qu'il y en aura toujours la moitié pour vous.

La nuit venue, le galant arrive comme lui a recommandé Jeanne, qui a mis madame au courant de tout. Il se couche à petit bruit; elle, qui fait semblant de dormir, bondit quand elle se sent embrasser, et dit :

— Qu'est-ce ceci?

— Ma mie, c'est moi.

— Par le saint nom de Dieu, cela ne se passera pas ainsi. Elle essaie de se lever et appelle Jeanne qui ne souffle mot et qui au besoin n'est pas là, ce qui est vraiment digne de pitié. Quand elle voit que Jeanne ne répond pas, elle s'écrie :

— Ah! je suis trahie!

Alors commence une lutte où tous deux rivalisent d'adresse et d'efforts. A la fin, la malheureuse femme n'en pouvant plus, suant, soufflant, se laisse vaincre, ce qui fait compassion, car ce n'est rien qu'une pauvre femme seule! Et, si ce n'eût été la peur qu'elle a du scandale, elle eût crié bien autrement qu'elle n'a fait; mais, mieux vaut encore sauver son honneur, puisqu'il en est ainsi..... Ils accordent leurs chalumeaux et entreprennent de se donner du bon temps (1).

Voilà comment s'arrangent les affaires du bonhomme dont la position est digne d'intérêt.

La dame a enfin la robe que son mari n'a pas voulu lui donner, mais qui lui a coûté et lui coûtera bien cher. Elle fait tant que sa mère lui en donne l'étoffe devant son mari, pour détruire tous les soupçons qu'il pourrait avoir. Elle fait croire à sa mère qu'elle l'a achetée avec le produit de quelques bagatelles qu'elle a vendues à l'insu de son mari; mais il arrive souvent que la mère sait parfaitement toute la vérité. Après

(1) Nous transcrivons textuellement cette phrase de l'original; le lecteur en saisira aisément le sens.

cette robe il lui en faut une autre , ainsi que deux ou trois ceintures d'argent (1) et d'autres colifichets.

Le mari qui est prudent, rusé et méfiant, comme j'ai dit, finit par avoir des doutes ; peut-être même s'est-il aperçu de quelque chose qui ne lui plaît guère ou bien il a été averti par un de ses amis , car au bout d'un temps plus ou moins long, tout finit par se savoir. Tantôt il se met aux aguets ; tantôt il fait semblant d'aller en voyage et revient de nuit , subitement, pour tâcher de surprendre son monde ; mais ce n'est pas chose facile. Une autre fois il se cache dans la maison et remarque pas mal de choses qui le font pester et tempêter. La dame lui répond carrément , car elle se sent de bonne famille , et elle lui rappelle sans cesse ses parents qui quelquefois se permettent des admonestations.

Les deux époux sont en mésintelligence , et jamais le bonhomme n'aura de satisfaction ; il sera servi de mensonges et on l'enverra paître. Son avoir diminuera et son corps se desséchera ; il sera obligé de garder la maison de peur que le vent ne l'emporte , et il négligera ses affaires : bref , il n'obtiendra jamais rien de bon. Ainsi , il demeurera dans la nasse où il s'est mis , en proie à de grands tourments qu'il a pris et qu'il prend pour des joies ; car s'il n'y était pas , il n'aurait pas de repos avant de s'y être introduit , et il ne voudrait pas qu'il en fût autrement. Il vivra de la sorte en languissant sans cesse , et il finira misérablement ses jours.

---

(1) Les dames de cette époque se serraient la taille dans une ceinture dorée ou argentée.

## LA SIXIÈME JOIE.

---

La sixième joie du mariage se réalise quand celui qui est marié a supporté toutes les peines et les travaux décrits ci-dessus, notamment quand il est jeune, qu'il a une femme d'humeur bizarre dont il est très-amoureux et dont il satisfait tous les caprices. Bien que celle-ci soit une excellente personne, elle aspire à être la maîtresse et, son mari fût-il président, elle veut-être au courant de ses affaires, s'en mêler, et prendre, au besoin la parole. Car il est de la nature de toutes les femmes, — quelque soit leur époux et bien qu'elles soient parfaitement heureuses et qu'elles ne manquent de rien, — de s'efforcer de créer à leur mari des soins et des préoccupations.

Après que les deux époux ont passé toute une nuit et une partie du jour dans leur chambre et qu'ils ont pris, le matin, leurs plaisirs et leurs ébats, — le mari laisse sa femme toute joyeuse et de belle humeur, occupée à s'attifer et à se parer ; il va donner l'ordre de préparer le dîner et reste dans la maison à s'occuper

de ses affaires. Quand il est temps de dîner il fait prévenir la dame. Mais une des servantes ou un de ses enfants revient lui dire qu'elle ne dînera pas.

— Allez lui dire de ma part qu'elle vienne.

La servante (ou l'enfant) va trouver la dame et lui dit :

— Madame, monsieur vous prie de venir dîner ; il ne mangera pas avant que vous ne soyez venue.

— Retournez lui dire que je ne dînerai pas.

— Allez lui dire, fait à son tour le mari, que je veux qu'elle vienne.

Même réponse.

Le bonhomme va lui-même la trouver et s'informe de ce qu'elle a ; il est ébahi, bien qu'il ait vu jouer plusieurs fois la même comédie. Mais, quelles que soient ses instances, il n'obtiendra pas d'explication. Elle n'a rien en réalité ; tout cela n'est qu'un jeu de sa part. Le plus souvent son mari, quoiqu'il fasse, ne pourra la décider à aller dîner. Quelquefois il en vient à bout et la conduit à table, en la tenant bras dessus, bras dessous, comme une épousée. Mais déjà les mets sont froids, tant ils ont attendu. Et puis elle fait tant de façons et de grimaces qu'elle ne mangera rien. Il ne mangera pas davantage, car il est assez sot pour se créer de l'inquiétude ; et plus sa femme lui sera chère, plus elle fera la dolente pour lui causer du souci. Et en vérité elle a raison : car une femme n'a que faire de songer à se faire bien venir de celui qui l'aime passionnément et lui rend tous les services qu'il peut. Elle doit se préoccuper au contraire d'acquiescer, par sa bonne mine et son empressement, les bonnes grâces de celui qui ne fait pas cas d'elle. Aussi croit-elle accomplir un haut fait, en rendant son mari pensif et soucieux.

Il arrive parfois que celui-ci quitte son logis pour vaquer à ses affaires et qu'il revient avec un ou deux de ses amis. Il a eu soin préalablement de charger un valet de prévenir sa femme de tout préparer pour faire bon accueil aux amis qu'il amène avec lui, car il leur a beaucoup d'obligations et il est en affaires avec eux. Il la fait prier d'apprêter un repas dont ils aient lieu d'être satisfaits.

Le valet se présente à la dame, la salue et lui dit :

— Madame, monsieur va venir avec quatre personnes de condition. Il vous prie de faire les préparatifs convenables pour qu'ils soient contents.

— Par ma foi ! répond la dame ; je ne m'en occuperai pas. Je n'ai que faire de ses festins. Que n'est-il venu me parler lui-même ?

— Je l'ignore, madame ; je vous répète ce qu'il m'a dit.

— Dieu me garde ! tu es un mauvais serviteur, tu te mêles de trop de choses.

Le valet se tait. La dame entre dans sa chambre et ne s'occupe de rien. Qui plus est, elle envoie tous ses serviteurs dehors, les uns ici, les autres là. Quant à ses filles, si elle en a, ou ses femmes de chambre, elles savent ce qu'elles auront à répondre au bonhomme quand il sera venu.

Le mari arrive ; il frappe ; une des filles ou des femmes de chambre le reçoit. Il s'informe si tout est apprêté.

— Par ma foi ! monsieur, madame est bien malade, lui répond-on, il n'y a rien de fait.

Le bonhomme se met en colère et conduit ses amis dans le salon, ou dans une autre pièce, suivant son rang, et il ne trouve ni feu, ni rien de préparé. Ses amis qui ont remarqué qu'il a envoyé son valet devant,

s'aperçoivent bien que tout ce que le maître commande n'est pas arrêté du parlement.

Le bonhomme crie et appelle ses gens ; mais il ne trouve qu'un pauvre valet ou une pauvre vieille qui ne sont capables de rien , et c'est justement pour cela que la dame les a retenus. Il vient alors dans la chambre de sa femme et dit :

— Belle dame , pourquoi n'avez vous pas fait ce que j'ai commandé ?

— Monsieur , répond-elle , vous donnez tant d'ordres qu'on ne sait lesquels entendre.

— Vierge Marie ! fait-il en se grattant le front , vous me causez là le plus grand déplaisir du monde ; car j'ai amené ici les gens auxquels j'ai le plus d'obligations.

— En puis-je davantage ? Que voulez vous que je fasse ? Nous avons bien affaire maintenant de vos invitations. Certes , vous ne faites guère preuve de sagesse ! Au surplus , agissez à votre guise ; pour moi je m'en soucie peu.

— Je vous le demande , belle dame , pourquoi avez-vous envoyé les valets dehors ?

— Eh ! savais-je que vous en auriez besoin ?

Notez qu'elle les a envoyés à bon escient et pour faire pièce au bonhomme. Celui-ci qui veut réparer le mal , laisse là l'entretien et s'en va tout piteux , car il eût mieux aimé, vu le rang de ses convives , avoir perdu cent écus d'or. La dame ne s'en préoccupe guère ; elle le connaît assez pour savoir qu'il ne la mangera pas , car elle l'a déjà vu à l'épreuve.

Bref , il court par la maison et rallie tous ceux de ses gens qu'il trouve. Il fait du mieux qu'il peut. Il demande des nappes et des serviettes blanches et ouvragées ; on lui répond qu'il n'y en pas.

Puis il va trouver sa femme et lui dit que les convi-

ves, qui sont ses parents et ses amis intimes, l'ont demandée plusieurs fois. Il la prie bien humblement de venir les voir, de les fêter et de leur faire bonne mine.

— Et qu'irai-je faire ? répond-elle.

— Ma mie, je vous en prie, venez, pour l'amour de moi.

— Certes, je n'irai pas ; ce sont de trop grands messieurs, et il ne font pas cas des pauvres femmes.

Peut-être se décidera-t-elle à y aller ; mais si elle y va , elle fera telle figure et telle contenance, qu'il eût mieux valu pour le brave homme qu'elle n'y fût point allée ; car les convives verront bien à sa mine que leur présence ne lui est pas agréable.

Si elle ne vient pas et que le bon homme lui demande des serviettes et des essuie-mains :

— Des serviettes ? dit-elle. Il y en a dehors de plus belles que celles dont ils se servent et pour de plus grands seigneurs qu'eux. Quand mon frère et mon cousin , qui sont d'aussi bonne famille qu'eux , viennent ici, ils se contentent de celles que je vous donne ; les autres d'ailleurs sont à la lessive. Je me moque après tout de vos essuie-mains ; aussi bien ai-je perdu mes clés depuis ce matin ; dites à la femme de chambre de les chercher dans la pailasse du lit ; j'ignore ce que j'en ai fait ; car j'ai tant affaire que ne sais auquel entendre et j'ai la tête rompue.

— En vérité, je suis joué ; j'ai grande envie de briser les armoires....

— Vous feriez, ma foi , un bel exploit ; je n'attends rien moins de vous et je voudrais que vous les eussiez déjà brisées !

Le bonhomme ne sait quel parti prendre ; il se contente de ce qu'il trouve , croyant sa femme sur parole.

On se met à table. Or, il faut du vin frais ; celui qui se boit à l'ordinaire n'est pas assez bon ; mais il

est impossible de trouver le vilebrequin pour mettre un tonneau en perce ; la dame l'a caché. Il n'y a non plus , ni fromage , ni dessert d'aucune sorte : force est bien d'en aller chercher chez les voisins.

Le page du bonhomme est dans l'écurie avec les pages des convives ; il leur raconte comme quoi la dame feint d'être malade , tant elle est irritée de la présence de leurs maîtres.

Lorsque le moment est venu d'aller se coucher, le bonhomme ne peut trouver ni draps blancs , ni oreillers , ni bonnets de nuit ; on lui répète que les clés des coffres sont perdues. Les hôtes sont bien obligés de coucher dans des draps grossiers ; ils parlent le lendemain matin , parfaitement édifiés sur les bonnes grâces de la dame ; ils apprennent du valet tout ce qu'a dit le page du brave homme et ils s'en moquent , chemin faisant. Toutefois, ils ne sont guère satisfaits et ils se promettent bien de ne plus revenir. Il eût mieux valu pour le pauvre homme faire une perte assez ronde que de les avoir amenés chez lui.

Le matin venu , il va trouver sa femme et lui dit :

— Vraiment , madame , je suis émerveillé de votre façon d'agir ; je ne sais comment me conduire avec vous.

— Ave Maria ! Et qu'avez -vous tant à démêler avec moi ? Hélas ! je ne cesse de veiller jour et nuit , à la nourriture des porcs , des poussins et des oies ; je file , je travaille et je fais du mieux que je puis , si bien que j'en mourrais avant le temps. Encore je ne puis avoir une heure de tranquillité ! Et vous , vous ne songez qu'à dépenser et à vous ruiner avec des gens dont je n'ai que faire...

— Que faire ? Mais ce sont des gens qui peuvent me nuire ou me servir beaucoup.

Le bonhomme se souvient alors que lorsqu'arrive chez lui certain écuyer du pays, lequel est passé maître en galanterie, rien n'est épargné; et cependant il a prévenu sa femme qu'il ne voulait pas de sa visite, car il n'a pas d'affaires avec lui. Mais elle réplique que c'est lui-même qui le fait venir, et elle trouve réponse à tout.

Là-dessus nos gens se querellent; le mari battra peut-être sa femme, mais en cela il agira comme un sot.

— Par mon salut que j'espère, dit-il, si jamais je le rencontre ici et que vous lui adressiez la parole, je ferai si bien que vous n'aurez guère sujet d'être satisfaite.

— Par ma foi, répond-elle, je me moque qu'il soit pendu. Du reste, il n'y a que ceux qui pèchent, qui s'exposent; mais, si j'étais femme à me conduire mal, je ne m'inquiéteraï guère et vous me traiteriez mieux.

La dispute continue; et, soit caprice de l'un, soit malice de l'autre, ils resteront longtemps sans coucher ensemble; la dame ne demande pas mieux, car peut-être l'écuyer dont il a été question, viendra par la porte de derrière ou montera par une fenêtre.

Il faut pourtant que la paix se fasse; le bonhomme devra faire sa soumission et cajoler sa femme, car une femme aime toujours à être cajolée; il n'est pas de mensonge assez étrange auquel elle n'ajoute foi, pourvu qu'il soit à sa louange.

Le temps se passe ainsi jusqu'à ce que le bonhomme trouve par hasard sa femme causant avec l'écuyer dont il s'agit, à la maison ou à l'église, ou bien à une fête où elle est allée. Il devient alors plus jaloux qu'auparavant; il dépérit, il se crée mille soucis, il

est toujours à épier et à guetter, ce qui est folie, car un homme de cœur ne doit pas s'occuper des actions de sa femme. Car si jamais le bonhomme connaît les fautes de son épouse, il sera atteint d'une maladie dont nul médecin ne pourra le guérir. Comme il a demandé et cherché sa honte, et qu'il l'a découverte, il est bien juste qu'il endure le mal dont il est le propre artisan. En ce cas, je le tiens pour un homme perdu ; car toujours il violentera sa femme, et elle n'en fera que pis. Il sera en grand danger de perdre ses biens et sa santé ; la vieillesse le surprendra ; il deviendra tout-à-fait sot et hébété. Ainsi le vent la loi du jeu.

Il est enfermé dans la nasse où il ne trouve que douleurs et tristesse ; mais il prend cela pour autant de joies, attendu qu'il ne voudrait pas être libre ; s'il se repent, il est trop tard. Il vivra dans de continuels tourments et finira misérablement ses jours.

---

## LA SEPTIÈME JOIE.

---

La septième joie du mariage est le lot du mari qui a découvert une femme douce, sage et de bonnes mœurs. Mais il arrive aussi qu'il rencontre une gaillarde qui ne refuserait pas raison à qui la lui demanderait. Sachez, du reste, qu'une femme de quelque tempérament qu'elle soit, prude ou non, admet une règle générale dans le mariage, à savoir que son mari est le plus méchant et le moins vaillant de tous en amour.

Souvent un jeune homme plein d'ardeur épouse une jeune fille bonne et vertueuse ; ils se procurent autant de plaisirs qu'ils peuvent, pendant un an, deux ans, trois ans, ou plus, jusqu'à ce que leur jeunesse se refroidisse. Mais la femme ne s'use pas si vite que l'homme, de quelque condition qu'il soit, parce qu'elle n'a pas les peines, les occupations et les soucis dont il est accablé. — En admettant même que l'homme ne fasse que jouer et se divertir, il serait plus vite usé encore.

Je sais bien qu'une femme, tout le temps qu'elle est enceinte et qu'elle a des enfants, est dans un grand malaise et qu'elle enfante au milieu des plus vives douleurs ; mais ce n'est rien à comparer aux soucis et aux graves préoccupations que donnent à un homme sérieux des affaires importantes.

D'ailleurs, pour ce qui est des fatigues de la grossesse et de l'enfantement, je ne m'en étonne pas plus que de voir une poule ou une oie pondre un œuf gros comme le poing, par une ouverture où vous n'auriez pas fait entrer le petit doigt auparavant. La nature triomphe dans un cas comme dans l'autre ; et, qui plus est, vous remarquerez qu'en pondant un œuf par jour, une poule se tient plus grasse qu'un coq ; car le coq est si bête qu'il ne fait toute la journée, qu'aller lui chercher de la nourriture et la lui mettre dans le bec, et la poule ne s'inquiète que de caqueter, manger et prendre ses ébats.

Ainsi font les braves hommes de maris, qui n'en sont que plus à louer.

Au bout d'un certain temps, le bonhomme devient donc maigre et chétif ; les peines, les soucis, le travail ne cessent de l'assaillir ; toujours sa pensée voyage et il ne s'adonne plus aux plaisirs de l'amour, ou bien rarement pour complaire à sa femme. Il ne pourrait pas du reste s'y livrer comme autrefois ; car il est de moins en moins vaillant, sous ce rapport. La femme s'abstient peut-être, mais elle n'a pas perdu pour cela l'appétit ; et comme sa ration diminue chaque jour, il en résulte que les plaisirs, les caresses, les belles protestations échangées par les deux époux au temps de la puissance du mari, se changent en noises et en querelles. Puis, la ration diminuant toujours, la mésintelligence devient complète.

Le jour où la raison ne suffit pas à la dame , en admettant que ce soit une femme vertueuse et qu'elle n'ait aucune envie de mal faire , elle ne laisse pas de croire pourtant que son mari est de moindre puissance que les autres ; et elle a d'autant plus de raison de le croire qu'elle n'a encore essayé que lui , et qu'il ne la satisfait pas. A bien prendre , une homme devrait suffire à une femme , autrement la nature n'aurait pas bien proportionné les choses ; je crois de plus que si un homme ne pouvait suffire à une femme, Dieu et l'Eglise auraient ordonné que chacune en eût deux , ou plus au besoin.

Aussi bien , certaines femmes se mettent-elles parfois à essayer si les autres hommes ne sont pas plus vaillants que leurs maris. Celle qui tente cette épreuve ne fait d'ordinaire que s'affermir dans sa conviction , car elle fait choix le plus souvent d'un compagnon qu'elle ne peut voir qu'à la dérobée et en tremblant , et qui , par suite , est affamé et fait merveille quand il vient. Si elle tenait avant son mari pour un homme méchant et peu vigoureux , elle le croit bien plus aujourd'hui , car on oublie facilement les plaisirs passés pour ne songer qu'à ceux qui sont présents ; et elle le croit d'autant plus , que l'expérience lui sert d'enseignement.

Il arrive aussi que celui qui se marie , rencontre une gaillarde qui entend parfaitement raison , et se prête aussi bien aux désirs de son mari qu'à ceux des autres ; car peut-être en a-t-elle essayé plusieurs dont l'ardeur est autrement grande que celle du bonhomme qui , à dire vrai , ne se donne pas grand'peine, sachant bien qu'il la trouvera toujours près de lui.

Les hommes font tout le contraire de ce qui vient d'être dit : quelque femme qu'ils aient , ils la croient

généralement meilleure que toutes les autres. La règle n'est pas sans exception ; mais alors il s'agit de libertins fieffés, dépourvus de bon sens et de raison.

Il n'est pas rare de voir des maris faire l'éloge de leurs femmes et énumérer leurs mérites ; à les croire, il n'en est pas de pareilles , douées d'autant de qualités et d'appas , et si appétissantes. Aussi , voit-on souvent une femme veuve prendre un autre mari sans attendre plus d'un mois , afin d'essayer si le nouveau sera plus vigoureux et plus vaillant que le défunt. Mais elle ne gardera pas plus sa foi et sa fidélité au second qu'au premier.

La femme qui se comporte ainsi , gâte tout et met tout à mal par sa mauvaise conduite ; elle prodigue follement les biens que le pauvre mari se donne beaucoup de mal à amasser, et elle les dépense de mille façons, tant au profit de son amant qu'en cadeaux faits à une vieille entremetteuse.... et à son confesseur, cordelier ou jacobin , auquel elle fait une grosse pension pour qu'il lui donne , chaque année , l'absolution.

Le bonhomme de mari vit le plus modestement possible , lui , sans faire grande dépense. Il se met à calculer ce qu'il peut avoir de revenu , de pension ou de marchandise (suivant la condition à laquelle il appartient) et examine en même temps ce qu'il a dépensé. Tout compte fait, il s'aperçoit que ses affaires ne sont pas florissantes et il devient soucieux. Il en parle , en secret , à sa femme qu'il aime mieux que soi-même et lui dit :

— En vérité , chère amie , je n'y puis rien comprendre ; je ne sais où passe notre avoir, tant en argent , en blé , en vin ou autres choses ; pour moi , j'ai toujours l'œil au guet pour diriger notre maison , si bien que je me retiens pour acheter un vêtement.

— Je suis vraiment aussi étonnée que vous , mon ami ; je ne m'explique pas non plus comment cela peut se faire , car je crois mener et conduire notre barque du mieux et le plus doucement que je puis.

Le bonhomme ne sait réellement pas à quoi s'en tenir ; il tombe dans la pauvreté et ne sait que penser ; il se dit seulement et s'imagine qu'il est ainsi malheureux parce que la fatalité le poursuit et est plus forte que lui. Il ne croirait jamais d'ailleurs à ce qu'on pourrait lui dire contre sa femme, et du reste il ne trouvera personne qui lui dise la vérité , car celui qui s'aviserait de lui en parler serait bien mal venu et deviendrait aussitôt le plus grand de ses ennemis.

Il arrive pourtant quelquefois qu'il a un ami véritable qui s'est aperçu de tout le manège et qui n'a pu s'empêcher de l'engager à surveiller sa maison , sans lui en dire davantage. Peut-être même apprendra-t-il tout ce qui se passe ; alors il sera fort étonné et rentrera chez lui de fort mauvaise humeur. Sa femme reconnaîtra vite qu'il se passe quelque chose , et soupçonnera peut-être celui qui a parlé contre elle , parce qu'elle a été autrefois vivement critiquée par lui ; mais, s'il plaît à Dieu , elle se tirera bien d'affaires.

Le bonhomme ne lui parle de rien encore , mais lui dit dans l'intention de l'éprouver :

— Ma mie , il faut que j'aille à douze lieues d'ici.

— Et quoi faire , cher ami ? fait-elle.

— J'ai besoin d'y aller pour telles et telles raisons.

— J'aimerais mieux , mon ami , que vous envoyassiez un de vos valets.

— Je crois que mes affaires en souffriraient ; au reste , je reviendrai dans deux ou trois jours.

Là dessus , il la quitte et fait semblant de partir ; mais il s'embusque et se cache dans un endroit d'où

il peut tout voir ce qui se passe chez lui. La dame qui a parfaitement compris de quoi il s'agit et qui prévoit tout, donne avis à son amant de ne pas venir pour quelque motif que ce soit.

Elle se comporte si prudemment que , Dieu merci , son mari ne la trouvera point en faute.

Quand le bonhomme a bien prêté l'oreille et écouté , il fait semblant de revenir chez lui , et se montre tout joyeux , car il ne doute pas que tout ce qu'on lui a dit ne soit mensonge. Comment croire du reste que la femme qui lui fait si bon accueil , qui se pend à son cou et l'embrasse si tendrement , soit capable d'une pareille perfidie ? Tout lui dit que cela est impossible. Quand il est en tête à tête avec sa femme , il lui dit :

— On m'a tenu sur votre compte , chère amie , des propos qui m'ont fort déplu.

— Pardieu , mon ami , j'ignore ce que cela peut être , mais voilà bien longtemps que vous êtes maussade ; j'ai bien craint que vous n'eussiez éprouvé quelque grande perte , ou que vos parents fussent morts ou faits prisonniers par les Anglais (1).

— Il ne s'agit pas de cela ; ce dont j'ai à vous parler est plus grave encore.

— Jésus Marie ! Et qu'est-ce que cela peut être ; parlez , je vous en supplie !

— Eh bien donc , un de mes amis m'a rapporté , entre autres choses , qu'un tel a des relations avec vous.

A ces mots , la dame se signe , feint le plus profond étonnement et répond en souriant :

— En ce cas , mon ami , cessez d'être triste ; je voudrais , ma foi , être quitte de tous mes péchés comme

(1) A l'époque où furent écrites les *Quinze Joies* , la France et l'Angleterre étaient en guerre.

de celui-là. Mon ami, — poursuit-elle en mettant sa main sur sa tête, je ne jure pas seulement de n'avoir eu aucun rapport avec cet homme, mais je donne au diable tout ce qu'il y a sous ma main (1), si jamais bouche d'homme s'appuya sur la mienne, excepté la vôtre ou celles de vos cousins et des miens que vous m'avez ordonné vous-même d'embrasser. Fi ! n'est-ce que cela ? Ah ! mon ami, je suis bien aise que vous m'avez parlé, car je craignais qu'il ne s'agit d'autre chose. — Je sais, du reste, quel est celui qui vous a fait ces faux rapports ; mais, plaise à Dieu que vous ne sachiez jamais pourquoi il vous a parlé ainsi. Certes, vous auriez sujet d'être surpris, car celui-là se dit fort de vos amis. Au fait, je ne suis pas fâchée qu'il réveille le chat qui dort.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne vous en inquiétez-pas, mon ami ; vous le saurez plus tard.

— Vraiment, je veux savoir....

— Pardieu, mon ami, j'étais indignée de ce que vous le faisiez venir si souvent à la maison ; mais je ne disais rien, car vous le proclamiez le meilleur de vos amis.

— Expliquez-vous, de grâce.

— Il n'est pas nécessaire, mon ami.

— Parlez, je veux tout savoir.

Alors elle le caresse et l'embrasse bien tendrement et lui dit :

— Ah ! mon doux maître et ami, ils veulent me mettre mal avec vous, ces faux traîtres !

— Dites-moi donc, ma mie, ce qui se passe.

(1) C'est-à-dire toute ma personne ; ou, en d'autres termes, que je sois damnée si.. .

— Eh bien donc , cher ami que j'aime plus que tout au monde , sachez que le traître en qui vous avez confiance et qui vous a tenu ces propos, m'a suppliée plus de deux ans, dans l'espoir que je vous tromperais ; mais je l'ai bien repoussé et lui ai causé maints tracas. Quand vous croyiez qu'il venait ici par amitié pour vous, il n'y venait que pour vous tromper. Il ne s'est pas découragé pourtant jusqu'à ce que je lui aie dit et juré, dernièrement , que je vous révélerais tout. Certes je ne me pressais guère de vous en parler ; je m'en souciais peu , du reste , car je suis bien sûr de moi , et puis je ne voulais pas mettre la désunion entre vous et lui ; j'espérais toujours qu'il se tairait. Hélas ! il n'a rien épargné pour vous déshonorer.....

— Sainte Marie ! quelle trahison !... m'en serais-je jamais douté ?...

— Ah ! monsieur, si jamais il entre dans votre maison et si jamais j'apprends que vous lui parliez , je cesse tous rapports de ménage avec vous.... Je sais que vous n'avez aucun doute sur ma fidélité ; aussi bien , s'il plaît à Dieu , je ne commencerais pas aujourd'hui à vous tromper ; et je prie Dieu à mains jointes de faire tomber sur moi le feu du ciel et de me brûler toute vive , le jour où il m'en prendrait l'envie. Hélas ! mon bien-aimé , poursuit-elle en l'embrassant , je serais la plus perfide des femmes si je trompais un homme aussi beau , aussi bon , aussi doux , aussi aimable , et qui fait si bien toutes mes volontés. A Dieu ne plaise que je vive dans un pareil dévergondage ! Ainsi donc, mon ami , je vous en conjure , défendez ou faites défendre votre demeure à celui que le traître m'a accusé d'aimer, bien que je consente à être damnée si jamais il ne m'a parlé d'amour ; mais , Dieu m'est témoin que je souhaite ne plus le rencontrer où je serais.

Là-dessus elle se répand en pleurs ; le bonhomme la console et lui jure qu'il lui donne satisfaction sur tout , excepté en ce qui s'agit de défendre sa maison au jeune compagnon ; il lui donne sa parole qu'il n'ajoutera jamais foi à ce qu'on pourra lui dire à ce sujet.

Cela n'empêchera pas qu'il n'ait l'esprit soucieux et le cœur un peu serré. Finalement , son ami qui ne lui avait rien dit que dans son intérêt , deviendra le plus grand de ses ennemis.

Ainsi s'abêtit le brave homme ; il est bon à brouter l'herbe , car il a été transformé en brute , sans enchantement. Or, il est marié, et il est enfermé dans la nasse. La dame agira plus que jamais à sa guise ; nul ne s'avisera d'en dire quelque chose au bonhomme qui n'en croirait rien. Celui qu'on lui avait dénoncé comme l'amant de sa femme deviendra son meilleur ami. Puis, la vieillesse viendra le surprendre , et peut-être tombera-t-il dans la pauvreté dont il ne se relèvera jamais. Tels sont les agréments qu'il a trouvés dans la nasse du mariage ! Chacun se moque de lui ; l'un dit que c'est grand dommage , parce qu'il était bonhomme ; l'autre prétend qu'il ne peut pas s'en soucier, parce que c'est la règle du jeu et qu'il n'est qu'un niais. Les gens notables , enfin , le rebuteront et cesseront de le fréquenter.

C'est ainsi qu'il vit dans des peines et des douleurs qu'il regarde comme des plaisirs ; il y sera toujours en butte et il finira misérablement ses jours.

---

## LA HUITIÈME JOIE.

---

La huitième joie se présente quand le mari s'est amusé dans la masse où il est entré , et y a pris ses ébats pendant deux, trois ou quatre ans , plus ou moins ; son ardeur s'y refroidit et il porte son attention d'un autre côté. Il est impossible , en effet , de jouer tout le jour aux barres , et il serait difficile de courir et de jouer du cor en même temps. Peut-être a-t-il éprouvé plusieurs des ennuis et des malheurs dont nous avons parlé plus haut , ce qui l'a accablé à ce point qu'il n'a garde de s'enfuir, tant il est bien dompté et enchaîné. Il se peut aussi que sa femme ait deux , trois ou quatre enfants et qu'elle soit encore enceinte ; et comme elle souffre plus de cette grossesse que des autres , le bonhomme en est tout soucieux et se donne beaucoup de mal pour aller lui chercher ce qui lui plaît.

Or, le temps de l'enfantement approche , et la dame est si malade que ses suivantes ont grande peur qu'elle n'en puisse échapper : le bonhomme la voue aux saints

et saintes du paradis , et elle se voue , elle-même , à Notre-Dame-du-Puy-en-Auvergne , à Notre-Dame-de-Roc-Amadour , et à plusieurs autres chapelles. Dieu merci ! les prières du bonhomme sont entendues ; la dame met au monde un enfant qu'on déclare aussi beau que le dauphin du Viennois ; elle garde longtemps le lit et maintes commères assistent à ses relevailles qui se font avec pompe. Pendant ce temps elle est entourée de toute sorte de soins et elle se rétablit à vue d'œil. Un jour, trois ou quatre de ses commères et elle , s'assemblent chez l'une d'entre elles pour festoyer et causer de leurs colifichets : ce sera un hasard s'il n'y a pas de brouille ; mais je me tais là-dessus ; elles dépensent et mettent à mal , dans ce gala , plus de biens qu'il n'en eût fallu pour entretenir huit jours le ménage du bonhomme.

Le printemps approche ; les désirs naissent sous l'influence des éléments et des planètes. Il convient d'aller prendre ses ébats dans les champs. Alors la dame et ses amies forment le projet de faire un pèlerinage ; peu leur importe , du reste , les affaires de leurs maris.

— Vraiment , ma commère , dit la dame , je ne sais comment je pourrais obtenir la permission.

— Quant à moi , je me préoccupe peu à ce sujet.

— Pardieu , ma commère , dit une autre , nous partirons toutes ensemble et nous ferons bonne chère. Ma commère une telle et mon cousin un tel viendront avec nous.

Notez que ce cousin n'est rien à celle qui parle , mais c'est manière de dire.

Nos amies ont résolu d'aller en voyage parce qu'elles ne peuvent agir au logis comme elles l'entendent.

Le voyage décidé , elles se séparent.

La dame retourne au logis où elle fait triste mine. Le bonhomme qui revient de la ville ou d'ailleurs, lui demande ce qu'elle a.

— Monsieur, répond-elle, je suis bien chagrine ; notre enfant est très-malade (notez qu'il se porte bien) ; il est tout brûlant et la nourrice m'a dit que depuis deux jours il n'a pas pris le sein ; elle n'osait me l'avouer.

Le bonhomme se désole ; il va voir et contempler son enfant, et les larmes lui viennent aux yeux.

La nuit venue, quand les deux époux sont en tête à tête, la dame soupire et se met à dire :

— En vérité, mon ami, vous m'avez bien oubliée.

— Comment cela ?

— Ne vous souvenez-vous pas combien j'ai été malade pendant ma grossesse et que je me suis vouée à Notre-Dame du Puy et à celle de Roc-Amadour ; vous n'en tenez pas compte.

— Voyons, chère amie, ne savez-vous pas que j'ai tant à faire que je ne sais à qui entendre ? Du reste, le temps fixé pour votre vœu n'est pas passé.

— Certes, je ne serais pas contente avant de m'être acquittée ; et je crois, ma foi, que la maladie de notre enfant est une punition de ma coupable négligence.

— Chère amie, Dieu connaît bien notre bonne volonté !

— Ah ! ne m'en parlez plus : je partirai s'il plaît à Dieu et si vous n'y mettez pas d'obstacle. Ma mère, ma commère une telle et mon cousin un tel viendront aussi. J'aimerais mieux m'imposer toute autre privation.

Elle a beau dire ; s'il y a privation, ce sera le bonhomme qui l'endurera et non pas elle.

Le bonhomme songe à ce voyage ; comme il n'a

peut-être pas tout ce qu'il lui faut, il devient soucieux.

Or voici *Quasimodo* ; il est temps de se mettre en route et d'aller entendre chanter les oiseaux (1). Le bonhomme doit se procurer de l'argent pour acheter des chevaux et il faut à madame une robe pour monter sur sa haquénée.

Peut-être se trouvera-t-il parmi les compagnons de voyage un galant qui , tout le long de la route , se montrera plein de courtoisie pour la dame et toujours prêt à l'aider de sa bourse.

Le bonhomme pourra bien se décider à l'accompagner ; mais il vaudrait mieux pour lui , de quelque condition qu'il soit , qu'il restât chez lui , dût-il désormais avoir tous les jours une pierre pendue au cou. Car, s'il n'a pas de valet , il faudra qu'il se multiplie en route ; et en eût-il vingt , qu'ils ne suffiraient point. La dame ne serait pas contente s'il n'avait pas de la peine et du tracas par dessus la tête. Tantôt elle dit qu'elle a un étrier plus bas que l'autre ; tantôt elle veut son manteau , tantôt elle le laisse. Puis elle prétend que son cheval a le trot si dur qu'elle en est malade. Elle met pied à terre , et l'instant d'après elle veut qu'on la remette en selle. Il faut conduire son cheval par la bride quand il s'agit de passer un pont ou une rivière. Elle prétend qu'elle ne peut manger , et il faut pourtant que le bonhomme , plus crotté qu'un chien , se mette à trotter dans la première ville qui se présente pour chercher ce que madame désire.

(1) Le texte dit :

Or s'approche *Quasimodo*  
Qu'il faut aller oïr les oiseaux.

Suivant Jeannet ce devait être le refrain de quelque vieille chanson.

Rien ne peut adoucir l'impatiente voyageuse , et les dames de la compagnie disent du bonhomme :

— Vraiment , mon compère, vous n'êtes pas homme à mener des femmes en voyage ; vous ne savez rien faire pour leur être utile.

Le bonhomme les écoute sans mot dire, car il est accoutumé aux remontrances et à la peine , comme une gouttière à la pluie.

On arrive enfin , non sans encombre , au Puy, en Auvergne, but du pèlerinage. Dieu sait si le bonhomme est bien foulé et repoussé par la cohue en cherchant à faire passer sa femme ! — Celle-ci lui donne sa ceinture et ses chapelets pour les faire toucher aux reliques et à l'image vénérée de Notre-Dame. Dieu sait encore si pour y parvenir il est coudoyé , pressé, bousculé !

Il y a là de riches dames , demoiselles et bourgeoises , qui ont fait la route avec nos deux époux , et qui achètent des chapelets de corail , de jais ou d'ambre , des objets en émail ou d'autres bijoux. Il convient que la femme du bonhomme en ait comme les autres ; peu importe l'état de la bourse de son mari , il faut qu'elle les achète.

Au retour, mêmes embarras qu'en venant. Il pourra même se faire qu'un des chevaux deviendra fourbu , ou même qu'il restera sur la place par suite de quelque accident , soit qu'il s'abatte , soit qu'il tombe de lassitude ; le bonhomme devra en acheter un autre et s'il n'a pas de quoi , il sera bien obligé de trotter à pied et de se tenir toujours auprès de sa femme. Elle lui demande à chaque instant des prunelles des buissons , des cerises et des poires ; elle lui donne sans cesse de l'occupation , et au besoin elle laisserait tomber son fouet ou sa houssine , ou quelque autre chose , pour qu'il ait la peine de les ramasser et de les lui tendre.

Ils rentrent enfin chez eux ; le bonhomme a grand besoin de se reposer, mais le moment n'est pas encore venu , car la dame qui est fatiguée , ne fera rien de quinze jours , sinon que bavarder avec ses commères et ses cousines , parler des montagnes et des autres belles choses qu'elle a vues , et conter tout ce qui lui est arrivé. Elle ne manque pas de se plaindre de son mari , en disant qu'il ne lui a été d'aucune utilité et que par suite elle est toute morfondue.

Le bonhomme, de son côté, trouve à la maison tout le ménage en désordre ; il fait tout ce qu'il peut pour remettre les choses en bon état , et prend beaucoup de peine. Si tout va bien , la dame dira que c'est le résultat de ses propres soins et de sa diligence ; si les choses ne vont pas bien au contraire , elle se fâchera et jettera la faute sur son mari. Dorénavant elle voudra voyager et être sur les chemins , car elle y a pris goût. Le bonhomme verra son bien dépérir ; il vieillira et deviendra goutteux ; sa famille s'accroîtra et la dépense aussi. A la fin , la dame prétendra qu'elle est rompue par les voyages et les couches ; elle ne cessera de grogner et deviendra despote chez elle.

Ainsi le bonhomme est enfermé dans la nasse , au milieu de douleurs et de tristesses qu'il tient pour des joies. Il y sera et demeurera toujours et terminera misérablement sa vie.

## LA NEUVIÈME JOIE.

---

La neuvième joie du mariage arrive quand le jeune homme s'est placé dans la nasse et dans la prison du ménage, et qu'après y avoir trouvé quelques agréments, il s'aperçoit qu'il a une femme capricieuse, acariâtre (elles sont presque toutes ainsi), toujours disposée à prendre dans le ménage autant d'autorité et de domination que son mari, ou plus même si elle peut.

Mais il arrive parfois qu'elle a affaire à un homme prudent et rusé, qui n'a pas voulu endurer ses caprices et lui a résisté énergiquement : il en est résulté souvent entre eux des altercations et des discussions, quelquefois même des disputes.

Quoiqu'il en soit, après une guerre qui a duré entre eux vingt, trente ans, ou plus, le mari est resté vainqueur sur ses terres ; mais je vous laisse à penser ce qu'il a eu à souffrir pendant tout ce temps ; peut-être a-t-il eu à supporter une grande partie des tribulations

et des adversités décrites ci-dessus ou dont il sera parlé ci-après. Néanmoins, il est resté le maître et il n'a point été souillé dans son honneur ; il a de belles-filles qu'il a mariées honorablement ; mais en y réfléchissant, on comprendra tout ce qu'il a eu à endurer.

A la suite des peines et des labeurs sans nombre, des mauvaises nuits et des intempéries qu'il a eu à supporter pour acquérir de la fortune et vivre honorablement comme chacun doit faire, le bonhomme, accablé de vieillesse et de lassitude, tombe dans une maladie de langueur, devient goutteux à ce point, qu'il ne peut se lever lorsqu'il est assis, et remuer de place ; peut-être même est-il paralysé d'un bras ou d'une jambe, ce qui lui a causé plusieurs accidents comme il en arrive à beaucoup d'autres. Alors la guerre est terminée et la chance a bien tourné, car la dame qui est en bonne santé et plus jeune que son mari peut être, ne fera désormais que ce qui lui plaira. Le bonhomme qui avait soutenu vaillamment la guerre est bien attrapé maintenant. Ses enfants qu'il avait élevés sévèrement, seront dorénavant mal appris ; s'il veut les réprimander, sa femme se mettra contre lui, ce dont il s'affligera beaucoup. Et, bien qu'il ait l'esprit aussi sain qu'il l'a jamais eu, on cherche à lui faire croire qu'il est abêti, parce qu'il ne peut bouger de place. Il arrive même que son fils aîné, soutenu par sa mère, veut prendre la direction des biens, comme si le bonhomme tardait trop de mourir : monstruosité dont on voit de nombreux exemples.

Ainsi est gouverné le brave homme : sa femme, ses enfants et ses serviteurs ne tiennent pas compte de lui et de ses ordres ; ils vont jusqu'à exiger qu'il ne fasse pas de testament parce qu'ils craignent qu'il ne donne pas à la dame ce qu'elle demande ; ils le laissent parfois

seul dans sa chambre une demi-journée, sans aller vers lui, sans se préoccuper s'il a faim, soif ou froid. Aussi le bonhomme qui a toujours fait preuve de retenue et de prudence, et qui a encore tout son bon sens, s'abandonne aux plus tristes pensées et se promet de mettre bon ordre à cet état de choses. Il fait venir auprès de lui ses enfants et sa femme; sa femme, qui, pour avoir mieux ses aises, a pris le parti de ne plus coucher avec lui, car il ne peut plus rien faire et ne fait que se plaindre et grogner.

Hélas ! tous les agréments qu'il a procurés jadis à sa femme sont oubliés ; elle ne se souvient plus que des querelles qu'ils ont eues ensemble, et dit à ses voisines qu'il s'est toujours montré brutal vis-à-vis d'elle ; elle ajoute qu'il lui a fait mener une vie si dure, que, si elle n'avait eu une grande patience, elle n'aurait pu rester avec lui. Bien plus, elle ne cesse de dire au bonhomme qu'il souffre pour ses péchés. Quelquefois, c'est une femme sèche, aigre et hargneuse, qui cherche à se venger de ce qu'elle n'a pu le dominer autrefois parce qu'il était trop prudent et trop ferme. Or, vous devez penser si le bonhomme est bien aise maintenant d'être traité de la sorte.

Quand sa femme et ses enfants sont auprès de lui, comme nous avons dit, il dit à la dame :

— Vous êtes, ma mie, la personne que j'aime le plus au monde, et je pense que vous avez les mêmes sentiments pour moi. Sachez donc que je ne suis guère content de la conduite qu'on tient à mon égard. Vous n'ignorez pas que je suis le maître chez moi, et que je veux l'être tant que je vivrai ; mais on n'a pas l'air de s'en douter, car, si j'étais un pauvre homme réduit à aller demander son pain, on n'agirait pas autrement avec moi. Vous savez, ma mie, que je vous ai bien

aimée et soignée, et que j'ai eu beaucoup de peine à soutenir notre rang ; eh bien !.... vos enfants, les miens, se comportent mal vis-à-vis de moi.

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse ? répond la dame. On se conduit avec vous du mieux qu'on peut ; vous ne savez ce que vous demandez. On a raison de dire, faites du bien et l'on vous rendra du mal. Vous n'avez jamais agi autrement : je sais à quoi m'en tenir là dessus.

— Ah ! belle dame, laissez un pareil langage ; je n'en ai que faire.

Puis se tournant vers son fils aîné :

— Entends-moi bien, mon beau-fils ; ta conduite ne me plaît pas. Tu es mon fils aîné et seras mon principal héritier, si tu te comportes bien. Mais je m'aperçois que tu te donnes des airs de prendre l'administration de mes biens. Ne va pas si vite et songe plutôt à me servir et à m'obéir, comme tu dois le faire. J'ai été pour toi un bon père, car je n'ai pas laissé dépérir ton patrimoine ; je l'ai accru, au contraire, et amélioré, et je t'ai amassé assez d'argent. Si tu ne m'obéis pas, je te jure par ma foi que je te causerai du déplaisir et que tu ne profiteras d'aucun des biens que Dieu m'a donnés. Prends-y garde.

— Et que voulez-vous qu'il fasse ?... réplique la dame. On ne sait comment vous servir, et l'on aurait fort à faire, si l'on voulait toujours être après vous. Il serait bien à désirer que nous fussions, vous et moi, en paradis, et ce ne serait pas une grande perte. Vous ne savez ce que vous demandez : n'avez-vous pas tout ce qu'il vous faut ?

— De grâce, madame, taisez-vous et ne le soutenez pas ; vous n'en faites jamais d'autres.

Là-dessus ils se séparent. La dame et son fils vont

s'entretenir ensemble ; ils prétendent que le bonhomme est abêti , et , comme il a menacé son fils , ils se disent qu'il ne manquera pas de rogner l'héritage , si l'on n'y met bon ordre , et ils décident qu'il ne verra désormais âme qui vive. Le fils , soutenu par sa mère , veut devenir plus que jamais le maître de la maison. Ils disent à qui veut l'entendre , que le brave homme est tombé dans l'enfance ; le fils cherche à le faire mettre en curatelle et ils lui font accroire à lui-même qu'il a perdu le sens et la mémoire , bien qu'il soit aussi sensé qu'il l'ait jamais été. Si quelqu'un , sachant qu'il était habitué à tenir bonne maison et à faire excellent accueil aux gens , se présente chez lui pour lui parler et le demande à sa femme , celle-ci répond :

— Hélas ! monsieur , il est dans une maison de santé.

— Et comment cela lui est-il advenu ?

— Il est comme un innocent et est entièrement tombé dans l'enfance depuis longtemps. Dieu soit loué de tout ce qu'il m'envoie ! Je suis accablée par les travaux de mon ménage et n'ai personne qui s'en mêle que moi.

— Ce que vous m'apprenez là est bien triste , et je m'en étonne d'autant plus , que je l'ai vu , il n'y a pas longtemps , et qu'il était alors l'homme le plus sensé du pays.

— Ainsi l'a voulu le bon Dieu ! répond la dame.

C'est ainsi qu'est traité le bonhomme qui a vécu honorablement et a parfaitement administré ses biens et sa maison , au dire de chacun. Je vous laisse à penser s'il use sa vie en languissant : il ne peut bouger de sa chambre et aller dire les tourments qu'on lui fait endurer. Il se consume de langueur ; jamais il n'a de satisfaction et je m'étonne qu'il ne tombe pas dans le désespoir ; cela lui arriverait assurément , s'il n'était homme

de beaucoup de sens. Il lui convient, du reste, de prendre tout en patience, car il n'y a pas d'autre remède à son mal. Personne ne peut lui parler sans être autorisé par la dame; ce qui est, à mon avis, la plus grande avanie qu'on puisse supporter.

Le bonhomme fait ainsi pénitence et pleure souvent ses péchés dans la nasse où il avait tant désiré et pris tant de peine de s'introduire et dont il ne sortira jamais. S'il n'y était pas enfermé, il n'aurait pas de repos avant d'y être entré. Il vivra toujours en languissant et terminera misérablement ses jours.

---

## LA DIXIÈME JOIE.

---

La dixième joie se réalise quand celui qui est marié s'est mis dans la nasse, parce qu'il a vu les autres poissons qui paraissent s'y ébattre ; et il a tant travaillé, qu'il a fini par découvrir l'entrée, espérant, comme nous avons dit, trouver des plaisirs et des délices.

On peut dire qu'on l'a fait entrer dans la nasse du mariage, comme l'oiseleur attire les oiseaux aquatiques dans des filets où sont retenus d'autres oiseaux apprivoisés auxquels il donne à manger du grain. Ceux-ci paraissent heureux aux volatiles qui ne font que voler de rivière en rivière pour découvrir la nourriture qui leur convient ; mais hélas ! ils ne sont guère à leur aise, car ils sont tous attachés par le pied et on les emporte à la maison entassés l'un sur l'autre dans un panier et souffrant d'une captivité pour laquelle ils ne sont pas nés. Ils seraient bien plus heureux les pauvres oiseaux prisonniers, s'ils pouvaient, comme les autres, voler

librement de rivière en rivière et chercher la nourriture de leur choix. Ceux qui les voient manger dans les filets comme nous l'avons dit, viennent en toute hâte et d'un vol rapide se joindre à eux ; tous accourent à l'envi, excepté certains oiseaux rusés qui ayant vu ou entendu parler des pièges, n'ont eu garde d'en perdre le souvenir et s'en défient comme du feu. Hélas ! ces pauvres oiseaux qui se sont mis dans les filets ont perdu leur liberté qu'ils ne recouvreront jamais ; ils seront à jamais captifs, et qui plus est, on abrègera leurs jours.

De même, notre homme a cru se procurer ses aises en se mariant, ou peut-être a-t-il agi sans y songer. Quoi qu'il en soit, il a espéré trouver toutes sortes d'agréments, de plaisirs et de jouissances là où il s'est mis, et c'est le contraire qu'il a rencontré. Il arrive quelquefois, à la suite de je ne sais quels sortilèges et maléfices jetés sur lui, que sa femme prétend ne pouvoir l'aimer ; elle dit à sa mère ou à sa cousine, qui lui font des reproches à ce sujet, qu'elle sent comme des piqûres d'aiguille, lorsqu'elle est auprès de son mari, et elle ajoute que jamais elle ne pourra lui témoigner de l'amour et lui être agréable. Il n'a de puissance, suivant elle, malgré tout son bon vouloir, que quand ceux qui ont jeté le sort, le permettent. C'est là sans doute un grand tourment, semblable à celui qui, dévoré par la soif, aurait la bouche près de l'eau et ne pourrait boire....

Le plus souvent, les femmes qui se conduisent ainsi ont un amant qui n'est pas ensorçelé, lui, et qui sait bien s'aider de ses membres avec le concours de la dame.

Aussi arrive-t-il bien des fois que le mari s'aperçoit de l'inconduite de son épouse et la bat. Elle n'hésite pas alors à le déshonorer publiquement, et comme il

continue à lui chercher noise et à la frapper, elle le plante là et s'enfuit avec son amant. Certains maris enragent du procédé; ils cherchent et fouillent partout et donneraient volontiers tout leur avoir pour retrouver leur femme.

Quand la dame a pris suffisamment ses ébats avec son amant et qu'elle voit les bonnes dispositions de son mari, elle va trouver quelques parents qui s'entendent avec sa mère pour dire qu'elle a toujours été chez cette dernière et que la pauvre fille s'en était allée parce que son mari voulait la battre.

— Plutôt que de la voir frapper, dit la mère au mari, j'aimerais mieux qu'elle restât chez moi pour toujours; car je la connais incapable de vous faire une infidélité. J'en fais le serment. Songez bien, d'ailleurs, que si elle n'était pas d'une vertu à toute épreuve, ma pauvre enfant se serait perdue par votre faute.

Il est à noter encore que certaines femmes font boire des philtres à leurs maris, afin de porter la culotte, ou dans des intentions plus mauvaises, peut-être.

Quelquefois les époux demandent à être séparés; le mari accuse sa femme et la femme son mari. Ils se sont mis tous deux dans la nasse et voudraient bien être dehors; mais il n'est plus temps de se repentir. Ils plaident de leur mieux; mais il arrive parfois, comme ils n'allèguent pas des motifs suffisants pour obtenir la séparation ou ne prouvent pas clairement leurs intentions, que le juge décide que le mariage reste valable et leur adresse des admonestations. Ils obtiennent cette nouvelle satisfaction en outre des agréments dont ils jouissaient auparavant et dont ils ne se contentaient pas, et de plus, ils se sont fait moquer de tous.

Il peut se faire quelquefois qu'ils allèguent l'un contre l'autre des raisons suffisantes pour décider le juge à prononcer leur séparation et à leur prescrire, sous les peines de droit, de vivre chastement et dans une continence absolue. Mais voici ce qui arrive : l'un ou l'autre, tous deux peut-être se comportent follement et satisfont leurs passions et leurs caprices. Telle femme s'en va de chambre en chambre, dans une grande ville, chercher ses plaisirs.

Les deux époux croient être sortis de la nasse et espèrent être délivrés pour toujours : ils sont plus misérables encore qu'auparavant. L'homme, de quelque rang qu'il soit, est déconsidéré et désorienté en ce monde, et sa femme aussi ; ils ne peuvent se marier sans que l'un d'eux vienne à mourir. S'ils ont de grandes terres, ils auront la douleur de voir leur nom s'éteindre et ils mourront sans héritier. La femme est pour son mari un sujet de honte, car d'ordinaire elle perd toute retenue et elle va jusqu'à vivre dans la maison de son amant, sous les yeux de son époux.

Tels sont, à mon avis, les plus cruels tourments qu'un homme puisse endurer.

Or, notre bonhomme a du ménage jusqu'au cou ! Il usera sa vie et languira dans la nasse, au milieu de douleurs et de soucis continuels, et il finira misérablement ses jours.

---

## LA ONZIÈME JOIE.

---

La onzième joie du mariage se présente , quand un galant de bonne maison , jeune et élégant , voyage de pays en pays , indépendant et libre d'aller partout où il lui plaît. Dans le courant de l'année , il visite maintes localités , surtout celles où il espère trouver à son goût dames , demoiselles , bourgeoises ou autres femmes. Comme il est jeune , vigoureux , aimable et amoureux , — et encore inexpérimenté et blanc-bec , — il ne se préoccupe que de chercher des plaisirs et des distractions. Peut-être a-t-il encore son père et sa mère dont il est toute la joie et qui le dorlotent et l'équipent de leur mieux , ou peut-être est-il propriétaire de fraîche date , et il mène grand train dans le pays , fréquentant les meilleures compagnies et les meilleures maisons , toujours prêt à s'employer près de la dame , de la demoiselle , de la simple bourgeoise ou de toute autre femme qui consent à accepter ses services.

Or, il se présente dans une maison où il y a une

jolie demoiselle, d'un rang plus élevé que le sien, ou de moindre condition, ou tout simplement de la classe bourgeoise; quoiqu'il en soit, elle est belle et honnête et d'une amabilité incomparable. Sa beauté même et sa bonne renommée l'ont fait davantage priser et rechercher, et ont attiré une foule de soupirants. Dans ce nombre, il s'en est trouvé un qui l'a tellement pressée qu'elle n'a pu le repousser; car femme raisonnable et d'un tempérament sanguin a le cœur trop bon et trop loyal pour rejeter une supplication amoureuse, si tant est que le suppliant montre un empressement suffisant et convenable. Au reste les femmes, de quelque tempérament qu'elles soient, entendront toujours raison avec ceux qui savent s'expliquer convenablement.

Mais retournons à notre jeune demoiselle qui, vaincue par les prières et les obsessions d'un pauvre diable dont elle a reçu maintes déclarations, finit par lui accorder ce qu'il demandait. Le tout aboutit à une grossesse, et il n'y a pas d'autre remède que de cacher la chose et de la réparer du mieux possible. Or la dame de la maison dont elle est la fille, la nièce ou la parente, ne tarde pas à être instruite de la mésaventure; mais, en femme d'expérience, elle y mettra bon ordre. Le pauvre galant, auteur du méfait, est tout d'abord congédié; on l'eût sans doute décidé à prendre pour femme la jeune fille, mais ce n'est peut-être qu'un méchant clerc à qui on ne la donnera pas, ou un homme déjà marié, ce qui arrive souvent. Notez que Dieu punit les hommes mariés par la peine du talion; en trompant leurs femmes, ils font une folie dont la conséquence inévitable est que la femme qui se voit ainsi rebutée, n'a pas de répit avant d'avoir payé son mari de retour.

Il faut prendre la chose comme elle est arrivée à la pauvre demoiselle dont la grossesse est assez avancée, et qui peut-être ne sait à quoi s'en tenir, car ce n'est qu'une enfant sans expérience; mais la dame qui n'est pas novice, et qui connaît à fond l'ancien et le nouveau testament, s'est doutée de la vérité en voyant la jeune fille vomir chaque matin et devenir pâle; elle la prend à part et lui dit :

— Je t'ai prévenue autrefois que tu serais perdue et deshonorée en faisant ce que tu as fait; mais ce qui est fait est fait; je connais bien que tu es enceinte; avoue-moi la vérité.

— Je vous jure, répond la jeune fille, qui n'est qu'un tendron de 15 à 17 ans et qui ne fait que commencer à vivre, je vous jure que je n'en sais rien.

— Il me semble que, quand vient le matin, je te vois vomir et faire telle et telle contenance.

— Il est vrai, madame, que le cœur me fait mal.

— Ha! ha! tu es enceinte, à coup sûr; mais ne dis mot et ne révèle la chose à âme qui vive; songe bien surtout à faire tout ce que je te dirai.

— Volontiers, madame, fait la fillette.

— As-tu remarqué certain écuyer qui vient souvent ici?

— Oui, madame.

— Eh bien! songe, demain, quand il viendra, à te montrer aimable et gracieuse avec lui; et, lorsque tu verras que les autres gentilshommes et dames de notre société parleront avec moi ou causeront entre eux, lance-lui des regards bien tendres et fais comme je vais te montrer. (*En disant cela la dame prend l'attitude que devra imiter la jeune fille.*) S'il t'adresse la parole, fais semblant de l'écouter avec plaisir et réponds-lui poliment. S'il te fait une déclaration d'amour, prête

bien l'oreille et remercie-le — car une femme qui ne veut pas entendre parler les gens désireux de lui être agréables, fait preuve d'un sot orgueil ; — mais dis-lui que tu ne le comprends pas et que tu ne veux rien savoir. S'il t'offre de l'or ou de l'argent, ne l'accepte pas ; mais s'il te présente un anneau, une ceinture ou une bagatelle de ce genre, repousse-les d'abord doucement, et finis par lui dire que tu acceptes par amitié pour lui, sans songer à mal. Quand il partira, demande-lui si on tardera bien à le revoir.

— Je ferai ce que vous me dites, madame, répond la demoiselle.

Arrive le galant qui sera mis dans la nasse, car la bonne dame le sachant riche, simple, inexpérimenté, veut le marier, s'il est possible, à la demoiselle. Notre homme, aussi serré dans son pourpoint que Martin de Cambrai (1), s'en vient tout joyeux voir nos dames ; il a très-bonne mine et est fort recherché des femmes qui ont tout fait pour le prendre dans leurs filets.

On se met à table ; l'amoureux se montre des plus aimables. Après le diner, madame prend le bras d'un chevalier ou d'un écuyer et les autres personnes de la compagnie se mettent à causer ensemble. Notre galant se tient près de la demoiselle ; et au bout de quelques instants d'entretien, s'approche de très-près, lui prend la main et lui dit :

— Plût à Dieu, mademoiselle, que vous connussiez mes pensées !

(1) On disait d'un homme qui se serrait ridiculement dans ses habits, pour se faire fine taille : « Il est serré comme Martin de Cambrai », par allusion à un *Jaquemart* placé sur la tour de l'horloge de Cambrai et ayant une ceinture qui l'étriquait.

— Vos pensées ! répond-elle ; et comment pourrai-je les deviner , si vous ne me les faites connaître . Avez-vous quelque idée que vous ne puissiez avouer ?

— Certes non . Il n'y a pas une de mes pensées que je voudrais vous cacher ; mais je voudrais que vous en fussiez instruite , sans que je vous les dise moi-même .

— Vraiment , vous me dites-là une chose qui ne peut se faire .

— Si je ne craignais de vous déplaire , je parlerais . . .

— Parlez , monsieur ; je suis bien sûre que vous n'avez que des choses aimables à me dire .

— Mademoiselle , je ne suis qu'un pauvre gentilhomme et je sais que je ne suis pas digne de mériter d'être votre ami par amour , car vous êtes belle , bonne et gracieuse , douée de toutes les qualités que la nature place chez une femme ; mais s'il vous plaisait d'agréer mes hommages , j'ose me flatter que par ma bonne volonté , mon zèle et mon empressement à vous rendre tous les services qu'un homme peut rendre , je vous témoignerais tout mon dévouement ; et quoiqu'il pût arriver , je ne vous abandonnerais pas et respecterais votre honneur plus que le mien .

— Je vous remercie mille fois , monsieur ; mais pour Dieu , ne me tenez pas un pareil langage , je ne le comprends point et ne veux pas le comprendre ; car ce n'est pas là ce que madame m'enseigne chaque jour .

— Certes , mademoiselle , la dame dont vous parlez est une excellente personne ; mais elle n'en saurait jamais rien , si vous le vouliez , car je me conduirais suivant votre bon plaisir .

— Mais , monsieur , j'ai entendu dire l'autre jour que vous alliez vous marier . Je m'étonne donc de votre langage .

— Je vous jure , mademoiselle que je ne me marierais jamais si vous ne consentez à m'accepter pour serviteur.

— Ce ne serait ni votre avantage , ni le mien ; et vos amis ne vous donneraient pas un pareil conseil. Et puis , voudriez-vous donc que je fusse deshonorée ?

— Dieu m'est témoin , mademoiselle , que j'aimerais mieux mourir.

— Je vous en prie , taisez-vous , car si madame s'apercevait de quelque chose , je serais perdue.

La dame a peut-être fait signe à la jeune fille de se taire , dans la crainte qu'elle ne jouât pas bien son rôle. Le galant lui présente adroitement un anneau ou un autre bijou et lui dit :

— Je vous en supplie , mademoiselle ; gardez ceci par amour pour moi.

— Certes , je ne le prendrai pas.

— Ah ! mademoiselle , je vous en conjure.

Il lui met le bijou dans la main ; elle le prend et dit :

— Je l'accepte donc par amitié pour vous , sans penser à mal et en tout honneur.

Alors , la dame dit aux gentilhommes présents , parmi lesquels se trouvent peut-être des parents de la jeune fille :

— Si vous voulez , messieurs , demain nous irons en pèlerinage à Notre-Dame de tel lieu.

— C'est une excellente idée ! répondent-ils tous.

On va souper , on a soin de placer le galant à côté de la demoiselle qui remplit si bien son rôle qu'elle l'enflamme et attise son amour , car un jeune homme en pareil cas ne sait ce qu'il fait.

Le lendemain , on amène les chevaux pour le voyage. Il n'y a , — dit-on d'un commun accord , — que celui de l'amoureux qui puisse recevoir une personne en

croupe, ce qui réjouit fort notre homme car on place la demoiselle derrière lui. Elle passe ses bras autour de lui, pour bien se tenir à cheval; Dieu sait alors s'il est heureux! Il consentirait, en ce moment, à donner une grande portion de ses biens pour la posséder pleinement. — L'heure approche où il va entrer dans la nasse.....

Dieu sait aussi si nos gens font ce voyage bien dévotement! Ils reviennent dîner au logis, car ce voyage n'a été qu'un prétexte pour faire tomber dans les filets notre amoureux qui n'a pas quitté la demoiselle d'un instant.

Après le dîner, la dame va dans sa chambre et dit à la jeune fille :

— Comment t'en es-tu tirée ?

— Il n'a cessé, je vous jure, de me prier tout le jour.— Et la demoiselle raconte tout ce qui s'est passé.

— Tout va bien, dit la dame; répons-lui bien modestement. Dis-lui qu'il est question de te marier, mais que tu ne veux pas consentir. S'il t'offre alors de te prendre pour femme, remercie-le et dis-lui que tu m'en parleras, en ajoutant qu'il est l'homme du monde que tu aimerais le mieux.

Toute la société se rend au jardin; on joue à travers les violiers et sous les treilles; le galant dit à la jeune fille :

— Au nom de Dieu, ma mie, ayez pitié de moi!

— Hélas! répond-elle, je vous en prie; cessez ces propos, ou je quitte votre compagnie. Voudriez-vous que je perdisse mon honneur? N'avez-vous pas entendu dire qu'on doit me marier?

— Certes, je ne veux critiquer personne, mais il m'est avis que je suis aussi à même de vous être utile et agréable que celui dont j'ai entendu parler.

— Je sais bien que vous valez mieux et je désirerais qu'il vous ressemblât.

— Merci mille fois, mademoiselle ! Je vois bien que dans votre gracieuseté vous m'estimez plus que je ne vaudrais ; s'il vous plaisait de m'agréer pour époux , je me tiendrais pour fort honoré.

— Il conviendrait , monsieur, de vous expliquer avec mes parents et avec madame.

— Si j'étais certain qu'ils voulussent bien m'entendre , je leur parlerais.

— Surtout , je vous en supplie , ne dites pas que nous avons causé de cela ensemble , car je serais perdue.

— Rassurez-vous.

Aussitôt le galant va trouver la dame à laquelle il s'adresse bien humblement , car il craint fort qu'elle rejette sa demande.

Bref , l'affaire est tenue cachée ; les fiançailles se font en secret (1) ; tout se passe en famille , et nos fiancés couchent peut-être dès aujourd'hui ensemble.

Voilà donc le pauvre homme dans la nasse ! Il s'est marié sans en informer son père et sa mère qui sont dans la désolation , car ils savent que ce n'était pas un parti convenable pour lui et , comme ils ont été instruits de toute la vérité , ils sont entre la vie et la mort.

Les noces se font sans publications de bans , car l' amoureux a hâte de posséder pleinement sa femme , et les parents de la fille ont peur que quelque empêchement vienne à surgir.....

(1) Les fiançailles avaient à cette époque un caractère légal . Le pape Innocent III avait décidé qu'un homme ne pouvait se dispenser de tenir sa promesse à sa fiancée , sous prétexte qu'elle avait manqué aux devoirs de la chasteté avant les fiançailles.

La dame a bien soin d'instruire la demoiselle de tout ce qu'elle aura à faire la première nuit ; elle lui conseille d'opposer une vive résistance à son mari , d'éviter ses caresses ainsi qu'une pucelle doit faire , et de jeter un cri plaintif , au moment où elle perdra sa virginité , comme fait une personne qui précipitamment se plonge toute nue dans l'eau froide jusqu'aux seins.

La jeune fille se conforme à ces instructions et joue très-bien son rôle , car nul n'est aussi rusé qu'une femme en ce qui touche à l'amour.

Tout va bien jusqu'à nouvel ordre ; mais voici ce qui finit par arriver. Le père et la mère du jeune homme sont d'abord dans une grande colère ; mais l'amitié et la tendresse qu'ils ont pour leur enfant les décident à l'accueillir lui et sa femme. Or, celle-ci vient à avoir un enfant au bout de deux , de trois ou de quatre mois , et il n'est plus possible de se cacher. — Alors toutes les joies du passé se changent en tristesse. Si le mari renvoie sa femme , la honte retombera sur lui , car tel qui ne savait rien , saura tout ; il ne pourra plus se marier et sa femme se conduira mal. S'il la garde , ils n'auront jamais d'amitié l'un pour l'autre et elle se donnera tout le bon temps possible. D'un autre côté , il ne manquera pas de lui rappeler souvent sa faute , et peut-être la battra-t-il ; aussi jamais ils ne feront bon ménage. Songez qu'il est dans la nasse d'où il ne peut s'échapper ; il y vivra en languissant et finira misérablement ses jours.

---

## LA DOUZIÈME JOIE.

---

La douzième joie du mariage se réalise quand le jeune homme est tant allé et venu qu'il a fini par découvrir l'entrée de la nasse, qu'il y est entré et qu'il a trouvé une femme telle qu'il demandait. Certes, mieux vaudrait peut-être pour lui qu'il en eût pris une autre, mais il ne le voudrait pas pour beaucoup, car il croit être mieux partagé que tout autre et il s'estime bien heureux que Dieu lui ait donné une épouse qui, suivant lui, n'a pas sa pareille : il l'écoute parler et se félicite de la sagesse qu'elle apporte dans tout ce qu'elle dit, bien qu'elle ne sache ce qu'elle débite. Le bonhomme est bien décidé à faire tout ce qu'elle veut, et à se conduire d'après ses conseils : si quelqu'un veut faire affaire avec lui, il dit : « J'en parlerai à ma femme, — ou à la dame de la maison ; — si elle donne son assentiment, l'affaire est faite ; — si elle le refuse, rien ne se fera. »

Le bonhomme est si bien maté, qu'il est doux

comme le bœuf à la charrue; il est, on ne peut plus, *traitable*. S'il est gentilhomme et que le roi l'invite à se rendre à l'armée, il ira, si la dame y consent.

Il lui dira :

— Ma mie, il faut que j'aille à l'armée.

— Vous irez !... répond-elle ; et qu'iriez-vous faire ? Dépenser tout votre avoir et vous faire tuer ? Après cela, vos enfants et moi, nous serions dans de beaux draps.

Bref, si elle n'y consent, il ne partira pas : se défende qui pourra et garde son honneur qui voudra (1). Quand elle le trouve bon, elle sait bien en délivrer la maison : elle l'envoie où elle juge à propos.

Si elle se fâche, il ne dit mot ; car, quelque fort qu'elle ait, il croit qu'elle a raison et qu'elle est pleine de prudence. — Je vous laisse à penser s'il fera de beaux exploits, puisqu'il est sous la dépendance de son épouse ; car la femme la plus sage du monde n'a pas plus de bons sens que j'ai d'or dans l'œil, ou qu'un orang-outang a de queue ; la raison l'abandonne avant qu'elle soit à la moitié de ce qu'elle veut dire ou faire. Cela étant, le bonhomme a fort à endurer ; il a beaucoup de tracas, même si elle est honnête ; si elle est autre, — ce qui arrive souvent, — songez ce qu'il a à souffrir et combien elle lui en fait voir de belles, de vertes et de mûres. Une fois, elle l'envoie dormir quand il veut veiller ; une autre fois, si elle a quelque chose à faire en secret, elle le fait lever à minuit et lui rappelle certaine affaire pressante, ou l'envoie en toute hâte accomplir un pèlerinage auquel elle s'est vouée, sous prétexte qu'elle a pris mal à un côté ; — il ira, qu'il pleuve ou qu'il grêle.

(1) Espèce de proverbe, à l'usage des égoïstes.

S'il arrive que le galant de la dame, qui connaît les entrées de la maison, désire lui parler et ne peut attendre, il s'introduit la nuit dans sa demeure et se blottit dans le cellier ou dans l'étable, en attendant le moment de s'entretenir avec elle. Souvent même il est si impatient qu'il pénètre jusques dans la chambre où est couché le bonhomme, car un libertin, en son ardeur, ne se possède plus et fait tout ce que sa passion lui conseille pour arriver à ses fins. Aussi en voit-on plusieurs se conduire si étourdiment qu'ils se laissent surprendre; ils déshonorent ainsi leurs maîtresses qui, en voyant la peine que se donnent pour elles les amoureux, n'ont pas la force de les repousser, devraient-elles en mourir. Or, quelquefois, quand le galant se cache dans la maison, comme j'ai dit, le chien le sent et aboie après lui, mais la dame fait accroire à son mari que ce sont les rats qui en sont cause, comme cela est arrivé d'autres fois. Que si le bonhomme avait surpris la dame en flagrant délit, il n'aurait pas voulu en croire ses yeux, et se serait imaginé qu'elle travaillait dans son intérêt.

Bref, il est bien enveloppé dans la nasse. Elle lui dit de porter les enfants et de jouer avec eux; elle les lui fait bercer; elle lui fait tenir son fuseau, quand elle met son fil en écheveaux, le samedi.

Ce n'est pas assez encore; de nouvelles peines se préparent: la guerre éclate dans le pays (1); tous les hommes valides s'enferment dans les villes et dans les châteaux forts. Mais il arrive parfois que le bonhomme ne peut partir, ni abandonner sa femme; on

(1) On ne doit pas oublier qu'à l'époque où furent écrites les *Quinze Jours*, la France était en guerres continuelles avec l'Angleterre.

s'empare de lui brutalement, et on l'emmena prisonnier; il reçoit des coups et est obligé de payer une grosse rançon. — Une autre fois pour éviter d'être fait prisonnier, il se retire dans un château; mais il sort et se rend de nuit dans sa maison, à travers les bois et à tâtons, à travers les haies et les buissons; il arrive chez lui brisé de fatigue et déchiré, et il trouve sa femme qui crie et se lamente; elle l'accuse de tout le mal, comme s'il dépendait de lui de conclure la paix entre le roi de France et le roi d'Angleterre, et elle déclare qu'elle ne restera pas plus longtemps dans sa demeure. Force est bien au bonhomme de conduire sa femme et ses enfants, en grande hâte, dans un château ou à la ville: Dieu sait la peine qu'il a de les charrier, d'empaquetter et de charger leur bagage et de les loger quand ils sont dans la forteresse! on ne saurait dire tout le mal qu'il se donne. Mais vous pouvez penser comme il se fatigue, comme le souci le tourmente et le fait maigrir, car la dame ne sait se venger du mal qui arrive, sur un autre que sur lui qui couche sur la dure, exposé au vent et à la pluie. Il faut qu'il trotte de çà, de là, tantôt le jour, tantôt la nuit, — à pied ou à cheval, suivant son rang, — pour chercher la nourriture et les objets dont sa famille a besoin. Et s'il arrivait, qu'excédé des ennuis que sa femme lui occasionne, il eût le malheur de songer à se révolter et à lui répondre, — ses peines ne feraient que s'accroître, car il finirait par être vaincu et dompté, et il serait plus assujéti qu'auparavant: aussi bien la résistance n'est plus de saison.

Vous devez penser aussi que les enfants sont mal éduqués et mal appris; le bonhomme se garderait bien de les toucher; il faut qu'ils aient tout ce qu'ils demandent; tout ce qu'ils font est très-bien fait,

eussent-ils tiré un œil à leur père , en lançant des pierres lorsqu'ils jouent ensemble.

La guerre terminée , il faut charrier à la maison tout le bagage ; la besogne est à recommencer.

A la fin , le bonhomme devenu vieux est moins que jamais prisé par sa femme ; il est rebuté comme un vieux fauconnier qui n'est plus bon à rien.

La dame marie ses filles à sa guise et le plus souvent les marie mal ; ces dernières et leurs époux n'ont aucune considération pour le bonhomme qui devient goutteux et est incapable d'adoucir lui-même les maux qu'il souffre.

Le bonhomme pleure ses péchés dans la nasse où il est emprisonné et dont il ne sortira jamais ; il n'osera pas même faire dire une messe et , pour tout testament , il déclare remettre son âme entre les mains de sa femme. Il use ainsi sa vie en languissant dans la tristesse qui ne le quittera jamais et il finira misérablement ses jours.

## LA TREIZIÈME JOIE.

---

La treizième joie du mariage se présente quand celui qui est marié est demeuré avec son épouse cinq ou six ans au plus, et il a eu tant de bonheur, ce lui semble, qu'il a trouvé une femme aussi sage que bonne avec laquelle il a vécu très-joyeusement et très-agréablement. Or, il est gentilhomme et il désire se signaler par quelque action d'éclat ; il se dispose à partir et en parle à sa femme qui se pend à son cou, l'embrasse et lui dit en soupirant et en pleurant : « Hélas ! mon ami, voulez-vous donc me délaisser et vous séparer de moi, abandonner vos enfants et nous laisser sans savoir si jamais nous nous reverrons. » — Et elle ne cesse de le tourmenter jour et nuit pour l'empêcher de partir.

— Ma mie, répond-il, il convient pour mon honneur que je parte, et il faut que j'obéisse au roi si je ne veux perdre le fief que je tiens de lui ; mais s'il plaît à Dieu, je vous reverrai bientôt.

Il va donc rejoindre l'armée et traverse quelquefois

la mer pour aller conquérir les honneurs de la chevalerie ; car, parmi les maris , il s'en trouve qui ont le cœur si généreux et si noble , que l'amour de leur femme et de leurs enfants ne saurait les détourner de se conduire honorablement.

Ce n'est pas sans un profond regret , toutefois , que notre époux prend congé de sa femme qui témoigne de son côté une affliction extrême ; mais il est homme d'honneur avant tout , et rien ne saurait le retenir , comme nous venons de le dire.

Il en est d'autres qui pour leur propre défense et celle de leurs terres , ne pourraient s'arracher des bras de leur femme , n'eussent-ils que dix à douze lieues à faire , et qu'on ne décide à partir qu'en employant la force et en les aiguillonnant. Ces gens-là sont une honte pour la noblesse ; ils devraient être punis de leur lâcheté par l'abandon de tous les gens de bien ; et il faudrait leur enlever leurs titres et leurs privilèges nobiliaires : à vrai dire , il n'est personne de sensé qui soutienne que ces individus soient nobles , en admettant même que leurs pères l'aient été.

Mais retournons à cet homme vraiment noble dont nous avons parlé. En partant, il recommande sa femme et ses enfants , qu'il aime plus que tout au monde après son honneur , à ses amis intimes. Or , il arrive qu'il passe la mer et est fait prisonnier par l'ennemi ; ou bien les événements l'obligent à rester deux , trois ou quatre ans , ou même plus , loin des siens. La dame se désole pendant un certain temps et elle entend dire un beau jour que son époux est mort , ce qui lui cause un *chagrin inimaginable*. Mais elle ne peut pas toujours pleurer ; elle se console si bien , Dieu merci , qu'elle finit par prendre un autre époux qui lui procure mille agréments et lui fait vite oublier celui qu'elle aimait

tant. Elle oublie aussi la tendresse qu'elle doit à ses enfants ; elle oublie les mines gracieuses , les embrassements , les douces protestations qu'elle avait coutume de prodiguer à son premier mari ; et à voir la façon dont elle se conduit avec le second , on dirait qu'elle a plus d'amour pour lui que pour l'autre qui est en ce moment prisonnier ou victime de sa bravoure. Les enfants , que le bonhomme aimait tant, sont repoussés et on dépense leur bien en folles prodigalités. Les nouveaux époux rient , s'amuse et se donnent du bon temps.

Mais par un de ces contre-temps dont la fortune se fait un jeu , le vrai mari revient ; il est bien vieilli et bien fatigué , car il n'a guère eu ses aises durant les trois ou quatre années qu'il a été prisonnier. En approchant de son pays , il s'informe de sa femme et de ses enfants ; il a grand peur qu'ils ne soient morts ou réduits à la pauvreté. Que de fois il a songé à eux dans la prison où il était détenu , et que d'angoisses il a endurées tandis que sa femme se donnait du bon temps ! Peut-être qu'au moment où il pensait à eux et où il priait Dieu de les prendre sous sa garde , — la dame était entre les bras de son nouvel époux , loin de tout péril.

Songez quel tourment le déchire lorsqu'il entend dire qu'elle s'est remariée ! Je crois que la douleur du roi Priam en apprenant la mort du vaillant Hector, et la douleur qu'éprouva Jacob lorsqu'on lui annonça la mort de son fils Joseph, ne sont pas comparables à la douleur du bonhomme. Il arrive dans son pays et s'assure de la vérité. S'il est homme d'honneur, jamais il ne reprendra sa femme, et celui qui l'a épousée dernièrement, la quittera. Elle perd ainsi son honneur et se jette dans l'inconduite, ce qui cause une affliction profonde au bonhomme qui ne peut l'oublier.

Les enfants seront déshonorés par la faute de leur mère. Aucun des deux époux légitimes ne pourra se marier du vivant de l'autre. Il arrive parfois qu'excité par sa femme, le mari, qui a le cœur haut placé, se bat en duel, et souvent la fortune adverse veut qu'il soit vaincu et qu'il succombe, ce qui est un malheur vraiment digne de pitié. Trop de fois hélas ! celui qui a le droit pour lui est vaincu, et le vainqueur est celui qui a tort !

L'orgueil et la vanité d'une femme poussent bien souvent aussi le mari à se prendre de querelle avec un plus puissant et plus noble que lui, à propos d'un banc que leurs dames se disputent à l'église ou de la patène (1) que chacune d'elles veut baiser la première; elles ont entre elles la plus vive altercation, et c'est à qui aura le pas sur l'autre. Les maris, de leur côté, cherchent sans cesse à se molester; ils rassemblent leurs parents pour délibérer sur la conduite qu'ils ont à tenir; ils donnent à leurs femmes des toilettes somptueuses dans l'espoir de l'emporter l'un sur l'autre et ils dépensent follement leur avoir : ils en arrivent même parfois jusqu'à vendre leurs terres et ils tombent dans la pauvreté.

Ceux qui se comportent ainsi ont été attirés par l'appât dans la nasse du mariage où ils espéraient trouver de l'agrément, mais le contraire leur est arrivé, bien qu'ils ne veulent pas en convenir. — Ils usent ainsi leur vie dans des douleurs dont ils ne seront jamais exempts et ils finiront misérablement leurs jours.

---

(1) Il y eut au concile de Trente un grand démêlé entre l'ambassadeur de France et celui d'Espagne qui se disputaient à qui baiserait le premier la Paix ou patène.

## LA QUATORZIÈME JOIE.

---

La quatorzième joie se présente quand le jeune homme a mis tous ses soins à trouver l'ouverture de la nasse, qu'il est entré, et qu'il a rencontré une femme jeune, belle, douce, gracieuse, avenante et d'un bon caractère : ils ont vécu deux ou trois ans au sein de la joie et des jouissances ; loin de se causer l'un à l'autre quelque déplaisir, ils se sont procuré tous les agréments imaginables, n'ayant jamais de discussion et se becquetant comme deux tourtereaux ; ils semblent ne faire qu'un et la nature les a faits si tendres, que si l'un d'eux éprouvait quelque douleur, l'autre la ressentirait.

Les choses se passent ainsi, pendant qu'ils sont dans les beaux jours de leur adolescence. Mais la fatalité veut que la jeune femme vienne à mourir, ce qui cause au mari un chagrin dont on ne pourrait se faire une idée. La fortune change bien dès lors ; aussi n'est-il pas rationnel que ceux qui sont

emprisonnés vivent heureux ; si cela était , le mariage ne serait plus une prison.

Le jeune époux tombe dans un profond désespoir ; tantôt il se plaint de Dieu , de la mort ; tantôt il se plaint du sort qui l'a poursuivi avec acharnement et lui a ravi toute sa joie. Une douleur pareille ne me paraît pas moins grande que celles dont il a été parlé ci-dessus.

Il vit ainsi quelque temps dans le deuil et l'affliction ; il se tient à l'écart , fuyant la compagnie et songeant sans cesse à la grande perte qu'il a faite ; le visage de celle qu'il a tant aimée est toujours devant ses yeux.

Mais..... tout ici-bas a un terme. — Il y a de par la ville ou dans la contrée bien des gens qui le disent , non sans raison , bon et honnête , qui intriguent pour le remarier et font si bien qu'ils le marient à une femme qui est en tous points l'opposée de la première : elle a été mariée elle-même une première fois , ne compte pas parmi les plus belles et est entre deux âges. C'est de plus une femme fort expérimentée et qui a appris de son premier mari comment elle doit se comporter avec le second. Elle pèse et mûrit sagement la conduite qu'elle doit tenir , et reste assez de temps sans montrer sa malice. Mais quand elle voit qu'elle a affaire avec un homme loyal et débonnaire et qu'elle l'a suffisamment éprouvé , elle déploie et met au jour les méchantes qualités qu'elle a dans son sac. Elle prend dès ce moment la haute-main et l'autorité dans le ménage et fait endurer à son mari maints ennuis et tracas ; car il n'est pas de serf plus assujéti que le jeune homme simple et débonnaire qui est sous le joug et la dépendance d'une femme veuve , surtout quand elle a un caractère acariâtre et fantasque. Une

femme de cette espèce ne saurait être mieux comparée qu'à un mauvais garnement cruel et sans pitié, auquel on confierait le soin de punir des malfaiteurs. Celui qui tombe en de pareilles mains n'a rien de mieux à faire que de prier Dieu de lui donner la patience de tout endurer et de tout souffrir, comme un vieil ours muselé auquel on a cassé les dents, que l'on attache au moyen d'une énorme chaîne de fer, et que l'on frappe et châtie avec une grosse barre de bois; toute la consolation que le malheureux a, est de crier, et encore quand il crie, il reçoit deux ou trois coups de plus.

Tel est l'homme bon et simple qui est marié à une veuve acariâtre et capricieuse. Il arrive souvent, comme il est beaucoup plus jeune qu'elle, qu'elle devient jalouse; la succulence et la délicatesse du mets l'a rendue gloutonne et égoïste; elle voudrait toujours avoir son époux dans ses bras et ne jamais le quitter. Elle ressemble au poisson qui s'est trouvé dans une partie de la rivière que les chaleurs excessives d'un long été ont presque tarié et qu'elles ont rendue saumâtre; désireux d'avoir de l'eau plus douce, il remonte le courant et finit par trouver ce qu'il désire. Ainsi a fait la femme déjà âgée, jusqu'à ce qu'elle ait découvert notre jeune homme et le mets propre à la rajeunir.

Mais sachez que rien ne déplaît plus à un jeune homme et que rien ne nuit plus à sa santé qu'une vieille femme. C'est comme un homme qui boit du vin sentant le fût; tant qu'il est altéré et qu'il boit, il s'en contente; mais quand il a bu, il trouve à ce vin un arrière-goût détestable, provenant du fût dans lequel il était enfermé, et il ne boira plus jusqu'à ce qu'il en ait trouvé de l'autre. Il en est ainsi du jeune homme qui n'aimera jamais une vieille femme; une jeune femme aimera encore moins un vieillard.

La cupidité pousse quelques individus à épouser de vieilles femmes ; mais celles-ci sont bien sottes , car quelque tendresse que leur témoignent leurs maris , ils ne garderont jamais la fidélité qu'ils leur ont promise.

Je tiens pour plus sot encore le vieillard qui fait le gracieux et se marie avec une jeune femme. En voyant de pareilles unions, je ne puis m'empêcher de rire et de songer aux conséquences. La jeune épousée se décidera-t-elle à n'attendre de caresses que de son mari ? Elle qui n'est qu'une enfant délicate et qui a l'haleine parfumée , pourra-t-elle l'entendre patiemment tousser, cracher, éternuer et se plaindre toute la nuit ? Je m'étonne si elle ne se donne pas la mort. Ajoutez qu'il a l'haleine fétide par suite des aigreurs d'estomac ou d'autres infirmités qui sont le lot des vieilles gens. Et puis , ce que l'un voudra ne sera-t-il pas un sujet de déplaisir pour l'autre ? Or, je vous le demande , est-ce bien d'accoupler deux choses contraires ? C'est comme si on mettait dans un sac un chat et un chien : ils auront guerre entre eux jusqu'à la fin.

En pareil cas , il arrive d'ordinaire que l'homme et la femme se donnent du plaisir comme ils peuvent et dépensent follement leur avoir, si bien que la plupart du temps ils tombent dans la pauvreté. Il arrive aussi le plus souvent que les vieilles gens deviennent jaloux et sont plus avides que nuls autres : les affaires n'en iront que plus mal. Quand les galants voient une belle jeune fille aimable et joyeuse , mariée à un vieux barbon ou à un vieux sot , ils se mettent à la courtiser, dans l'espoir qu'elle sera plus accommodante qu'une femme ayant un mari jeune et vigoureux.

Si c'est un jeune homme qui épouse une vieille femme,

il ne le fait , comme nous l'avons dit , que par cupidité ; jamais il ne l'aimera ; le plus souvent , au contraire , il la battra , dépensera en folles prodigalités sa fortune et la réduira , peut-être , à la misère. Sachez d'ailleurs , que le commerce d'une vieille femme abrège la vie d'un jeune homme , ce qui a fait dire à Hippocrate : *Non vetulam novi , cur moriar ?* (1) Les vieilles qui ont de jeunes époux sont si jalouses et si avides qu'elles en sont comme enragées ; quelque part que leur mari aille , soit à l'église , soit ailleurs , elles sont persuadées qu'il n'y va que pour mal faire . Dieu sait dans quelles tribulations et quels tourments vit le pauvre homme et les assauts qu'il a à supporter ! — Jamais une jeune femme ne serait si jalouse : aussi bien trouverait-elle , quand elle voudrait , un moyen excellent de s'en faire guérir. — Le pauvre homme , dont je parle , est tenu à ce point qu'il n'ose parler à aucune femme ; il est réduit à servir la dame qui est vieille ; aussi vieillira-t-il plus , de son côté , en un an qu'il n'eût fait en dix , s'il eût épousé une jeune femme. La vieille finira par l'épuiser , et encore vivra-t-il au milieu des querelles , des chagrins et des tourments dont il ne sera jamais affranchi , et il finira misérablement ses jours.

---

(1) Nous ignorons ce qu'a dit là-dessus Hippocrate. On peut traduire le latin de cuisine que nous donne l'auteur des *Quinze Joies* par la phrase suivante : — Je ne veux pas avoir de rapports avec une vieille femme , de peur de mourir.

## LA QUINZIÈME JOIE.

---

La quinzième joie du mariage, — qui est à mon avis la plus grande et la plus cruelle des douleurs qui ne sont pas mortelles, — se réalise quand un jeune homme a tant tourné, pour son malheur, autour de la nasse qu'il a fini par en découvrir l'entrée et qu'il a rencontré une femme leste, de belle humeur et prenant tous les plaisirs de son goût. Ce genre de vie continue jusqu'au jour où le mari conçoit des doutes ou s'aperçoit de quelque chose ; alors naissent les querelles et les soucis qui en découlent tout naturellement. Mais soyez sûr que la femme ne cessera pas de prendre ses ébats, quelque discussion qu'elle ait avec son mari, et dût-elle être tuée elle n'en fera jamais qu'à sa volonté, comme elle a commencé.

Or, il arrive que le mari a été si bien secondé par le hasard ou a fait si habilement le guet, qu'il a vu entrer chez lui le compagnon qui, en son absence,

fait le travail pour lui ; il enrage de colère et l'angoisse lui serre le cœur ; il accourt en toute hâte et se précipite furieux dans la chambre où il trouve les deux amants ensemble et bien près l'un de l'autre.... Il croit tenir pour le coup le pauvre compagnon aventureux dont le compte est fait, et qui est si surpris qu'il n'a le courage ni de parler ni de se défendre. Au moment donc où il se prépare à le frapper, la dame, par pitié pour le pauvre garçon et pour faire son devoir (car on doit toujours éviter de causer un meurtre), se jette au cou de son mari en lui disant :

— Ah ! au nom de Dieu, monseigneur, gardez-vous de faire un mauvais coup !

Sur ce, le galant qui a un peu de répit, déploie ses jambes et s'enfuit ; l'autre le poursuit et ne songe pas à tuer sa femme. Ainsi le pauvre compagnon lui échappe ; il se sauve à toutes jambes, ce qui n'a rien d'étonnant, — car personne ne va plus vite pour quelque motif que ce soit, qu'un libertin échappé des mains de ceux qui ont essayé de le châtier. Le mari qui ne sait ce qu'il est devenu, retourne en toute hâte dans la chambre où il a l'espoir de trouver sa femme qu'il se propose de battre ou même de tuer, — ce qui serait très-mal à lui, car il n'était pas sûr qu'ils eussent fait mal lorsqu'il les a surpris.

Or, faut-il savoir ce que la pauvre femme éperdue est devenue : elle s'en est allée chez sa mère, chez sa sœur ou chez sa cousine ; mais mieux vaut pour elle qu'elle soit chez sa mère.

La pauvre femme conte à sa mère tout ce qui lui est advenu ; mais elle a soin de dire que le galant était entré chez elle par hasard, que jamais avant il n'y était venu, et que son mari l'avait trouvé causant avec elle, sans faire mal. — Sa mère lui dit :

— Que diable avait-il à faire avec toi ?

— A dire vrai , il m'avait fait deux ou trois fois des propositions , mais je l'avais bien rebuté ! Il ne faisait qu'entrer et me parlait encore d'amour, et je lui disais de partir.

Là-dessus elle jure ses grands dieux qu'elle aimerait mieux qu'il fût pendu.

Peut-être se décide-t-elle à confesser toute la vérité, car sa mère qui sait assez de vieux tours , lui dit :

— Certes , je me doute qu'il y a autre chose et je ne croirai jamais qu'il eût osé entrer dans ta chambre, s'il n'eût eu avec toi une grande familiarité. Parle-moi franchement, afin que j'avise aux moyens de remédier à tout cela.

La fille baisse les yeux et rougit.

— Ah ! ah ! poursuit la mère , je vois bien ce qui en est ; dis-moi , dis-moi comment cela s'est passé.

— En vérité , le méchant homme m'a tourmentée plus de deux ans , et je m'étais toujours bien défendue jusqu'au jour où mon mari , étant allé en voyage , il entra , je ne sais comment , dans notre maison dont j'avais pourtant bien fermé la porte , et me fit violence..... Je vous jure que je me suis bien débattue plus de la moitié de la nuit, jusqu'à ce que mes forces m'ont trahie , et vous savez que ce n'est rien qu'une pauvre femme seule.

— Ah ! ah ! de par tous les diables , fait la mère, je le savais bien. Or ça , conduis-toi prudemment et surtout que le galant se garde bien de revenir ici.

— Ah ! madame , il conviendrait de le prévenir de ne pas venir ; je suis sûre qu'en ce moment il est fort inquiet, car il croit sans doute que mon mari m'a tuée, et il est assez fou pour venir s'informer si je suis morte ou vive.

— Je suis vraiment étonnée que ton mari ne vous ait pas tués tous les deux.

— Jésus, Marie! madame, si je n'eusse embrassé mon mari, il était mort, le pauvre garçon!

— Tu as bien fait de l'en préserver, car lorsqu'un pauvre homme s'expose pour être agréable à une femme et passe pour elle de mauvaises nuits, elle devrait plutôt mourir que de lui laisser arriver malheur.

— Ah! madame, si vous saviez quel homme c'est! Je l'ai vu, je vous le jure, braver la pluie, la grêle, et des nuits où il faisait noir comme dans un four, venir à pied de crainte d'être aperçu et rester plus de la moitié de la nuit dans notre jardin en attendant que je pusse trouver moyen de le rejoindre; quand j'allais à lui, je le trouvais tout gelé, mais il n'y prenait pas garde lui-même.

— Aussi bien, fait la mère, je ne pouvais m'expliquer les prévenances qu'il a pour moi; quand je vais à l'église, il vient me présenter l'eau bénite, et partout où il me trouve il a pour moi toutes les attentions possibles.

— Certes, madame, il vous aime bien.

— Avant tout, il faut arranger cette affaire comme nous pourrons..... Ecoute-moi, poursuit-elle en s'adressant à sa chambrière, va dire à mes commères telles et telles, que je les invite à venir se distraire avec moi, car j'aurai besoin de leur concours.

La femme de chambre sort et va dire aux commères ce que leur veut sa maîtresse. Celles-ci arrivent, s'assoient autour d'un bon feu, si on est en hiver, — sur des nattes, si on est en été, — et la première chose qu'elles font, sans dire ni *Pater*, ni *Ave*, c'est de boire du meilleur vin qu'il y ait à la maison en attendant

que celui de la nouvelle récolte se bonifie (1). Dieu sait si elles feront assez bon guet vers le matin pour signaler, de quinze lieues, les Anglais! (2)

A la fin, une des commères dit à la dame du logis :

— Ma commère, quelle triste mine fait donc votre fille?

— Par Dieu! ma commère, il lui est arrivé une méchante aventure, à propos de laquelle j'ai voulu prendre votre avis.

Alors elle conte toute l'histoire, sans leur faire savoir pourtant comment la chose s'est exactement passée; peut-être même se décidera-t-elle à leur dire toute la vérité; car il peut se faire qu'il y en ait parmi elles qui aient été en pareil cas et qui, par suite, pourraient donner un bon conseil. Les autres savent bien aussi ce que sont de pareilles aventures et quelles en sont les conséquences, mais elles se sont gouvernées si habilement et si discrètement, qu'il n'y a pas eu d'esclandre, Dieu merci.

On tient conseil : chaque commère donne son avis et explique comment elle s'en est tirée en pareil cas.

— Il n'est pas de meilleures raisons à alléguer que celles qui reposent sur l'expérience. — Les unes péroreront, les autres discutent le pour et le contre, le tout pour savoir comment il sera possible d'arranger l'af-

(1) Autrefois les hommes et même les femmes de la meilleure société ne se faisaient pas scrupule de boire du vin en dehors des repas.

(2) Le texte dit : « Dieu scet s'elles font bon guet devers matin pour corner Anglois de quinze lieues; » ce que Janet traduit par « si elles sont éveillées, » et il ajoute : Pendant nos guerres avec les Anglois, auxquelles il est souvent fait allusion dans ce livre, les soldats placés en sentinelle annonçaient l'approche de l'ennemi, de l'Anglois, en sonnant du cor. »

faire. Elles posent ensuite leurs conclusions, et s'il plaît à Dieu, elles en feront bonne provision, ce qui ne les empêchera pas de s'assembler souvent encore et de s'ébattre tout à leur aise : le bonhomme à qui est arrivé la mésaventure paiera les frais.

Après qu'elles ont décidé comment elles conduiront l'affaire, elles se livrent à la gaieté et bavardent à qui mieux mieux. L'une dit à la fille :

— Je ne voudrais pas passer une aussi mauvaise nuit que celle que va passer ton mari.

— Je voudrais bien savoir, dit une autre, ce qu'il fait en ce moment et voir quelle mine il a.

— Pardieu, fait une troisième, quand vous ouïtes parler d'un tel avec qui mon mari m'accusa d'avoir eu des relations, — ce dont je me défendis bien, Dieu merci ! — le bon homme resta plus de trois mois sans pouvoir ni manger, ni dormir ; quand il était couché, il ne cessait de se retourner dans son lit et de soupirer, Je vous jure que cela m'égayait fort et je me fermais, en riant, la bouche avec le drap.

— Ah ! que le pauvre garçon qui l'a échappé si belle, doit être maintenant dans l'anxiété !

— Hélas ! ma mie, interrompt la mère, le malheureux n'a pu se tenir aujourd'hui de venir deux fois devant cette maison, mais je l'ai fait prévenir de ne plus se montrer.

— Je viens, dit à son tour la chambrière, de le rencontrer près de la fontaine ; il m'a donné un gros pâté en me priant de vous le remettre, et m'a dit que demain matin il vous enverrait une tarte. Vous ne sauriez croire combien il se recommande instamment à vous et à ces dames.

— Vraiment ! dit l'une de ces dernières, il est digne de pitié.

— Aussi bien , fait l'autre , avant de nous en aller , nous goûterons du pâté par amour pour lui.

— A parler franchement , dit une autre , je voudrais qu'il fût ici.

— Grands Dieux ! comme il serait heureux , ajoute la chambrière. Il est tout transi et il est aussi pâle qu'un mort.

— Nous ferions bien , ma commère , de l'envoyer chercher.

— Je veux bien , répond la mère , mais qu'il vienne par la porte de derrière.

Le galant arrive ; les dames qui sont de belle humeur et en train de se réjouir , lui témoignent beaucoup de compassion et lui font place.

On envoie chercher la chambrière du bonhomme qui sait tout , étant depuis longtemps au courant de l'intrigue qui lui a peut-être valu une bonne robe. Elle vient. Une des commères lui dit :

— Parle-nous franchement : quelle mine fait ton maître ?

— Quelle mine ? Il ne faut pas le demander. Par mon âme , depuis hier matin qu'a eu lieu la mésaventure , il n'a ni bu , ni mangé , ni dormi. Ce matin , il s'est mis à table , mais il n'a pas fait de mal aux plats ; les morceaux de viande qu'il se mettait dans la bouche , il ne pouvait les avaler et les rejetait aussitôt. Puis il se prend à songer , en s'appuyant mélancoliquement sur la table. Il est aussi pâle et aussi défiguré qu'un mort. Tout à coup il prend le couteau à découper et frappe la table ; puis il s'en va au jardin , puis il revient et ne peut tenir en place ni garder une contenance. Toute la journée et toute la nuit , il pousse des sanglots ; — il n'est personne qui n'en eût pitié.

— Pitié ! fait une commère. Il guérira bien , s'il plaît à Dieu. Vous en avez vu , mesdames , d'aussi malades que lui qui se sont bien guéris , Dieu merci... Mais vraiment , poursuit-elle en s'adressant à la chambrière , tout cela vient de ta faute. Tu savais bien ce qui se passait , la maîtresse se fiait à toi et tu n'étais pas sur le qui-vive.

— Ah ! seigneur Dieu ! je n'aurais jamais cru qu'il vint à pareille heure , car ce fut la première fois que je lui vis faire un tour de ce genre. Que maudit soit-il !

— *Amen !* répondent toutes les commères.

C'est ainsi que ces dames baguenaudent et se moquent du bonhomme. Puis , elles s'entendent pour savoir laquelle ira lui parler la première et le trouver dans sa maison où il se tient triste , comme un homme condamné à être pendu. Deux voisines pour lesquelles il a le plus de considération se rendent chez lui. L'une lui dit , dès qu'elle est sur le seuil de la porte :

— Que faites-vous , mon compère ?

Il ne sonne mot et les laisse venir jusqu'à lui. Elles vont s'asseoir près de lui et l'une d'elles lui dit :

— Quelle mine avez vous , mon compère ?

— J'ai ma mine ordinaire , répond-il. Qu'est-ce à dire ?

— Vraiment , je veux vous blâmer. Ma commère , — la mère de votre femme , — m'a raconté je ne sais quelles folies... Par ma foi , vous n'êtes pas raisonnable de croire de pareilles niaiseries ; car , par l'âme qui anime mon corps (1) , je suis aussi certaine que je le

(1) Nos aïeux étaient prodigues de serments , comme l'attestent assez les formules *par mon dme* , *par ma foy* , *par mon serment* , *par Dieu* , *par Notre-Dame* , etc. , etc. , qui sont semées dans les dialogues du temps.

suis de mourir, et j'en jurerais sur le Saint Sacrement, — que jamais votre femme ne vous fit d'infidélité et n'en eut la moindre intention.

— Par Notre-Dame-du-Puy, auprès de laquelle je me suis rendue en pèlerinage, je connais votre femme depuis qu'elle est enfant; c'est la meilleure fille qu'il y ait dans tout le pays. Aussi bien c'est grand dommage qu'on vous l'ait donnée en mariage; vous l'avez perdue de réputation, sans motif, et jamais vous ne pourrez réparer le tort que vous lui avez ainsi causé.

— Je vous jure, mes chères dames et amies, dit à son tour la chambrière, que j'ignore ce que Monsieur s'est imaginé ou ce dont il s'est aperçu; mais je n'ai jamais vu commettre aucune folie par Madame, et cependant je l'ai servie bien loyalement et ce serait vraiment extraordinaire que je n'eusse rien su.

— Que diable! fait le bonhomme, je l'ai vu devant moi!

— Certes, répond l'une des commères, vous n'avez eu aucune preuve quoique vous puissiez dire, car ce n'est pas une raison, parce que les gens sont l'un près de l'autre, pour que l'on croie qu'ils fassent mal.

— Je sais bien, ajoute la chambrière, que le roué a fait tout ce qu'il a pu; mais il n'est pas d'homme au monde à qui Madame veuille plus de mal. Je ne puis comprendre comment il a fait pour s'introduire dans la maison; je donne ma part de paradis, s'il est vrai qu'il y ait mis les pieds avant, et Madame aimerait mieux pour sa part qu'il fût pendu à un gibet et qu'elle même fût brûlée toute vive. Je vous sers loyalement depuis quatre ans, Monsieur, quelque pauvre que je sois; eh bien! je jurerais volontiers sur les saintes reliques de cette ville que Madame s'est comportée vis-à-vis de vous et maintenue aussi sagement et

aussi fidèlement que pas une femme du monde. Ah ! seigneur ! comment serait-il possible que je ne me fusse aperçue de rien , si elle eût fait mal ? Certes , j'étais toujours près d'elle. Plût à Dieu que je fusse aussi bien quitte de tous mes péchés comme elle l'est de celui-là , bien qu'à vrai dire jamais homme n'ait reçu mes caresses , si ce n'est feu mon époux , dont Dieu ait l'âme s'il lui plaît ! Je ne crains pas d'être démentie là-dessus par âme qui vive.

Toutes les commères arrivent ensuite , l'une après l'autre , et il n'en est pas une qui n'allègue de très-bonnes raisons.

— Par le saint nom de Dieu ! mon compère , dit l'une , je crois qu'il n'est pas une femme au monde , — si ce n'est la vôtre , — qui vous aime plus que moi ; eh bien ! je vous jure que si j'avais reconnu qu'elle eût fait mal , je vous le dirais.

— Par ma foi ! fait l'autre , ce fut le diable qui fit tout cela pour vous désunir , ne pouvant vous nuire autrement.

— Hélas ! dit une troisième , la pauvre femme ne cesse de pleurer....

— Par Dieu ! ajoute une quatrième , elle en mourra !..

— Et croyez-vous , fait une autre , que nous serions assez sottes pour la souffrir dans notre compagnie , si elle était telle que vous dites.... Certes , non ! nous aurions trop de bon sens pour daigner lui parler , et nous ne permettrions pas qu'elle demeurât dans notre rue et dans notre voisinage.

La mère arrive à son tour , tout éplorée ; elle se jette sur le bonhomme et fait semblant de vouloir le déchirer avec les ongles.

— Ah ! maudit soit l'heure , dit-elle , où elle vous fut donnée , car vous avez perdu sa réputation et la

mienne ! . Hélas ! on vous fit grand honneur en vous la donnant ; si elle y eût consenti , elle aurait été mariée à un noble chevalier qui l'entourerait d'honneurs aujourd'hui ; mais elle ne voulait pas d'autre que vous pour mari. *C'est justice qu'elle subisse les conséquences de son caprice , la malheureuse ; il ne pouvait que lui en mésarriver !*

— Allons ! allons ! ma commère , dit l'une des voisines , ne vous mettez pas en colère.

— Ah ! mes chères amies , répond-elle , si ma fille se fût rendue coupable , je n'aurais aucune pitié pour elle , et je l'étranglerais de mes propres mains ; mais croyez-vous que je sois bien aise de voir qu'on la perde de réputation sans motif , et qu'on lui cause ainsi un tort irréparable.

Là-dessus , toutes les commères se mettent à accuser et à blâmer le bonhomme qui devient tout soucieux et ne sait quel parti prendre ; de fait , il se calme et s'apaise. La mère s'en va. Alors les voisines se montrent plus conciliantes ; elles font comprendre au mari qu'il n'est pas étonnant que sa belle-mère se soit vivement irritée ; elles se font fort , ajoutent-elles , de ramener la fille , et elles sortent....

Arrive ensuite un cordelier , ou un jacobin , qui est le confesseur du mari et de la femme , qui est au courant de toute l'intrigue et qui reçoit chaque année *une pension pour absoudre le dame. Il vient trouver le bonhomme et lui dit :*

— J'ai été fort étonné de ce que l'on m'a rapporté. Certes , je veux vous blâmer , car je vous jure par saint Dominique — ou , par saint Augustin , — que je connais votre femme depuis plus de dix ans et je puis assurer , sur mon salut , qu'il n'est pas , dans le pays , femme plus vertueuse ; j'en ai la certitude .

car elle est ma fille de confession ; je l'ai bien sondée , mais j'ai toujours trouvé en elle les meilleures qualités : jamais son corps n'a été souillé par le péché ; j'en mets mon âme en gage.

Ainsi est vaincu le bonhomme qui se repent d'avoir mené les choses si loin et qui se persuade qu'il n'a rien vu.

Or, voulez-vous savoir quel profit il tirera de tout le bruit qu'il a fait ? — Il sera dorénavant plus assujéti qu'il n'a jamais été et on ne fera pas plus de cas de lui que d'un pauvre diable , car sa femme qu'il a perdue de réputation n'aura plus de pudeur, sachant que tout le monde connaît sa conduite , et elle ne gardera plus aucun ménagement. Et puis , la mère , les commères , les cousines , les voisines , — dont quelques-unes peut-être n'avaient rien su de l'équipée , — seront désormais bien venues de la femme qu'elles favoriseront dans ses intrigues , de même qu'elles l'avaient aidée à réfréner le caractère un peu trop rétif de son mari.

De son côté , le galant continuera à faire sa cour à la dame ; Dieu sait que de pâtés et de tartes ils mangeront ensemble ! Le bonhomme paiera tout ; il n'entendra parler de rien , grâce aux précautions que sauront bien prendre les commères , et il a si bien confiance en elles , qu'il ne se doutera jamais de rien. Sa fortune se dissipera pour soutenir tout ce train.

La chambrière qui connaît toutes les intrigues et qui n'a pas peu contribué à la réconciliation des deux époux , finira par être aussi grande dame que sa maîtresse et elle recevra elle-même des visites particulières que favorisera cette dernière , — car il faut bien rendre service pour service.

Ainsi le pauvre homme est enveloppé dans la nasse ;

quoi qu'il puisse faire, sa femme aura beau se montrer avenante, elle ne l'aimera jamais. Il deviendra vieux et tombera dans la pauvreté : telle est la loi du jeu.

C'est ainsi qu'il passe sa vie au sein des peines, des douleurs et des gémissements; il y restera sans cesse et il finira misérablement ses jours.

---

## CONCLUSION.

---

Ici finissent les *Quinze Joies du Mariage*, que j'appelle joies parce que ceux qui sont mariés ne peuvent avoir connaissance des peines ci-dessus décrites; il est évident d'ailleurs qu'ils s'estiment fort heureux, car pour beaucoup ils ne voudraient pas changer de condition. Quant à moi, je regarde ces peines comme les plus grands malheurs qu'il y ait sur terre.

Que si les femmes se plaignent de ce que j'ai énuméré et consigné ici ces peines qui me semblent autant de malheurs pour elles que pour les hommes, elles me pardonneront, s'il leur plaît, bien que je n'aie commis à leur égard aucun méfait et que tout dans ce livre soit à leur louange et à leur honneur.

D'un autre côté, si la règle générale veut que ces afflictions tombent sur les hommes, comme je l'ai dit plus haut, je n'ai pas affirmé et ne voudrais affirmer que toutes les joies dont il a été question soient le lot

de chaque homme marié ; mais je puis assurer qu'il n'est pas un mari , tant sage , tant rusé et tant malicieux soit-il , qui n'ait en partage une de ces joies pour le moins , ou plusieurs d'entre elles. C'est pourquoi on peut bien conclure que tout homme qui sans y être forcé se condamne à une pareille servitude , enchaîne lui-même son libre arbitre.

Je ne veux pas dire pourtant qu'on ne fasse bien quelquefois de se marier ; mais je ne considère pas les conséquences de cette folie comme des joies et des félicités. Certains hommes du moins devraient veiller à ne pas se laisser mettre ainsi sous le joug , car en voyant ce qui arrive à autrui , ils savent très-bien s'en moquer et en plaisanter ; mais dès qu'ils sont mariés eux-mêmes , ils me semblent plus mâtés et mieux bridés que les autres.

Ainsi donc , — chacun doit éviter de rire de son semblable , car je ne vois pas un mari qui soit exempt des joies décrites ci-dessus. — A vrai dire , chacun croit être préservé de ces ennuis et être privilégié entre tous ; celui qui pense ainsi est justement le plus assujéti. Je ne sais à quoi attribuer cela , sinon aux caprices du sort qui le veulent ainsi.

Si l'on me demande maintenant quel remède on pourrait apporter à ces maux , je répondrai qu'il serait possible d'en trouver un , bien que ce ne soit pas chose facile. Je me contenterai pour à présent de dire que ce remède existe , sans m'expliquer davantage ; mais si quelqu'un tenait à connaître mon avis , je le lui donnerais volontiers verbalement. Ici , je ne puis que me taire , car autrement les dames et les demoiselles me sauraient mauvais gré.

De bonne foi , cet ouvrage est tout à la louange des femmes , comme je l'ai dit ; celui qui le lira attentive-

ment, verra qu'il ne s'y trouve pas une ligne contre les hommes qui ne tourne à l'honneur des dames.

J'ai écrit ce livre à la requête et à la prière de quelques demoiselles; si elles n'en sont pas satisfaites, et qu'elles veulent que je prenne la peine d'écrire en faveur des femmes et à la charge des hommes, suivant leur propre inspiration, je m'offre en toute loyauté : j'aurais plus belle matière que celle que j'ai eue pour ce livre, vu les torts, les griefs et les oppressions que les hommes font supporter aux femmes en divers lieux, en abusant généralement de leur force brutale vis-à-vis d'elles, qui sont faibles de leur nature et sans défense, toujours prêtes à leur obéir, à les servir, et sans lesquelles ils ne sauraient vivre.

FIN.

# TABLE

---

	PAGES
DÉDICACE. A mon ami E. Bourquin.....	v
Préface.....	1
Avant-Propos.....	5
La Première Joie.....	11
La Seconde Joie.....	21
La Troisième Joie.....	25
La Quatrième Joie.....	35
La Cinquième Joie.....	42
La Sixième Joie.....	59
La Septième Joie.....	67
La Huitième Joie.....	76
La Neuvième Joie.....	82
La Dixième Joie.....	88
La Onzième Joie.....	92
La Douzième Joie.....	101
La Treizième Joie.....	106
La Quatorzième Joie.....	110
La Quinzième Joie.....	115
Conclusion.....	128